







TRAITÉ
DES TUMEURS
ET
DES ULCERES.

TOME PREMIER.

TRAITÉ

DES TUMEURS

ET

DES ULCÈRES.

TOME PREMIER.

TRAITÉ DES TUMEURS ET DES ULCERES,

*Où l'on a tâché de joindre à une Théorie solide,
la Pratique la plus sûre & la mieux éprouvée :*

AVEC DEUX LETTRES,

- I. Sur la Composition de quelques Remedes, dont on vante l'utilité, & dont on cache la préparation.
- II. Sur la nature & le succès des nouveaux Remedes, qu'on propose pour la guérison des Maladies Vénériennes.

TOME PREMIER.

*Ego fateor me ex eorum numero esse conari, qui proficiendo
scribunt, & scribendo proficiunt. D. August. Epist. 143. n. 2.*



A PARIS,

Chez P. GUILLAUME CAVELIER, Libraire,
rue S. Jacques, au Lys d'Or.

M. D C C. L I X.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AT THE
DEPARTMENT OF THE INTERIOR

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

UNITED STATES DEPARTMENT OF THE INTERIOR
BUREAU OF LAND MANAGEMENT

WATER RESOURCES DIVISION

REPORT OF THE
COMMISSIONER OF THE GENERAL LAND OFFICE
ON THE
LANDS OF THE UNITED STATES
IN THE
STATE OF CALIFORNIA

1894



WASHINGTON

THE UNITED STATES DEPARTMENT OF THE INTERIOR
BUREAU OF LAND MANAGEMENT
WASHINGTON, D. C.

1894

Printed by the Government Printing Office



AVERTISSEMENT.

HIPPOCRATE a dit ^a qu'il étoit apparent que toutes les maladies étoient des ulceres. Il est vrai que je crois qu'Hippocrate en a trop dit, quelque extension que ses Commentateurs, pour le justifier, donnent à la signification du mot *Ulcere*. Mais du moins est-il certain que presque toutes les maladies locales sont compliquées avec quelque tumeur; & que la fièvre elle-même est souvent accompagnée de tumeurs inflammatoires ou érépipélateuses, dont elle est ou la cause ou l'effet.

^a *Libr. de Fractur. §. xxxiii. Editionis Lindenianæ: Si quis alios morbos ulcera esse dixerit, habet & hic sermo aliquam verisimilitudinem.*

vj *AVERTISSEMENT.*

Le Traité des Tumeurs & des Ulceres peut donc être regardé comme un Traité élémentaire de Médecine, qui doit précéder l'étude des autres maladies, & servir à en rendre la connoissance plus sûre & plus facile. De-là vient que tant de Médecins parmi les Anciens, & parmi les Modernes se sont attachés comme à l'envi à écrire sur ce sujet.

C'est cette matiere déjà si souvent traitée, que j'entreprends de traiter de nouveau; & j'ai quelque lieu d'espérer que je n'aurai pas employé ma peine en vain. On peut dire de chaque partie de la Médecine, ce que Cicéron ^b a fait dire à Simonide sur un sujet très-différent; que plus on veut l'approfondir, plus on y trouve de difficultés à résoudre.

^b De naturâ Deorum. §. 22.

AVERTISSEMENT. vij

dre : *Quantò plus considero , tantò res videtur obscurior.*

Ainsi le nombre de ceux qui ont écrit sur ce sujet, ne m'a point rebuté, il n'a servi qu'à me rendre plus attentif à mon ouvrage, en me faisant comprendre que j'étois obligé de donner la grace de la nouveauté à ce qui étoit connu, d'éclaircir ce qui étoit obscur, de prouver ce qui étoit douteux, d'établir ce que je dirois de nouveau : *“ Vetustis novitatem , obscuris lucem , dubiis fidem , novis auctoritatem dare : & j'ai tâché de remplir ce devoir autant que j'ai pû.*

Je n'ai rien avancé sur la nature & les causes des Tumeurs & des Ulceres, qui ne soit fondé sur la structure connue des parties où est le siège du mal. Je ne connois que ce moyen d'éclaircir

“ Plin. in præfat. Histor. Nat.

viii *AVERTISSEMENT.*

la théorie de la Médecine ; & ce n'est qu'en comparant avec l'état naturel & les fonctions ordinaires des parties, l'altération que la maladie y cause, qu'on peut s'assurer de la nature & de la cause de ces altérations & de ces désordres.

Quant à la Pratique, j'ai eu soin de ne proposer que des remèdes sûrs, efficaces, éprouvés, reçus par les plus habiles Praticiens. J'ai retranché absolument tous les remèdes inutiles ou inefficaces, qu'on ne laisse pas de transcrire aveuglément de livre en livre. C'est à quoi il faut en venir si l'on veut réformer la Pratique de la Médecine ; car la vaine ostentation d'une foule de remèdes frivoles, infideles, ne sert qu'à l'appauvrir : *Copia inutilium inopem facit.*

Lorsque j'ai proposé quelque

AVERTISSEMENT. ix

sentiment nouveau , j'ai tâché de l'établir par les preuves les plus solides ; mais je n'ai pas cru devoir exposer ni réfuter les sentimens opposés. Outre que le détail en auroit été long & ennuyeux , je l'ai regardé comme inutile , supposé que ce que j'avançois fût vrai ; car la vérité suffit dès qu'elle se montre , pour dissiper les nuages de l'erreur.

Je connois des Médecins qui aiment à remplir leurs Ouvrages de formules triviales ; mais je n'ai pas cru devoir les imiter. Ces formules sont toujours inutiles pour ceux qui ont quelques principes de Médecine , parce qu'ils sçavent faire eux-mêmes les combinaisons des remedes , qui conviennent aux circonstances ; & elles sont souvent dangereuses pour les ignorans & les commençans , parce qu'ils les employent

* *AVERTISSEMENT.*

dans tous les cas sans discernement.

J'ai tâché d'être court : la science de la Médecine est longue, & l'on a peu de tems pour l'acquérir : *Ars longa, vita brevis.* D'ailleurs je sçais que les gros livres qui remplissent les bibliothèques, ne sont guères lus, & on n'en doit pas être surpris : les choses inutiles ou étrangères, dont ils sont pleins, y étouffent ce qu'il peut y avoir d'utile ou d'important qu'on y cherche.

Mais en même tems, j'ai pris garde de ne point devenir obscur, en cherchant à me rendre court. Pour l'éviter, j'ai suivi l'ordre le plus exact; j'ai mis chaque chose à sa place; j'ai développé les principes peu-à-peu & sans affectation; j'ai proposé d'avance les éclaircissemens nécessaires pour résoudre les difficultés qui

AVERTISSEMENT. xj

devoient se présenter. Par ce moyen , j'espere d'avoir applani le chemin à mes Lecteurs , & de les avoir mis en état de me suivre & de m'entendre : *Ordinis hæc virtus erit.*

Comme cet Ouvrage n'a été fait que pour le bien public , sans aucun retour sur moi-même , je n'ai pas voulu y mettre mon nom. Cependant pour lui concilier une confiance qu'on n'a pas ordinairement pour les livres anonymes , je crois devoir avertir que c'est l'Ouvrage d'un vieux Médecin , qui a passé sa vie à étudier , à pratiquer & à enseigner la Médecine.





TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT. page v.

Des Tumeurs en général. I



LIVRE PREMIER.

*Du Phlegmon & des Tumeurs
phlegmoneuses.*

CHAP. I. *Du Phlegmon ou Inflam-
mation.* pag. 5

II. *De l'Abscès ou Apostème.* 36

III. *De la Gangrene & du Spha-
cele qui surviennent de
l'inflammation.* 56

IV. *De la Gangrene seche
ou scorbutique.* 75

TABLE DES CHAP. xliij

CHAP. V.	<i>Du Furoncle ou Clou.</i>	85
VI.	<i>De l'Orgueil ou Orgueilleux.</i>	102
VII.	<i>Du Dragonneau ou Veine de Médine.</i>	116
VIII.	<i>De l'Anthrax ou Charbon.</i>	140
IX.	<i>Du Panaris.</i>	155
X.	<i>Des Parotides, des Bubons, des Oreillons & des Croissans.</i>	172
XI.	<i>Des Mules ou Engélures.</i>	202
XII.	<i>De la Meurtrissure ou Ecchymose.</i>	215



LIVRE SECOND.

De l'Erésipele & des Tumeurs Erésipélateuses.

CHAP. I.	<i>De l'Erésipele.</i>	231
II.	<i>Des Dartres.</i>	269
III.	<i>De la Gale ou Rogne.</i>	291
IV.	<i>De l'Ebullition du sang.</i>	309
V.	<i>De la Porcelaine.</i>	314

CHAP. VI.	<i>Des Echaubouillures.</i>	323
VII.	<i>Des Rousses du visage.</i>	333
VIII.	<i>De la Couperose.</i>	341
IX.	<i>Des Croutes de lait.</i>	352
X.	<i>Du Feu volage.</i>	364
XI.	<i>Des Boutons au visage.</i>	372
XII.	<i>De la Teigne.</i>	378
XIII.	<i>Du Malum mortuum, ou Mal mort.</i>	401
XIV.	<i>Des Taches de naissance.</i>	418



LIVRE TROISIEME.

De l'Œdème & des Tumeurs Œdémateuses.

CHAP. I.	<i>De l'Œdème.</i>	435
II.	<i>Des Hydatides.</i>	459



TOME SECOND.

LIVRE QUATRIEME.

*Du Squirrhe & des Tumeurs
Squirrheuses.*

CHAP. I.	Du Squirrhe.	page 1
II.	Du Cancer.	32
III.	Des Ganglions ou No- dus.	71
IV.	Des Verrues.	78
V.	Des Cors aux pieds.	86

LIVRE CINQUIEME.

*Des Tumeurs qui ne peuvent point
se ranger sous aucune des quatre
classes précédentes, & qui for-
ment une cinquieme classe.*

CHAP. I.	Des Ecouelles.	95
II.	Des Tumeurs enquystées ou Loupes.	125
III.	Des Loupes à la tête.	152

CHAP. IV.	Des Gouëtres ou Bron-	
	choceles.	161
V.	Des Gommès ou Tumeurs	
	Gommeuses.	188
VI.	Des Tumeurs Graisseuses	
	ou Sarcomes.	215
VII.	De l'Emphysème.	230

LIVRE SIXIEME.

Des Ulceres.

CHAP. I.	Des Ulceres en géne-	
	ral.	242
II.	De l'Ulceré benin ou	
	simple.	256
III.	De l'Ulceré sec, qui ne	
	suppure point, ou qui	
	ne suppure pas as-	
	sez.	279
IV.	De l'Ulceré putride, qui	
	suppure trop.	293
V.	De l'Ulceré calleux.	303
VI.	De l'Ulceré sinueux.	318
VII.	De l'Ulceré qui pénètre	
	jusqu'à l'os.	330
VIII.	De l'Ulceré avec excrois-	
	sance de chairs ou	

DES CHAPITRES. xvij

- CHAP. IX.** *hypersarcofe.* 344
*De l'Ulcere qui, sans se
remplir, demeure dans
le même état.* 354
X. *De l'Ulcere difficile à se
cicatriser.* 365

I. LETTRE. *Sur la composition de quel-
ques Remedes, dont on van-
te l'utilité, & dont on ca-
che la préparation.* 374

II. LETTRE. *Sur la nature & le succès
des nouveaux Remedes,
qu'on propose pour la gué-
rison des Maladies Véné-
riennes.* 394

Fin de la Table des Chapitres.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier , un Manuscrit intitulé : *Traité des Tumeurs en général*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Cet Ouvrage ne peut même qu'être reçu très-favorablement, ainsi que l'ont été jusqu'à présent tous ceux que l'Auteur a mis au jour. Fait à Paris , ce 16 Janvier 1759.

BOYER, Chevalier de l'Ordre du Roi,
Doyen de la Faculté de Médecine de Paris,
& Censeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs & Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre Amé PIERRE-GUILLAUME CAVELIER, l'aîné, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Traité des Tumeurs en général*, par M. * * *, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui

semblera , & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit Ouvrage , ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; & que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans

celle de notredit très-cher & féal Chevalier
Chancelier de France le S^r DE LAMOIGNON,
le tout à peine de nullité des Présentes. Du
contenu desquelles vous mandons & enjoignons
de faire jouir ledit Exposé & ses ayans
causes pleinement & paisiblement, sans souffrir
qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement.
Voulons que la copie des Présentes, qui sera
imprimée tout au long au commencement ou à la fin
dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux
copies collationnées par l'un de nos amés & féaux
Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original.
Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis,
de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro,
Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est
notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-huitième jour
du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens cinquante-neuf,
& de notre règne le quarante-quatrième. Par le Roi en son
Conseil.

LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XIV. de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
n^o. 491. fol. 331. conformément aux anciens
Reglemens, confirmés par celui du 28. Février
1723. A Paris, le 3. Avril 1759.*

P. G. LE MERCIER, Syndic.

TRAITÉ



TRAITÉ DES TUMEURS.

Des Tumeurs en général.



ES. TUMEURS en général sont des élévations , ou éminences qui débordent au-delà du niveau des parties voisines.

On distingue dans les Ecoles les Tumeurs en *naturelles* , *non-naturelles* & *præter-naturelles* ou *contre-nature*.

Les Tumeurs *naturelles* sont celles qui appartiennent à la conformation du corps , comme le nez , les pommettes du visage , les oignons du gros doigt du pied. Les *non-naturelles* n'appartiennent point à la conformation naturelle du corps ; mais surviennent à

Tome I.

A

quelques parties pour des usages particuliers , comme la grosseur du ventre dans les femmes enceintes.

Enfin les *præter-naturelles* ou *contre-nature* , qui doivent faire la matiere de ce Traité , sont celles qui arrivent contre l'ordre de la nature , & qui sont par conséquent de véritables maladies.

Ces dernieres Tumeurs viennent en général de deux causes ; ou du déplacement de quelques parties du corps , solides ou molles ; c'est ainsi que la luxation de la tête de l'humérus produit une tumeur dans l'aisselle , & que la descente de l'épiploon ou du boyau produit une tumeur dans l'aîne ; ou de l'amas de quelque humeur retenue dans quelque partie.

Ces dernieres Tumeurs portent le nom de tumeurs *humorales* ; & c'est de ces tumeurs que nous nous proposons de parler dans ce Traité.

On en fait ordinairement quatre genres , sçavoir le phlegmon , l'érysipèle , l'œdème , & le squirrhe. Cette division a été généralement reçue par les anciens Auteurs , chez qui on avoit

soin de l'accommoder au nombre des différentes humeurs, qu'ils admettoient dans le corps ; ainsi les phlegmons dépendoient du sang , l'érésipele de la bile, l'œdème de la pituite, & le squirrhe de la mélancolie. Mais cette division toute reçue qu'elle est, paroît être vicieuse par plus d'un endroit.

1°. Parce qu'elle distingue les phlegmons de l'érésipele, qui sont pourtant dans le fond la même espèce de tumeur.

2°. Parce qu'elle ne comprend pas les tumeurs formées ou produites par l'air, connues sous le nom d'*emphysème*, ou *tumeurs flatueuses*.

3°. Parce qu'elle ne comprend pas les tumeurs formées par la graisse, épaissie & accumulée dans ses propres cellules, connues sous le nom de tumeurs *graisseuses*.

Il vaudroit mieux, en suivant les différentes causes des tumeurs, les distinguer en tumeurs produites par le sang, comme le phlegmon & l'érésipele ; en tumeurs produites par la lymphe, comme l'œdème ; en tumeurs produites par les humeurs récrémentielles, comme le

squirrhe; en tumeurs produites par l'air, comme l'emphysême; enfin en tumeurs produites par la graisse, comme les tumeurs graisseuses.

Cependant après avoir averti des défauts de la division ordinaire des tumeurs, je crois que le mieux est de la suivre dans ce Traité, & de se conformer par ce moyen à un usage établi dans tous les Auteurs qui ont traité de cette matiere.

On partagera donc cet Ouvrage en quatre Livres, où l'on parlera par ordre du phlegmon & de l'érésipele, de l'œdème & du squirrhe; mais on ajoutera un cinquieme Livre pour exposer l'emphysême, les tumeurs graisseuses, & les autres tumeurs qu'on ne peut pas rapporter aux quatre genres principaux.

Il faut avertir que les tumeurs des quatre genres, que nous venons d'admettre, peuvent être simples & composées. Elles sont simples quand la tumeur n'a que les caractères qui lui sont propres; ainsi le phlegmon est simple quand il n'a que le caractère qui lui appartient; elles sont au contraire com-

DES TUMEURS. §

posées, quand aux caracteres qui leur sont propres, elles joignent les caracteres des autres tumeurs; ainsi le phlegmon est composé, & appelé *phlegmon érépélateux*, *œdémateux* ou *squirrheux*, quand avec les symptômes qui lui sont propres, il renferme les signes ou symptômes de l'érésipele, de l'œdème, ou du squirrhe: de la même manière l'érésipele peut être phlegmoneuse, œdémateuse ou squirrheuse; l'œdème phlegmoneux, érépélateux ou squirrheux; & le squirrhe enfin érépélateux, phlegmoneux ou œdémateux.





LIVRE PREMIER.

*Du Phlegmon & des Tumeurs
phlegmoneuses.*

CHAPITRE PREMIER.

Du Phlegmon ou Inflammation.

DESCRIPTION.

I. I L S E F O R M E dans toutes les parties molles du corps humain des tumeurs éminentes avec chaleur, douleur, tension, rénitence & rougeur, dont la rougeur se soutient malgré la compression. Ces symptômes sont tous essentiels à ces tumeurs, mais ils ne s'y trouvent pas toujours au même degré.

II. Cette espèce de tumeur est commune à toutes les parties molles du corps, ainsi qu'on vient de le dire; graisseuses, charnues, membraneuses,

tendineuses, aponévrotiques ; mais elle est plus ordinaire à la peau , aux viscères , aux muscles , où les vaisseaux de sang qui en sont le véritable siège, sont en plus grand nombre.

III. Quelquefois cette tumeur est bornée, & l'on peut en marquer le contour ou la circonscription ; mais le plus souvent elle finit par une dégradation insensible qui ne permet pas d'en fixer les limites.

IV. Cette tumeur est quelquefois sans fièvre , mais pour l'ordinaire la fièvre l'accompagne avec les symptômes qui lui sont propres , la chaleur , l'insomnie, la soif, les redoublemens, &c. Quelquefois la fièvre précède la tumeur , & alors la fièvre est essentielle , & la tumeur symptomatique. Quelquefois la fièvre & la tumeur surviennent en même tems , & alors elles dépendent l'une & l'autre de la même cause ; mais le plus souvent la fièvre survient à la tumeur & en est l'effet ou le symptôme.

V. Cette tumeur a été appelée par les Grecs *φλεγμονή* , c'est-à-dire , *incendium* , à cause de la chaleur qui l'ac-

compagne ; les Latins par la même raison lui ont donné le nom *d'inflammatio*. On se sert en François de ces deux noms pour la désigner , mais celui d'inflammation est le plus commun.

VI. On distingue quatre états ou périodes dans l'inflammation.

1°. *Le commencement* , & 2°. *l'augmentation* , où les accidens que l'on vient de marquer, commencent & vont en augmentant.

3°. *L'état ou la consistance* , où les accidens se maintiennent dans le même degré.

4°. *La diminution ou la résolution* , où les accidens diminuent, & où les tumeurs se dissipent peu à peu.

Quelquefois, au lieu de la résolution, la suppuration survient, dans laquelle après que les accidens ont été portés au plus haut degré, la tumeur se met en fonte & forme un *abcès* ou *apostème*. D'autres fois, ce qui est encore plus fâcheux, dans l'état même du mal la tumeur noircit, s'affaïsse, devient indolente & la gangrène survient, & est bientôt suivie du sphacèle.

DIFFÉRENCES.

1^o. LES PHLEGMONS sont *internes* ou *externes*. Internes , quand ils occupent quelque partie interne. Externes, quand ils ont leur siège dans les parties extérieures.

2^o. Ils sont *grands* ou *petits* , & on juge de leur grandeur ou de leur petitesse. 1^o. Par l'élévation. 2^o. Par l'étendue. 3^o. Par la rénitence de la tumeur. 4^o. Par le degré de chaleur , rougeur & douleur.

3^o. Quelquefois ils sont *accompagnés* de la *fièvre* , & ils sont quelquefois *sans fièvre*. La fièvre les accompagne presque toujours quand ils sont grands, surtout s'ils sont internes. Ils sont sans fièvre dans les autres cas.

4^o. Tantôt ils sont *circonscripts*, c'est-à-dire , bornés ; & tantôt *non-circonscripts* , c'est-à-dire , que leurs bornes sont indéterminées.

5^o. Ils sont *simples* , quand ils n'ont point de symptôme qui ne leur soit propre ; & *composés* , quand avec les symptômes qui leur appartiennent, ils ont quelques symptômes des autres tu-

meurs. Alors on les appelle *Phlegmons érépélateux*, *œdémateux*, ou *squirrheux*, selon qu'ils ont quelques symptômes de l'érésipele, de l'œdème, ou du squirrhe.

6°. Enfin, on les appelle *systrophiques* lorsqu'ils tendent à la suppuration, & *non-systrophiques* lorsqu'ils tendent à la résolution.

C A U S E S.

LA CHALEUR, la rougeur & la douleur pulsative, qui sont essentielles dans le phlegmon, prouvent que cette tumeur dépend d'un amas de sang, qui a peine à franchir certains vaisseaux, & qui s'y accumule contre l'ordre naturel. On sçait que les artères qui portent le sang aux parties, après plusieurs sous-divisions, parviennent à la petitesse des artères capillaires, & forment dans la partie même un double lacis ou réseau, l'un d'artères capillaires, qui s'entre-communiquant par un nombre infini d'anastomoses latérales, vont enfin aboutir aux principes correspondans de la veine qui doit reprendre le sang; & l'autre, de pareils

vaisseaux capillaires lymphatiques, qui naissant de ces petites artères, & après s'être anastomosés en plusieurs façons, vont se rendre dans un rameau lymphatique, qui porte la lymphe dans les routes connues de la circulation de la lymphe, d'où elle rentre dans le courant de la circulation du sang.

Ce détail suffit pour pouvoir conclure que le sang peut s'arrêter dans chaque partie, de trois différentes manières. 1°. Par *stagnation*, en gonflant & dilatant les artères capillaires où il s'arrête, & c'est-là la *phlogose* ou le premier degré du phlegmon. 2°. Par *irruption*^a ou *déviatio*n, en pénétrant dans les vaisseaux lymphatiques qui naissent des artères capillaires, & cela à force de dilater le calibre des artères capillaires par *stagnation*, & d'agrandir les orifices des veines capillaires lymphatiques; & c'est-là le *phlegmon* proprement dit, ou le second degré du phlegmon. 3°. Par *extravasation*, lorsqu'à force de dilater les artères ou les

^a M. Vieussens est le premier qui ait observé dans l'inflammation ou phlegmon, l'irruption du sang dans les vaisseaux lymphatiques. Voyez *novum Systema Vasorum*, page 109.

vaisseaux lymphatiques capillaires, il parvient enfin à les crever, & à s'épancher dans les parties voisines, & c'est-là le phlegmon *systrophique*, ou le troisieme & dernier degré du phlegmon.

Quoique le mouvement du cœur soit la cause efficiente de la circulation du sang, laquelle doit être par conséquent plus ou moins prompte dans les parties, suivant que le mouvement du cœur s'exécute plus ou moins promptement, il est pourtant certain que l'état du sang qui circule dans chaque partie, & l'état des vaisseaux par où il circule, sont des causes particulieres qui facilitent la circulation du sang, ou la rendent difficile dans chaque partie; ainsi le sang circulera plus facilement & plus librement dans les parties où il sera plus coulant & plus *fluxile*, où il abordera en une quantité modérée, & où il ne sera point exposé à des gonflemens ou raréfactions extraordinaires. On doit penser de même à l'égard des vaisseaux des différentes parties, par lesquelles la circulation se fera d'autant plus librement, que ces vaisseaux seront plus ouverts & plus *perméables*, &

que leur ressort les mettra mieux en état de faciliter par leurs oscillations alternatives la circulation.

Il suit de-là que le sang peut s'arrêter dans une certaine étendue d'artères capillaires, & donner lieu à la *stagnation*, laquelle est le prélude, comme on voit, de l'irruption ou *déviatio*n, & de l'extravasation, par trois causes différentes. Par le vice du sang, par le vice des vaisseaux de la partie, par le vice du sang & des vaisseaux de la partie tout à la fois.

Ce sont-là les trois classes générales des causes du phlegmon. Il s'agit présentement de les détailler par ordre.

I. Le vice du sang qui peut le forcer de s'arrêter dans une partie en particulier, peut être de trois espèces.

1°. La trop grande quantité avec laquelle il aborde dans cette partie en particulier. C'est ainsi que l'inflammation d'un œil succede à celle de l'autre, celle d'un rein à celle de l'autre, celle de la rate à celle du foye. La communication des vaisseaux sanguins de ces parties fait que quand l'une de ces parties est affectée, le sang coule en plus

grande quantité dans l'autre , & y produit bientôt un phlegmon.

2°. L'épaississement que le sang contracte dans cette partie , par le froid extérieur , ou par un venin qui y est introduit ; c'est ainsi que le froid , le vent , la pluie , la neige causent des phlegmons dans les parties qui y sont exposées. De-là vient aussi le phlegmon produit par la piquûre ou morsure d'un animal , dont le venin est coagulant.

3°. La trop grande raréfaction , qui arrive au sang dans cette partie par quelque cause extérieure ; c'est ainsi que l'ardeur du soleil , ou la morsure d'un animal dont le venin est âcre , produisent des phlegmons dans les parties qui y sont exposées.

A ces causes particulières ou locales il faut ajouter les causes générales , comme la trop grande quantité de sang , le sang trop épais , ou le sang trop disposé à se raréfier , lesquelles contribuent à augmenter l'efficacité des causes homogènes , ou de la même espèce.

II. Le vice des vaisseaux dans les parties , peut être aussi de trois sortes.

1°. Leur compression , quand les

vaisseaux sont pressés & resserrés & hors d'état de laisser passer le sang assez librement. C'est ainsi que le gonflement des glandes particulieres à chaque partie y cause des phlegmons, surtout quand il se fait subitement.

2°. Leur constriction, quand ils sont étranglés par la contraction des fibres tendineuses qui les entourent. C'est ainsi que la convulsion constante, ou la douleur & l'irritation vive des parties causent des phlegmons. C'est ainsi que l'irritation de la conjonctive produit l'ophthalmie; la douleur des dents, l'inflammation des gencives & de la joue; l'âcreté du pus, l'inflammation des bords des ulceres.

3°. Leur contusion, quand ils sont déchirés ou éraillés, & par-là hors d'état de servir à la circulation par des oscillations réglées. C'est ainsi que les coups, les tiraillemens des membres, qu'on souffre quand il s'agit de remettre un membre disloqué, ou quand on est exposé à la question, produisent des inflammations dans les parties meurtries, ou tirillées. C'est à cette cause qu'on doit aussi rapporter les inflam-

mations causées par les esquilles des os fracturés.

A ces causes particulieres on doit joindre les causes générales, comme le relâchement ou le défaut de *tonus* dans les vaisseaux, ce qui en rallentit les oscillations ; & les embarras habituels qui s'y trouvent, & qui y retardent le cours du sang.

III. Les vices du sang & ceux des vaisseaux, qui par leur concours produisent quelquefois des inflammations très-graves, sont suffisamment connus par ce qu'on vient de dire.

S Y M P T O M E S.

1^o. LA ROUGEUR est essentielle dans l'inflammation. Elle vient de la quantité du sang accumulé dans la partie. Ainsi les degrés de rougeur dans l'inflammation répondent à la quantité de sang qui y est arrêté ; au degré de rougeur & de raréfaction de ce sang ; & à l'engorgement particulier des vaisseaux de la peau.

2^o. La rougeur est constante dans l'inflammation, & ne se dissipe pas par la compression, comme dans l'érysipe-

le, parce que la compression ne peut pas exprimer le sang contenu dans les vaisseaux qui sont profonds.

3°. La chaleur est plus grande que la chaleur ordinaire. Elle provient de la quantité du sang qui y est arrêté, & de la chaleur que ce sang y contracte, à force d'y être atténué par le battement des artères. Ainsi plus le sang est abondant dans le phlegmon, plus il y est atténué, & plus la chaleur y est grande.

4°. La rénitence, qui fait que dans le phlegmon la partie affectée résiste plus à la compression, que dans l'œdème & dans l'éréfipele, quoique moins que dans le squirrhe. Cette rénitence provient du nombre des vaisseaux où le sang s'arrête, & de la trop grande plénitude de ces vaisseaux.

5°. La chaleur est fort vive dans la partie enflammée, où elle est produite par l'augmentation de l'oscillation dans tous les vaisseaux & dans toutes les fibres de la partie, sur-tout dans tous les vaisseaux artériels, laquelle est occasionnée par l'impression que le sang arrêté y cause.

6°. La douleur accompagne tou-

jours le phlegmon. Elle vient de la distraction que les filets nerveux souffrent de la part des vaisseaux trop gonflés, & elle est toujours proportionnée au degré de cette distraction.

7°. La douleur est pulsative dans le phlegmon : c'est-à-dire, qu'elle redouble à chaque battement d'artère, parce que la distraction des filets nerveux augmente à chaque battement ou pulsation des artères, laquelle est plus forte qu'à l'ordinaire dans le phlegmon.

8°. La fièvre survient aux phlegmons considérables, sur-tout s'ils sont internes. Cette fièvre dépend principalement du dérangement que l'inflammation cause dans l'ordre de la circulation, comme on l'explique dans le *Traité des fièvres*. Il est pourtant certain que la douleur plus ou moins vive contribue aussi à augmenter la fièvre.

3°. L'insomnie, la soif & le dégoût sont les suites ordinaires de la fièvre.

EXPLICATION DES DIFFÉRENCES.

1°. LE PHLEGMON est interne ou externe, ce qui dépend de l'applica-

tion des causes extérieures, qui le produisent; ou de la disposition des parties où il est produit.

2°. Le phlegmon est grand ou petit, suivant l'étendue des parties qu'il occupe, suivant le degré d'action des causes qui le produisent, suivant la quantité de sang qui y est accumulée, & suivant la violence de la fièvre qui y est jointe.

3°. Le phlegmon est sans fièvre ou avec fièvre, suivant que la circulation du sang dans le reste du corps en est plus ou moins interrompue.

4°. Les phlegmons sont circonscriptes, ou non-circonscriptes, selon qu'ils ont leur siège dans une glande particulière qui est elle-même circonscripte, ou dans une partie qui n'est point bornée.

5°. Les phlegmons sont systrophiques ou non-systrophiques, suivant que les vaisseaux sanguins sont entiers ou déchirés; c'est-à-dire, suivant que le phlegmon est produit par stagnation, irruption ou extravasation.

DIAGNOSTIC.

LE DIAGNOSTIC renferme trois objets.

1^o. Il faut distinguer les phlegmons des autres tumeurs. La rougeur , la chaleur & la douleur les distinguent suffisamment de l'œdème & du squirrhe. Quant à l'éréfipele , il en est distingué non-seulement en ce que la tumeur est plus éminente , au lieu qu'elle est très-superficielle dans l'éréfipele ; mais principalement en ce que la rougeur de l'éréfipele disparoît par la compression ; ce qui n'arrive pas dans le phlegmon.

2^o. Il faut distinguer les différentes espèces de phlegmon , c'est à-dire , sçavoir s'ils sont grands ou petits ; s'ils sont simples ou composés ; s'ils sont avec fièvre ou sans fièvre ; s'ils sont circonscriptes ou non-circonscriptes ; enfin s'ils tendent à la résolution ou à la suppuration. Ces différences sont aisées à distinguer par la description que l'on en a faite ci-dessus.

3^o. Il faut distinguer les causes des phlegmons. Cette distinction est peu nécessaire pour la curation ; mais il n'est pas difficile de juger des causes qui ont pû produire le phlegmon , sur les rapports que le malade fait de ce qui a précédé , pourvû qu'on connoisse la théorie du mal.

LES JUGEMENS que l'on doit porter sur les suites du phlegmon, dépendent principalement des quatre chefs suivans.

I. De la partie que le phlegmon occupe. Ainsi ceux qui occupent la graisse ou les parties charnues sont moins dangereux, que ceux qui occupent les parties glanduleuses, tendineuses, ou nerveuses. De même ceux qui ont leur siège dans des parties extérieures, qui s'offrent aux yeux, sont moins dangereux que ceux qui ont leur siège au gosier, à la bouche, dans le conduit de l'oreille, dans l'anus, dans le vagin, &c. & encore moins que ceux qui l'ont dans le poulmon, dans l'estomac & dans les intestins.

II. Du degré du mal. Ainsi plus le phlegmon est grand, dur, élevé, douloureux, plus il menace d'un danger considérable.

III. De la violence des accidens. Ainsi la fièvre, la douleur, l'insomnie, les convulsions, les délires, &c. qui accompagnent les phlegmons, ou qui y surviennent, en augmentent le danger.

IV. De la maniere dont le phlegmon se termine. En général, le phlegmon peut se terminer de quatre manieres. 1°. Par résolution. 2°. Par suppuration. 3°. Par endurcissement. 4°. Par gangrène.

1°. La résolution est la voye la plus salutaire ; on a raison de l'attendre quand la dureté, la douleur & la chaleur du phlegmon sont médiocres, & quand on s'apperçoit que la tumeur commence à diminuer avant le septieme jour, ou du moins peu après le septieme.

2°. Après la résolution, la suppuration tient le second rang. La continuation des accidens au-delà du septieme ou du huitieme jour, & la douleur pulsative de la tumeur l'annoncent ; & sur-tout l'augmentation des accidens avec tension, douleur & pulsation.

3°. L'endurcissement est fâcheux ; il n'arrive que dans le phlegmon où il y a un engorgement dans quelque glande ; car le phlegmon étant pleinement résout, il arrive souvent que la glande reste dure & squirrheuse, ce qui fait que la guérison n'est pas complete.

4°. La gangrène est la manière la plus fâcheuse dont le phlegmon puisse se terminer. On a sujet de la craindre, quand après les huit ou neuf premiers jours tous les accidens redoublent sans aucune marque de suppuration. On a des preuves évidentes qu'elle est déjà commencée, lorsque la peau se relâche, se flétrit & noircit sans aucune suppuration, mais avec une cessation presque totale de douleur.

CURATION.

LA CURATION du phlegmon doit remplir les différentes indications, qui regardent le dedans, de même que celles qui regardent le dehors.

I. Les indications qui regardent le dedans sont :

1°. De diminuer la quantité du sang qui aborde à la partie enflammée ; ce qu'on fait par l'usage réitéré des saignées, qui en diminuant la quantité du sang contenu dans les vaisseaux, diminuent à proportion la quantité du sang qui va à chaque partie, & par conséquent à la partie enflammée.

Sur ce principe, il faut dans tous les

phlegmons, saigner fréquemment & abondamment dès le commencement ; mais le nombre & la grandeur des saignées doit être déterminé dans les cas particuliers, sur la grandeur, la violence & les dangers du mal. Il suffit d'avertir qu'il est très-important d'exécuter les saignées de bonne heure, au commencement ou dans l'augmentation du phlegmon, & qu'elles ne sont presque d'aucune utilité, quand le phlegmon est confirmé.

2°. De diminuer l'effort avec lequel le sang aborde à la partie enflammée. On obtient cette fin par l'usage de la saignée de quelque espèce qu'elle soit, en ce qu'en diminuant le sang par la saignée, on diminue la quantité des esprits animaux, & par conséquent on affoiblit d'autant la force contractive du cœur ; mais on l'obtient plus sûrement encore par les saignées révulsives, qui non-seulement diminuent la quantité du sang, de même que les évacuatoires ; mais qui d'ailleurs donnent au sang une détermination particulière, qui le détourne d'aller sur la partie enflammée. C'est ainsi que les saignées
du

du pied sont si efficaces dans toutes les inflammations qui occupent la tête, le visage ou le col, & que les saignées du bras le sont dans les inflammations du ventre & des extrémités inférieures.

3°. De détremper le sang trop épais, & de le rendre par-là plus propre à couler dans les vaisseaux de la partie enflammée. Pour remplir cette indication, on ordonne au malade une boisson abondante d'une ptisane légèrement apéritive, comme l'infusion de capillaire; la décoction de chiendent & de réglisse, de la racine de chicorée sauvage, ou de celle de fraiser, &c.

4°. De rabattre la trop grande rarefaction du sang, quand le sang pêche par-là. On remplit cette indication en ordonnant de boire largement de l'eau de poulet simple ou émulsionnée; de la ptisane faite avec la racine d'oseille, en y ajoutant du nitre purifié, ou du crystal minéral, ou du syrop de limon; ou enfin en prescrivant pour boisson une limonade légère.

5°. D'épargner au sang le mélange d'un chyle crud ou trop abondant, qui épaisseroit encore le sang. Pour cet ef-

fet, on réduit le malade à une diete exacte en le mettant au bouillon, s'il a la fièvre; & s'il ne l'a pas, en ne lui permettant que deux petits potages par jour, & du bouillon pour le reste.

6°. De nettoyer les premieres voies par l'usage des purgatifs ordinaires, ou par l'émétique s'il le faut. En général, dès que l'on a fait un nombre suffisant de saignées, il est important dans toute sorte de phlegmons, même dans les phlegmons internes, de purger le malade, pour vuider les restes des mauvaises digestions qui sont dans les premieres voies; mais la maniere de purger doit être différente selon la qualité du phlegmon. Dans le phlegmon des parties extérieures, on peut employer les purgatifs ordinaires, même assez forts: on peut employer aussi avec sûreté les émétiques, lorsqu'on a raison de conjecturer qu'il y a un grand amas d'ordures dans les premieres voies; mais dans les phlegmons, qui ont leur siège dans les parties internes, le choix des purgatifs est plus difficile: par exemple, dans les inflammations du poumon, on ne doit guere employer

que des purgatifs doux , comme la manne & la casse : ce n'est pas que dans ces inflammations mêmes , l'émétique donné à propos , ne fasse de très-bons effets ; mais dans l'inflammation de l'estomac , on ne doit jamais donner que des minoratifs très-foibles & en lavage. Ce qui doit s'entendre de même de l'inflammation des intestins, quand elle est universelle ou fort étendue ; car l'inflammation dyssentérique qui a moins d'étendue , non - seulement permet , mais demande même l'usage des émétiques , tels que l'ipécacuanha.

7°. Enfin de commencer de bonne heure , & après les remèdes généraux , à corriger l'épaississement du sang par des bouillons apéritifs ; ou à tempérer sa raréfaction par des bouillons rafraîchissans, dans le gout des ptisannes ci-dessus prescrites dans les Articles 3^e. & 4^e.

II. A ces indications, qui regardent le dedans , il faut ajouter les deux indications suivantes , qui regardent le dehors.

1°. De relâcher & de détendre le tissu de la partie enflammée pour diminuer

la douleur, rendre les vaisseaux plus dilatables, & prévenir leur rupture.

On employe pour cela, 1°. les embrocations avec le lait tiède, ou avec des décoctions émollientes de mauve, guimauve, pariétaire, brancursine: 2°. les fomentations avec le lait ou les mêmes décoctions: 3°. les cataplasmes émollients, faits avec le lait & la mie de pain légèrement bouillis ensemble; avec le ris cuit dans le lait, ou dans le vin doux; avec de la bouillie de farine d'avoine cuite dans le lait qu'on mêle avec un peu de miel. On doit renouveler ces cataplasmes de tems en tems, quand ils commencent à sécher, ce qui arrive plutôt ou plutôt, suivant le degré de chaleur de la partie enflammée, ou l'épaisseur que l'on a donnée au cataplasme.

II. D'aider la résolution; quand on s'apperçoit qu'elle commence à se faire, ou pour mieux dire quand elle est à demi-faite; car la précipitation à cet égard est toujours nuisible. On peut employer pour cela des remèdes résolutifs plus ou moins actifs, suivant l'état de la tumeur. Tels sont

1^o. la panade avec la mie de pain & le vin rouge , où l'on peut ajouter quelques gouttes d'eau-de-vie quand le cataplasme est fait. 2^o. Le cataplasme des quatre farines résolutives , bouillies dans du vin , ou le cataplasme de pariétaire pilée, exprimée & arrosée d'eau-de-vie ou d'eau vulnéraire , ou d'eau-de-vie camphrée seule, ou aiguisée avec le sel ammoniac. 3^o. Les fomentations avec l'eau-de-vie où l'on a fait fondre du savon d'Alicante , ou de l'eau-de-vie camphrée seule , ou aiguisée de sel ammoniac. On peut même tremper des compresses dans ces liqueurs , & les appliquer sur la partie , où l'on juge qu'il faille appliquer des résolutifs plus efficaces. 4^o. On se sert aussi avec succès parmi les payfans de la fiente de vache arrosée de lait , ou d'un peu de vinaigre , qu'on applique chaudement sur la tumeur.

Si l'application des résolutifs augmentoit la douleur dans la partie , il faudroit la regarder comme prématurée , & revenir à l'usage des émollients & des anodyns. En général la douleur est un grand obstacle à la guérison du

mal ; c'est pourquoi si les anodins extérieurs ne suffisoient pas pour la calmer , il faudroit employer intérieure-ment des narcotiques proportionnés à la grandeur du mal, tels que le syrop de diacode ou de karabé à la dose d'une demi-once , les pillules de cynoglosse à la dose de 4 ou 5 grains , la teinture anodyne à la dose de 15 à 20 gouttes dans un véhicule convenable.

III. Par le moyen de ces remedes administrés avec prudence , on parvient presque toujours à une résolution complete. Pour la procurer , il faut nécessairement le concours de deux conditions. *L'une* , que les vaisseaux de la partie enflammée continuent leurs pulsations , & qu'elles soient même un peu plus fortes qu'à l'ordinaire , comme il arrive dans tous les phlegmons ; qu'en même tems toutes les autres fibres qui composent la partie malade conservent aussi leurs oscillations , même un peu plus fortement qu'à l'ordinaire. *L'autre* , que les causes qui ont donné lieu à l'inflammation de quelque nature qu'elles puissent être , soit la quantité ,

ou l'épaississement, ou la raréfaction du sang, soit la compression, la constriction ou la contusion des vaisseaux capillaires dans la partie, diminuent ou cessent par la diete ou par l'usage des remedes.

Dans le concours de ces deux conditions, il est visible que le sang atténué & rendu plus fluide par les battemens des artères, pressé en même tems, & exprimé par le ressort systaltique de la partie, s'échappera par toutes les petites issues que les vaisseaux, devenus plus libres, lui présenteront; qu'ainsi la stagnation du sang diminuera, de même que la douleur, la chaleur & la rougeur de la partie qui en sont les suites, & que par ce moyen l'inflammation & tous ses symptômes, après avoir diminué peu à peu, cesseront entièrement. C'est ce que l'on appelle une *résolution complete*, lorsqu'il ne reste aucun vestige du mal.

Cette résolution s'exécute facilement, quand il n'y a qu'une simple stagnation de sang sans déviation dans les vaisseaux lymphatiques, ni empêchement dans le tissu de la partie; parce qu'alors les vaisseaux se r'ouvrant, le

sang est prêt de prendre son cours ordinaire. Elle est un peu plus difficile, quand à la stagnation se trouve jointe la déviation du sang dans les vaisseaux lymphatiques; parce qu'alors il faut non-seulement rétablir la circulation du sang, mais encore celle de la lymphe, & de plus, rétrécir les orifices des vaisseaux lymphatiques, pour qu'ils ne reçoivent plus de globules de sang; mais cela s'exécute facilement, dès que le sang reprend sa circulation ordinaire, parce que les artères capillaires, en se resserrant, resserrent aussi les orifices des capillaires lymphatiques, & les mettent hors d'état de recevoir du sang.

Ce n'est que dans la troisieme espèce de phlegmon, où l'extravasation du sang est jointe à la déviation & à la stagnation, que la résolution est réellement difficile; parce qu'il faut dans ce cas, non-seulement que le sang & la lymphe reprennent leur cours, & que les orifices des capillaires se rétrécissent; mais aussi que le sang extravasé soit repompé, ce qui est beaucoup plus difficile, d'où vient que ces espèces de phlegmons se convertissent souvent en

abcès, & qu'on les nomme systrophiques. Cependant dans ce cas-là même, la résolution peut se faire, & se fait quelquefois très-heureusement: on en a des exemples fréquens dans les ecchymoses ou meurtrissures avec épanchement de sang, lesquelles se terminent ordinairement par résolution, à moins qu'elles ne soient très-considérables, ou fort négligées.

Il suit de-là que dans la résolution, qui arrive aux phlegmons produits par simple stagnation, le sang est repris par ses propres vaisseaux sanguins qui ont conservé toute leur intégrité; que dans les phlegmons où à la stagnation se trouve jointe la déviation, la résolution se fait également par les vaisseaux sanguins & par les vaisseaux lymphatiques, chacun en ce qui les concerne, jusqu'à ce que le rétrécissement de l'orifice des vaisseaux lymphatiques ne permette plus au sang de passer par ces vaisseaux; enfin que dans le troisième cas, où l'extravasation survient à la stagnation & à la déviation, la résolution ne se fait plus que par les seuls vaisseaux lymphatiques. Alors la lym-

phe qui arrose la partie, lave, détrempe & dissout peu à peu le sang épanché, & l'entraîne avec soi dans les vaisseaux où elle va se rendre; par ce moyen, la résolution se fait insensiblement, la couleur de la partie passe peu à peu du noir au violet, du violet au jaune, du jaune au gris, & de-là à la couleur naturelle, comme on l'observe dans toutes les ecchymoses, qui viennent à résolution.

J'ai voulu m'assurer que la résolution du sang épanché dans les ecchymoses se faisoit ainsi, par une expérience facile. Je battis fortement sur toutes les parties, un chien destiné à être ouvert, & je lui fis par conséquent une meurtrissure ou une ecchymose presque universelle; je l'ouvris deux jours après, quand je crus que la résolution commençoit à se faire, je fis d'abord une forte ligature à la fouclaviere du côté gauche, dans le tems que l'animal étoit encore chaud, comme on fait quand on veut démontrer les vaisseaux lymphatiques. Par ce moyen j'eus le plaisir de distinguer facilement un grand nombre de veines lymphatiques, qui ve-

noient des meurtrissures de la peau ou de l'habitude du corps, & je les vis toutes pleines d'une lymphe plus épaisse qu'à l'ordinaire, & d'une couleur extrêmement rouge, ce qui prouvoit qu'elles avoient toutes commencé à repomper une partie du sang extravasé dans les meurtrissures.



CHAPITRE SECOND.

De l'Abscès ou Apostème.

DESCRIPTION.

ON a vu dans le Chapitre précédent, le cas où le phlegmon vient à résolution, dans le concours des deux conditions qu'on a marquées. On va voir dans celui-ci les cas opposés, où le phlegmon ne peut pas se résoudre, sçavoir :

1°. Quand les obstacles sont insurmontables, & que les routes latérales des vaisseaux sanguins engorgés ne suffisent pas pour la circulation :

2°. Quand on n'a pas assez d'attention à diminuer la quantité du sang, ou à en rabattre l'impétuosité, ou qu'on s'y prend trop tard :

3°. Quand on ne calme pas assez vite & assez efficacement la douleur dans la partie affectée :

4°. Quand on a l'imprudence de durcir les fibres de la partie enflammée par des astringens, qu'on y applique mal-à-propos ;

5°. Enfin, quand on irrite les fibres de la partie enflammée, ou qu'on y raréfie le sang par un usage prématuré des remèdes résolutifs.

Dans tous ces cas, la résolution devenant impossible, il faut que dans six, sept, huit ou neuf jours, les plegmons prennent une des deux tournures suivantes.

1°. Si la pulsation des artères & l'oscillation des fibres de la partie enflammée, en quoi consiste la vitalité, subsistent; dans ce cas le sang qui croupit dans la partie, changera de nature, se convertira en pus & formera une espèce d'amas, que les Grecs appelloient *Ἀποστήμα*, & les Romains *Abscessus*, ce qui rend la valeur du nom grec. Quoiqu'on ait retenu en François les deux noms, celui d'*Abscès* est le plus en usage.

2°. Si au contraire la pulsation des artères & l'oscillation des fibres s'anéantissent; dans ce cas, la partie tombera en mortification, & de-là en gangrene ou sphacèle.

On expliquera dans le Chapitre suivant cette seconde tournure du phleg-

mon. On se contentera dans celui-ci d'expliquer en détail les changemens du sang en pus, & la formation des abscesses ou apostèmes.

C A U S E S.

LES PULSATIONS des artères & les oscillations des fibres, continuées & même augmentées dans le phlegmon, doivent peu à peu briser, atténuer, altérer le sang qui y croupit, ou qui y est extravasé, & qui par-là se trouve exposé à l'action continuelle & redoublée de ces causes.

D'un autre côté, le mouvement insensible qui agite les parties du sang, & qui est connu sous le nom de *fermentation*, augmente en même-tems, & par-là se trouve en état d'en désunir & d'en séparer les parties, & de les disposer à une nouvelle combinaison, qui doit composer une nouvelle humeur. Cette dernière cause doit nécessairement contribuer à la formation du pus; car c'est un principe certain que sans fermentation il ne peut se faire aucune transformation d'humeurs.

Ces deux différens mouvemens de

trituration & de fermentation ainsi augmentés changent peu à peu la nature du sang, & le convertissent en pus. On doit par conséquent les regarder comme les causes efficientes de la suppuration ; mais pour rendre un peu plus sensible la maniere dont se fait le changement qu'elles operent , il faut comparer ensemble les qualités du sang & celles du pus.

1°. Le sang est rouge ; & le pus est blanc.

2°. Le sang se fige au froid ; & le pus ne se fige pas.

3°. Le sang nâge sur l'eau , comme plus léger ; & le pus tombe au fond , comme plus pesant.

4°. Le sang est insipide ; & le pus est salin.

5°. Le sang n'est pas rongeur ; & le pus l'est.

6°. Le sang figé ne se dissout pas dans l'eau , & le pus s'y dissout.

7°. Le sang n'a point de mauvaise odeur , & le pus en a presque toujours.

Cependant malgré ces différences , c'est du sang que le pus se forme , & il est apparent qu'il se forme par les

changemens fucceffifs que l'on va expliquer.

On fçait que le fang eft compofé de quatre différentes parties. 1°. De la partie rouge ou globuleufe. 2°. De la partie gélatineufe ou lymphatique groffiere. 3°. De la partie gélatineufe ou lymphatique fine. 4°. De la partie féreufe ou urineufe.

Par les battemens redoublés des artères dans le phlegmon, par les fortes ofcillations de toutes les fibres, par le mouvement des parties que la fermentation y excite, enfin par la chaleur qu'elle y produit, il arrive infenfiblement :

1°. Que la partie rouge, qui eft fubtile, fe diffipe ou fe brife, & change de forme, en un mot, qu'elle difparoît :

2°. Que la partie féreufe fe diffipe auffi par la chaleur, ou qu'elle eft pompée par les vaiffeaux lymphatiques :

3°. Que les deux parties gélatineufes, qui reftent dans le phlegmon, y font brifées, atténuées, fondues, & fi intimement mêlées enfemble par une nouvelle combinaifon qu'elles forment une nouvelle humeur connue fous le nom de *pūs*.

Il est visible que par-là ce pus doit acquérir toutes les qualités qui lui sont propres & qui le distinguent d'avec le sang.

1°. Il doit être blanc, parce que les parties rouges ou globuleuses qui causent la rougeur dans le sang, sont dissipées.

2°. Il ne doit pas se coaguler au froid, parce que la partie gélatineuse grossière qui produit la coagulation dans le sang, est si brisée & si atténuée dans le pus, qu'elle n'est plus capable de s'épaissir au froid.

3°. Il doit être plus pesant que le sang, & tomber au fond de l'eau, parce que les parties globuleuses & séreuses qui rendoient le sang plus léger que l'eau, ont été dissipées, & que la partie gélatineuse qui reste dans le pus, est de sa nature plus pesante que l'eau.

4°. Le pus est âcre & salin, parce qu'il contient presque tous les sels du sang, & que ces sels y sont moins dissous, par le défaut des parties séreuses qui se sont dissipées, & qu'ils y sont moins enveloppés dans les parties gélatineuses, qui sont plus atténuées.

5°. Par la même raison le pus est rongeur & quelquefois corrosif, quand il est formé d'un sang qui étoit lui-même fort âcre, ou qu'il croupit long-tems dans la partie.

6°. Le pus est dissoluble dans l'eau; parce que les parties qui le forment, ayant été plus brisées qu'elles ne l'étoient dans le sang, elles se prêtent plus facilement à l'introduction des parties de l'eau pour les dissoudre.

C'est ainsi que le sang par des changemens successifs se convertit en pus, c'est-à-dire, en une humeur toute différente. C'est par une mécanique semblable que les alimens se changent en chyle, le chyle en sang, le sang en récrémens; en un mot, c'est ainsi que s'opèrent toutes les transformations des mixtes qui se font dans la nature.

S Y M P T O M E S.

1°. IL N'Y A que le sang qui se forme en pus louable & vrai. Les autres humeurs forment quelque chose d'approchant ou de *puriforme*.

2°. Le pus louable est égal, blanc, un peu terne ou cendré, cuit, épais,

allant au fond de l'eau, se fondant avec peine, douceâtre, peu puant, parce que la partie gélatineuse y conserve de la consistance, qu'elle enveloppe les sels & en modere l'activité, & que ces sels y sont en moindre quantité, & moins âcres.

3°. Le mauvais pus est liquide, féreux, inégal & grumelé, jaune, brun, livide, fanieux, verd, puant, salé, corrosif, piquant, se fondant sur le champ dans l'eau en la rendant laiteuse, parce que la partie gélatineuse y est dissoute, que les sels plus libres sont plus en état d'agir, & qu'ils y sont d'ailleurs en plus grande quantité, & y sont plus âcres.

4°. Le pus, dès qu'il est formé, détruit, ronge ou brise les petites cavités où il est contenu, & alors ou il forme une cavité unique, ou il est renfermé dans plusieurs cavités distinctes. Dans le premier cas, c'est un abcès simple; dans le second, ce sont plusieurs abcès, ou un abcès cellulaireux.

5°. Quand le pus est contenu dans les seules parties graisseuses ou charnues, c'est un abcès de bonne qualité,

boni moris, parce que ces parties qui sont arrosées de beaucoup de vaisseaux sanguins, fournissent un pus louable.

6°. Quand il s'étend dans les parties nerveuses, tendineuses, membraneuses, c'est un abcès *mali moris*, parce que dans ces parties, où il y a beaucoup de vaisseaux lymphatiques, il ne peut se former qu'un pus séreux, ou du moins inégal, & par conséquent mauvais.

7°. Tant que le pus n'affecte que les seules parties charnues ou graisseuses, il fait un abcès *simple* ou *non compliqué* ; mais s'il s'étend jusqu'à quelque os voisin qu'il carie, quelque nerf, quelque tendon qu'il dépouille, & le long duquel il fuse, ou quelque article, où il pénètre, il forme alors un abcès *compliqué*.

D I A G N O S T I C.

IL FAUT distinguer l'abcès ou apostème dans trois états, comme prochain, comme commençant, & comme formé.

I. On connoît que le phlegmon suppurera & formera un abcès, c'est-

à-dire, que l'on connoît que l'abcès est imminent ou prochain :

1°. Quand le phlegmon se soutient dans le même état après le 7^e, 8^e ou 9^e jour : 2°. Quand la chaleur, la rougeur, la douleur, la résistance & la fièvre augmentent sans nouvelle cause : 3°. Quand la pulsation devient forte & plus générale.

Hippocrate reconnoît ces signes de la suppuration imminente, *Section II. Aphorisme 47. Dùm pus fit, dolor & febris magis intenduntur, quàm ubi confectum est.*

II. On connoît que l'abcès commence à se former, 1°. Lorsque le phlegmon s'élève en pointe, & que toutes les douleurs paroissent aboutir à cette pointe : 2°. Lorsque cette pointe commence à être souple, & cede à l'impression du doigt : 3°. Lorsque cette pointe blanchit quand on la presse.

III. On sçait que l'abcès est formé, 1°. Quand la tumeur fait une pointe sensible & manifeste : 2°. Quand sous cette pointe, on sent une mollesse & comme un vuide : 3°. Quand en pressant les côtés de la tumeur on sent la

fluctuation, ou pour mieux dire, *l'antitypie* vers la pointe : 4°. Quand les environs de la tumeur sont moins tendus, moins rouges, & moins douloureux.

IV. Il arrive pourtant, quand les abscesses sont profonds, qu'il n'y a point de pointe sensible, & que l'on a peine à sentir la fluctuation ou *antitypie*; mais les autres signes, comme la durée de la tumeur, la diminution des accidens, l'habitude de voir des abscesses profonds, doivent instruire dans ces cas-là : c'est ainsi qu'Hippocrate, *Section VI. Aphorisme 41.* dit : *Quibus suppuratio in corpore existens non innotescit, iis ob crassitiem loci non innotescit.*

V. Enfin, on juge de la qualité de l'abscesses, ou avant qu'il soit ouvert, ou quand il l'est :

1°. Avant que l'abscesses soit ouvert, on juge en tâtant la tumeur, que l'abscesses est simple s'il n'y a qu'une pointe & qu'une cavité où l'on sente de la mollesse; qu'il est composé & celluleux, s'il y a plusieurs pointes, & plusieurs endroits mols : qu'il est calleux, si

l'on y sent des duretés ; enfin, qu'il est compliqué ou non compliqué suivant le siège qu'il occupe.

2°. Après l'avoir ouvert, on juge avec certitude de l'état de l'abcès ; car alors les yeux, les doigts, la sonde instruisent de la vérité.

PROGNOSTIC.

TOUT abcès fait un mal grave, fâcheux & même dangereux. Mais le danger varie :

1°. Suivant la qualité de l'abcès ; ainsi l'abcès simple est moins fâcheux que l'abcès composé ou cellulaire ; & l'abcès non compliqué beaucoup moins que celui qui est compliqué avec la carie de l'os, ou l'altération des tendons & des articulations.

2°. Suivant la grandeur de l'abcès. Ainsi l'abcès fort étendu, fort profond, est toujours plus dangereux que l'abcès étroit ou superficiel.

3°. Suivant la place qu'il occupe. Ainsi les abcès dans la graisse ou dans les chairs sont moins dangereux que ceux qui sont près des os, près des articulations, ou le long des tendons.

5°. Suivant la nature, le nombre & la violence des accidens, qui l'accompagnent.

6°. Enfin, suivant le danger qu'il y a qu'il ne pénètre dans quelque cavité.

C U R A T I O N.

ON a déjà remarqué qu'il faut distinguer trois tems dans l'abcès; sçavoir, la suppuration imminente, la suppuration commencée, & la suppuration formée. C'est suivant ces trois états qu'il faut régler la curation.

I. Lorsque la suppuration n'est qu'imminente, il faut faire des nouvelles saignées suivant l'état des forces du malade; il faut le tenir à une diète sévère, & au simple bouillon; il faut le purger plus ou moins fortement suivant le besoin; il faut calmer la douleur par les narcotiques pris intérieurement, & il faut les adoucir par l'application des cataplasmes purement émollients & anodins; en un mot, il faut réitérer tous les remèdes proposés ci-dessus pour la curation du phlegmon.

II. Dès

II. Dès que l'on est certain que la suppuration est commencée, toutes les indications se réduisent à l'accélérer & à l'attirer en-dehors par l'application des topiques maturatifs. Tels sont,

1°. Les cataplasmes faits avec la pulpe des herbes émollientes, comme la mauve, la guimauve, l'oseille, la brancursine, l'oignon de lis cuit sous la cendre, à quoi l'on peut ajouter de l'huile de lis, ou du basilicum.

2°. Quelquefois on emploie avec succès les escargots cuits dans l'eau & réduits en pâte, le vieux levain, la pâte de pain d'épices, &c.

3°. Communément, après avoir fait cuire les herbes émollientes sous la cendre, on les pile & on les passe à travers le tamis, & c'est la base de tous les cataplasmes pourrissans. On y ajoute ensuite à son choix, de l'huile de lis, du diachylum fondu, du vieux levain, ou des escargots réduits en pâte, & on forme de cette manière une masse de cataplasme dont on fait usage.

4°. Si l'abcès commence à former une pointe, c'est-à-dire, s'il commence à aboutir, on applique sur cette

pointe un plumaceau chargé de basili-cum, & on continue de couvrir le reste de la tumeur du cataplasme qu'on vient de proposer.

III. Par ce moyen la suppuration avance assez promptement, & l'on doit par conséquent se disposer dès qu'elle sera parfaite, à remplir les indications suivantes :

1°. Il faut l'ouvrir, ce qu'on peut faire ou avec le bistouri, ou avec l'application de la pierre à cautere. On employe communément le fer, quand les abscesses sont superficiels, & que la simple incision donnera assez d'ouverture pour le pancer. Mais il faut préférer l'ouverture par le cautere, quand l'abscesses est profond, parce qu'il n'y a que ce moyen de se procurer la liberté des pancemens.

2°. De quelque maniere que l'on fasse l'ouverture, il faut la faire toujours dans la partie la plus *déclive*, c'est-à-dire, dans la partie la plus basse, & par où le pus pourra s'écouler le plus facilement, en quoi il faut avoir égard à la situation que le malade sera obligé de tenir pendant tout le traite-

ment. Cette regle n'a qu'une seule exception ; ſçavoir, quand l'abcès ſe préſente & aboutit par un endroit qui n'eſt pas le plus déclive. Dans ce cas, on eſt ordinairement forcé de faire l'ouverture dans l'endroit où la matiere ſe préſente, ſauf à faire une contre-ouverture plus bas, ſi le cas le demande.

2°. Quand l'ouverture eſt faite, il faut évacuer le pus en comprimant doucement toute la circonſérence de l'abcès ; après quoi on en remplit la cavité de charpie ſéche, ſans trop tapper, & on couvre le tout d'un ou de pluſieurs plumaceaux de charpie ſéche, & de compreſſes convenables. C'eſt-là ce qu'on appelle le *premier pancement*, ou le *premier appareil*.

3°. Vingt-quatre heures après on eſſaye d'enlever l'appareil de la veille, ſans faire violence, ce qui réuſſit ordinairement dans les abcès ; & après avoir eſſuyé légèrement l'ulcere avec des fauſſes tentes, on le pance avec des bourdonnets chargés de digeſtif, & on couvre le tout avec des plumaceaux chargés du même digeſtif, ſur lequel on met des compreſſes convenables.

4°. Le digestif que l'on employe pour les premiers pancemens, est fait avec de la térébenthine, & le jaune d'œuf, dans les proportions qu'on juge convenables; on y substitue quelquefois le *basilicum*; quelquefois on mêle avec le *basilicum* de l'huile d'*hypericum*, de la teinture de myrrhe & d'aloës; de la myrrhe en poudre, quand on trouve l'abcès fort sale & fort fétide; on est même quelquefois forcé d'y ajouter un peu d'égyptiac; on peut même tremper les bourdonnets dans l'eau-de-vie camphrée, avant que de les charger de digestif, lorsque le fond de l'ulcère paroît pâle & mollasse. En un mot, on varie ces remèdes de différentes façons, selon la nature des cas.

5°. Dans peu de jours l'ulcère se trouve détergé, c'est-à-dire, qu'il paroît rouge dans toute son étendue, & alors on ajoute de l'onguent d'Arcéus pour empêcher que les chairs ne reviennent trop vite, & ne soient mollasses; quelquefois même on est forcé d'employer le baume d'Arcéus tout seul, & d'y ajouter même quelques

gouttes de baume verd ; sur quoi on doit se régler par l'état des chairs qui croissent.

6°. Lorsque l'ulcere se trouve rempli de chairs , amenées à peu près au niveau des parties voisines , il faut songer à le cicatrifer. Pour cet effet , on le saupoudre de térébenthine cuite dans l'eau & réduite en poudre ; on le pance avec des plumaceaux secs , & quelquefois même avec de la charpie rapée ; & si les chairs débordent un peu trop , on les saupoudre d'alun brûlé , ou l'on y passe légèrement la pierre infernale.

QUESTIONS & RÉPONSES.

I. EN QUELS CAS faut-il ouvrir un abcès , avant la suppuration parfaite ?

1°. Quand il est à craindre que la tumeur ne perce dans quelque cavité , comme dans le ventre , dans la poitrine ou dans le fondement.

2°. Quand il est à craindre que le pus n'altère quelque os , quelque tendon , ou quelque articulation.

3°. Quand il est à craindre que l'abcès ne puisse causer quelque acci-

dent fâcheux, comme font les parotides dans les fièvres malignes, en gênant le retour du sang qui revient de la tête.

II. Quand doit-on au contraire attendre que la suppuration soit parfaite?

1°. Dans les phlegmons des glandes, où il ne faut ouvrir que quand la glande est en pourriture.

2°. Dans les phlegmons calleux, qui tendent au squirrhe, où il ne faut ouvrir que quand toutes les callosités sont fondues par le pus, qui est le meilleur fondant.

3°. Dans les tumeurs enquyftées, où il faut attendre la suppuration, pour que le quyst à demi-pourri, se détache facilement, & rende la guérison complete.

4°. Il faut observer que dans ces cas-là même, il faut ouvrir les abscess avant que la suppuration soit parfaite, toutes les fois qu'il y a du danger à attendre trop long-tems.

III. Faut-il ouvrir toutes les cavités ou tous les sinus de l'abscess ?

C'est la regle générale, qui ne souffre d'exception que dans les cas suivants :

1°. Dans les sinus cutanées, d'où il est aisé d'exprimer le pus :

2°. Dans les sinus déclives, d'où le pus s'écoule de lui-même :

3°. Dans les sinus, où il est plus facile de faire une contre-ouverture pour l'issue du pus, qui pourroit y croupir :

4°. Dans les sinus fort profonds, & où il faudroit faire de trop grandes incisions.

Cependant dans ces cas-là même il faut user de beaucoup de circonspection, & l'on est souvent obligé de faire à la fin des contre-ouvertures, qu'on avoit négligé dans le commencement.

IV. Enfin, faut-il ouvrir toujours tous les abcès ?

Non. Dans les abcès légers & cutanées du visage & du col, il faut l'éviter dans les enfans, & attendre que l'abcès perce de soi-même. Par ce moyen, il ne reste qu'une cicatrice peu apparente, au lieu que les abcès ouverts par le fer ou par le feu laissent toujours une cicatrice creuse, & souvent cordée.

CHAPITRE TROISIEME.

*De la Gangrene & du Sphacele ,
qui surviennent à l'Inflammation.*

DESCRIPTION.

ON REGARDE comme *mortes* les parties du corps , où il n'y a plus ni chaleur , ni sensibilité , ni tension , ni ressort , & dont la couleur est livide ou noire. On appelle cet état *mortification*. On en distingue deux espèces : la mortification *commencée* , & la mortification *confirmée*.

Lorsqu'une partie n'a plus qu'une chaleur , une sensibilité & un ressort extrêmement affoiblis , que sa couleur est changée , qu'elle est brune , livide , noire , & qu'il se forme de petites ampoules ou cloches sur sa surface , pleines d'une eau rousse , livide , noire , cet état est une mortification *commencée* , que les Médecins Grecs ont appelée *Γάγγραινα*.

Que si par le progrès du mal , la

partie n'a plus ni chaleur, ni sentiment, ni ressort; qu'elle cede à la compression, & se releve très-foiblement; qu'elle soit noire, qu'elle se déchire en lambeaux, du moins quand le mal est humide, car quand il est sec, la partie est plus racornie & plus ferme, cet état est une mortification *confirmée*, appelée par les Médecins Grecs Σφαιέλος. Les Romains ont retenu ces deux noms grecs; mais ils ont appelé en leur langue les deux états de mortification *Syderatio*. On ne se sert en François que des deux noms grecs, & même, à proprement parler, que de celui de *Gangrene*.

CAUSES.

POUR sçavoir ce que c'est que la mort ou mortification d'une partie, il faut sçavoir auparavant en quoi consiste la vie, ou la vitalité, *rectum enim index est sui & obliqui*.

Or, la vie consiste dans les systoles & diastoles successives & continuelles des arteres, & dans les oscillations réglées des fibres, capables de faire circuler le sang, la lymphe, les es-

prits, les récréemens, &c. Ces mouvemens font plus sensibles dans les arteres; mais ils ne font pas moins réels dans les membranes qui composent les parties, & dans les fibres qui composent les membranes. Il suit de-là que la mort d'une partie n'est autre chose que la cessation de ces systoles & diastoles, & de ces oscillations.

Ainsi la gangrene vient de causes plus legeres qui peuvent rallentir, affoiblir, diminuer ces oscillations. Et le sphacele de causes plus fortes, qui peuvent les arrêter & les supprimer entierement.

CAUSES DE LA GANGRENE.

LES oscillations sont affoiblies & rallenties par deux causes générales. Telles sont, 1°. Tout ce qui bande & étend trop le ressort des vaisseaux & des fibres, & s'oppose trop fortement à leurs oscillations. 2°. Tout ce qui relâche trop le ressort des vaisseaux & des fibres, & les met hors d'état d'exécuter leurs mouvemens ordinaires.

I. Le ressort des vaisseaux & des fibres est trop bandé :

1°. Par le séjour excessif du sang dans un phlegmon violent, où la résolution est impossible, sur-tout si au lieu de remèdes relâchans, on employe les astringens, les répercussifs ou les résolutifs appliqués mal-à-propos.

2°. Par le séjour du sang causé par une ligature ou une compression constante, ce qui dans le fond revient à la cause précédente.

3°. Par le froid extérieur, qui gele dans la partie même, les humeurs qui y circulent, & qui en les gelant, les raréfie & en augmente le volume. Il faut observer que dans ce dernier cas, il ne faut point dégeler la partie gelée, par le moyen du feu qui raréfieroit encore les humeurs en les faisant fondre, & par-là augmenteroit le mal; mais qu'il faut procurer le dégel d'une manière plus douce & plus insensible, en frottant la partie avec de la neige ou de la glace.

II. Le ressort des vaisseaux & des fibres est relâché, ce qui est la seconde cause de la gangrene,

1°. Par la sérosité qui les abbreuve,

comme dans l'hydropisie , dans l'anasarque , dans l'œdème.

2°. Par l'épuisement & l'exténuation, comme dans les vieillards , & dans les gens qui sont épuisés par de longues maladies.

3°. Par la paralysie , dont quelque partie est long-tems affectée.

CAUSES DU SPHACELE.

LES oscillations des vaisseaux & des fibres , qui font la vitalité de la partie , sont entièrement arrêtées & supprimées par deux causes générales.

I. Par les causes qui produisent la gangrene & dont on vient de parler , toutes les fois qu'elles augmentent ou qu'elles durent long-tems , d'où vient que la gangrene se termine ordinairement en sphacele.

II. Par la dissolution des fibres ou des vaisseaux de la partie, laquelle peut être l'effet :

1°. De la trop grande plénitude & distension des vaisseaux, qui les déchire :

2°. De la corrosion d'une humeur

DES TUMEURS. 61

âcre qui ronge les vaisseaux & les fibres, comme la sérosité saline dans l'hydropisie & dans l'œdème; le pus âcre dans les abcès & les ulcères; l'humeur scorbutique dans le scorbut; le sang pourri dans l'ecchymose; le venin des animaux venimeux dans les morsures ou piquûres qu'ils font :

3°. De l'action du feu dans l'application du cautère actuel, ou dans les brûlures :

4°. De l'action des remèdes cathérétiques ou caustiques, comme dans l'application du cautère potentiel :

5°. Enfin, des contusions, lorsqu'elles sont fort grandes, & qu'elles causent une déchirure presque universelle dans la partie.

SYMPTOMES.

1°. DANS la gangrene, la partie devient plus froide, parce que le sang n'y circule plus comme à l'ordinaire.

2°. Elle devient plus molle, parce que le ressort de ses fibres est diminué.

3°. Elle conserve plus long-tems la marque de la pression, parce que le

ressort qui doit la remettre dans son premier état, est plus foible.

4°. Elle devient brune, livide, ou noire, suivant la qualité du sang qui y croupit, ou le degré d'altération qu'il y reçoit.

5°. Elle n'a presque plus de sentiment, parce que les filets nerveux qui s'y distribuent, sont trop comprimés, ou trop relâchés.

6°. Elle se couvre de cloches plus ou moins grandes, pleines d'une sérosité rousse, livide, noire, ce qui vient de ce que la sérosité exprimée du sang qui y croupit, pénètre peu-à-peu à travers le tissu de la peau, & se trouvant arrêtée par l'épiderme, dont le tissu est plus dense, le sépare d'avec la peau, & le soulève en cloches qui se trouvent par-là pleines d'une sérosité rousse, livide ou noire, suivant le plus ou le moins de sang que la sérosité a entraîné avec elle.

7°. Enfin, la surpeau se détache, parce que la sérosité qui croupit par dessous, la sépare d'avec la peau.

Tous ces accidens sont plus grands & plus sensibles dans le sphacele que

dans la gangrene par la continuation des causes qui les produisent. Dans le sphacele, la chaleur, la tension & le sentiment de la partie, périclent entièrement, & la partie elle-même tombe en pourriture & en lambeaux, à moins qu'elle ne se dessèche & ne se racornisse, ce qui arrive dans la gangrene scorbutique, dont on parlera dans le Chapitre suivant.

DIAGNOSTIC.

IL EST très-important pour le pronostic & pour la curation, non-seulement de distinguer la gangrene d'avec le sphacele; mais principalement de reconnoître le danger qu'il y a que ces maladies n'arrivent, & d'en bien distinguer les différens degrés.

I. On peut prévoir la gangrene imminente par les signes suivans:

1°. Par la connoissance & la présence des causes qui peuvent la produire, & pour cela il faut être bien instruit de la théorie du mal:

2°. Par un commencement de mollesse & par une diminution de sensibilité dans la partie, sur-tout quand cela

arrive dans le phlégmon , où la tension & la sensibilité doivent être plus grandes :

3°. Par quelque diminution ou altération dans la vivacité de la couleur de la partie :

II. La gangrene présente devient manifeste :

1°. Par le refroidissement : 2°. Par l'insensibilité : 3°. Par la mollesse : 4°. Par la lividité , & la noirceur de la partie : 5°. Enfin par les cloches ou ampoules qui s'y forment , ou par la facilité avec laquelle l'épiderme s'en détache.

III. On reconnoît le danger imminent du sphacele :

1°. Par la présence de la gangrene & sa continuation , car elle précède toujours le sphacele :

2°. Par l'augmentation des symptômes qui appartiennent à la gangrene.

IV. Le sphacele est regardé comme confirmé :

1°. Quand l'insensibilité de la partie est absolue :

2°. Quand la partie est tout à fait refroidie , en quoi il faut bien distin-

guer la chaleur qui peut lui être encore communiquée par les parties voisines, d'avec la chaleur qui devroit lui être propre :

3°. Quand la partie devient absolument noire :

4°. Quand la peau s'en détache, & tombe en lambeaux :

5°. Enfin quand la puanteur se joint à ces accidens, ce qui arrive principalement dans la gangrene humide.

PROGNOSTIC.

LA GANGRENE produit le sphacele, & le sphacele la mort, à moins qu'on n'y apporte de prompts remèdes ; ainsi le pronostic de ces maux est toujours fâcheux.

1°. La gangrene & le sphacele des parties internes sont presque toujours des maladies mortelles.

2°. On peut porter le même pronostic de la gangrene & du sphacele des parties tendineuses extérieures qu'on ne peut pas extirper, parce que la gangrene y fait des progrès rapides.

3°. Ces maux sont aussi presque toujours mortels dans les vieillards, dans

les hydropiques & dans les phthifiques, &c.

4°. La syncope, le hoquet, les frissons sont des signes mortels dans la gangrene & dans le sphacele.

5°. La gangrene qui vient de cause interne est plus dangereuse, & plus difficile à guérir que celle qui vient de cause externe.

6°. On ne peut donc guere espérer de guérir que la gangrene de cause externe ou accidentelle, qui arrive dans un sujet jeune, sain & bien construit, & qui attaque une partie qu'on peut extirper dans le besoin, ou du moins qu'on peut scarifier & bruler sans inconvénient.

C U R A T I O N.

DE's qu'il y a la moindre marque de gangrene, & même avant qu'il en paroisse, quand il y a raison de la craindre, il faut tâcher de la prévenir par des remedes internes & externes.

I. Les remedes internes se réduisent :

1°. A répéter les saignées, si c'est l'excès de l'inflammation qui produise la gangrene ;

2°. A donner des remèdes cordiaux en potion ; comme le liliūm , le sel volatile de vipere , la poudre de vipere , le diascordium , la thériaque , le mitridat ou l'eau thériacale :

3°. A donner des boissons diaphorétiques avec la décoction des feuilles de scabieuse , de *scordium* , de chardon béni , de racines de scorsonnaire , de *vince toxicum* , d'angélique.

4°. A employer les purgatifs , & même l'émétique , si la gangrene est accompagnée d'une fièvre continue avec redoublement , & qu'on s'apperçoive que le danger de la gangrene augmente dans les redoublemens.

Que si la gangrene vient de toute autre cause que de l'inflammation , on s'abstiendra de la saignée & de la purgation , & l'on se contentera de l'usage des potions & ptisannes cordiales , qu'on répétera de quatre heures en quatre heures.

Les Médecins d'Ecosse , dans les *Mémoires de la Société d'Edimbourg* , & ceux d'Angleterre , dans les *Transactions Philosophiques* , ont fortement recommandé l'usage interne du quinquina ,

soit en substance, soit en décoction ; dans la menace de gangrene, & dans la gangrene actuelle, comme un remède très-efficace pour prévenir le mal, ou en arrêter les progrès. On n'a pas manqué d'en faire usage en France ; mais le succès a mal répondu aux espérances qu'on avoit données. Ce remède n'a paru réussir que quand la gangrene étoit produite ou accompagnée d'une fièvre continue, tierce, ou double-tierce, & par conséquent intermittente, & du ressort du quinquina. Dans ce cas, l'usage répété du quinquina de quatre heures en quatre heures, en arrêtant les accès, arrête aussi les progrès de la gangrene ; mais dans les autres cas où la gangrene a coutume de survenir, ce remède n'a paru produire aucun effet. Cependant comme on est encore prévenu pour l'utilité du quinquina dans toute sorte de gangrene, & que ce remède ne peut produire de soi aucun mauvais effet, je suis d'avis qu'on l'employe dans tous les cas de gangrene, afin de se mettre à couvert de tout reproche, & n'être pas accusé d'avoir négligé un remède utile.

II. Les remèdes externes , qu'on peut employer dans la gangrene , sont nombreux , & on va les exposer par ordre.

Tels sont : 1°. Les scarifications de la partie gangrenée ou menacée de gangrene , qui servent à faire écouler le sang , ou la sérosité qui y croupit & qui cause le mal.

Quelques personnes doutent qu'il faille les employer dans les vieillards , dans les paralytiques , dans les personnes exténuées , par la crainte de les trop affoiblir ; mais cette crainte paroît mal fondée , & toute la précaution dans ce cas , doit se réduire à employer les scarifications avec un peu plus de ménagement.

On scarifie plus ou moins ferré , plus ou moins profondément , suivant le degré du mal , mais toujours , s'il se peut , jusqu'à ce que le malade le sente , & que le sang qui sort soit rouge , ce qui prouve que l'on a scarifié jusqu'au vif.

2°. Les fomentations de la partie scarifiée avec l'eau-de-vie simple , l'eau vulnéraire ou d'arquebuse , l'eau-de-vie camphrée , aiguisée même avec le

fel ammoniac , à quoi l'on ajoute dans les cas pressans , la thériaque , le diascordium , la teinture de myrrhe , l'onguent égyptiac que l'on y délaye.

3°. L'application constante sur la partie, de linges doux, imbibés dans les mêmes liqueurs bien chaudes, & qu'on a soin d'arroser souvent. On doit tenir la partie dans un repos parfait, chaudement, & dans une situation convenable. On ne se borne pas ordinairement à faire ces applications sur la seule partie malade ; mais on les étend même sur les parties voisines.

4°. Si l'on s'apperçoit que la gangrene fasse encore des progrès , on réitere les scarifications, sur-tout sur les endroits qui paroissent les plus malades ; on y applique des plumaceaux chargés de poudre de pierre à cautère, ou imbibés d'une dissolution de la même pierre , ou, ce qui est plus efficace, imbibés de la dissolution de mercure dans l'eau forte.

5°. Si l'on est assez heureux pour parvenir par ce moyen à arrêter le progrès de la gangrene , & à séparer le mort d'avec le vif , ce qu'on a sujet

d'espérer dès que la suppuration commence à paroître, il faut pancer le mal avec le digestif ordinaire, dans lequel on mêle l'huile d'hypericum, les teintures de myrrhe, d'aloës ou d'euphorbe. On pourra même, si l'ulcere est extrêmement fétide, y mêler le baume brun. Du reste, on continue les mêmes fomentations avec l'eau-de-vie camphrée, & aiguisée de sel ammoniac, de même que les applications des compresses trempées dans la même liqueur.

6°. Quand l'escharre est tombée, & que l'ulcère se déterge, le malade est hors de danger; il ne reste plus qu'à traiter le mal de la maniere ordinaire, avec le baume d'Arcéus, & ensuite avec le baume verd.

7°. Il y a encore des Chirurgiens qui appliquent dans le cas de menace de gangrene, des cataplasmes avec la bouze de vache, la suie, le sel ammoniac, le suc de *scordium*. Mais cet usage qui a été autrefois universel, est condamné aujourd'hui, ou du moins mal-à-propos suivi.

8°. On doit encore moins suivre la pratique de ceux qui appliquent des

défenfifs fur la partie faine autour du mal , composés d'astringens ; comme les bols , la terre figillée , les blancs d'œufs , &c.

9°. On employe encore intérieurement la décoction de fquine & de gayac ; mais elle n'est guere utile que dans la gangrene , qui survient aux œdèmes & aux bouffiffures. On se sert avec succès dans la même gangrene de compresses trempées dans l'eau seconde de chaux , mêlée avec partie égale d'eau-de-vie camphrée.

III. Dans le sphacele , il n'y a d'autre parti à prendre que d'extirper promptement , si la chose est possible , tout ce qui est sphacelé , & par conséquent entierement mort ; ce qu'on fait de deux manieres.

1°. Par l'amputation , si le sphacele pénètre jusqu'à l'os , ou jusqu'aux tendons , ou que toute l'épaisseur de la partie en soit attaquée , pourvû que la partie puisse être amputée sans laisser aucun reste de sphacele. On extirpe de cette façon , les doigts du pied & de la main , les extrémités supérieures & inférieures , le prépuce , la verge ,
les

les testicules, le nez & les oreilles :

2°. Par l'extirpation particuliere dans tous les cas où la partie ne peut pas être amputée, ou que la gangrene n'a pas gagné jusqu'à l'os.

3°. On fait cette extirpation particuliere de deux manieres.

Si le sphacele a de la profondeur, on emporte avec les ciseaux tout ce qu'on en peut emporter; on scarifie ensuite jusqu'au vif; après quoi on y applique des remedes escharotiques, qui puissent séparer le mort d'avec le vif: tels sont le cautere actuel, plus ou moins chaud; les différens escharotiques, comme la pierre à cautere, & sur-tout la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, ou pure, ou adoucie au degré que l'on juge à propos.

Que si le sphacele est superficiel; il ne fera pas besoin de le tondre avec les ciseaux, il suffira dans ce cas de le scarifier jusqu'au vif par des scarifications ferrées, & d'y appliquer ensuite les escharotiques qu'on vient de proposer.

IV. Quand il commence à paroître

Tome I.

D

une ligne de séparation entre le mort & le vif , ce qu'on reconnoît par une petite rougeur qui les sépare , par une petite ligne d'élévation qui suit cette rougeur , & par un peu d'humidité qui en fuite , on a sujet de bien espérer. On peut alors suspendre les escharotiques , & se contenter d'étuver & de fomentier la partie avec l'esprit-de-vin seul , camphré ou aiguisé avec le sel ammoniac , comme on l'a déjà dit. Quand l'eschare est une fois tombée , il ne reste plus qu'à traiter l'ulcère comme un ulcère simple.

V. Il faut prendre garde que dans le sphacele , le mal s'étend principalement de trois façons : dans la membrane adipeuse , sous la peau ; dans l'intervalle des muscles ; ou le long des gros vaisseaux ou des tendons. C'est à quoi il faut apporter beaucoup d'attention , & ne pas se contenter d'en juger sur l'extérieur de la peau , qui paroît quelquefois saine , quoique le mal ait fait beaucoup de progrès par dessous.

CHAPITRE QUATRIEME.

De la Gangrene seche ou scorbutique.

DESCRIPTION.

LA GANGRENE *seche* ou *scorbutique* est de la même nature que la gangrene, dont on vient de parler ; mais elle en differe :

1°. En ce qu'elle vient sans cause manifeste : 2°. En ce qu'elle ne jette aucune humidité, ou en jette très-peu ; d'où vient qu'on l'appelle gangrene *seche* : 3°. En ce qu'elle s'étend le long des vaisseaux, sans altérer la peau qui les couvre : 4°. Enfin, en ce que ses progrès sont beaucoup plus lents.

CAUSES.

LES observations ont appris que cette gangrene vient toujours de trois causes : 1°. D'un sang âcre & salé : 2°. D'un sang sec : 3°. D'un sang qui cir-

cule lentement. Comme ces trois causes se rencontrent toujours dans le scorbut, de-là vient aussi que cette espèce de gangrene est commune dans ce mal; ce qui lui a donné, comme on l'a dit, le nom de gangrene *scorbutique*.

Il résulte de ce qu'on vient de dire, que la gangrene, dont il s'agit, doit arriver ordinairement :

1°. A tous ceux, qui souffrent de la faim, en qui, faute de nouveau chile, le sang devient âcre & se dessèche peu-à-peu : c'est-là ce qui fait périr tant de monde dans les tems de famine :

2°. A tous ceux, qui se nourrissent de mauvais alimens, comme il arrive dans les tems de famine, dans les longs sièges, dans les voyages de mer de long cours, quand les grains sont gâtés par les vices des saisons, quand on emploie du mauvais bled, qu'on appelle bled *cornu* ou *ergot* :

3°. A tous ceux, qui vivent dans la misère, dans l'ordure, dans les prisons où ils joignent à la mauvaise nourriture les peines & les souffrances :

4°. Enfin, à tous ceux, qui ont vécu

dans l'abondance , & usé d'alimens trop nourrissans , trop âcres , trop chauds , dès qu'ils commencent à vieillir , ou qu'il leur arrive quelque peine , ou quelque maladie.

SYMPTOMES.

1°. Dans les personnes menacées de cette maladie , le sang circule lentement , & croupit par conséquent dans les extrémités éloignées du cœur , surtout dans les extrémités inférieures ; & de là vient que cette gangrene commence d'ordinaire à se manifester à quelqu'un des doigts du pied.

2°. Le sang se mouvant lentement dans les gros vaisseaux , laisse épancher le peu de sérosité dont il est chargé , laquelle étant âcre , ronge le tissu cellulaire qui entoure les gros vaisseaux , & y produit la gangrene. De-là vient que cette gangrene s'étend le long des gros vaisseaux , sans altérer la peau qui les couvre.

3°. Comme le sang est sec dans cette maladie , il ne fournit que peu de sérosité pour humecter les parties gangrénées. De-là vient que cette gangre-

ne est sèche, qu'elle ne jette point d'humidité, ou qu'elle en jette très-peu.

4°. De-là vient aussi que cette gangrene est presque sans odeur, ou du moins que l'odeur qu'elle a, est moins fétide & moins cadavéreuse que celle de la gangrene ordinaire.

5°. De-là vient encore que ne jetant point d'humidité, elle s'étend plus lentement, & fait des progrès moins rapides sur les parties voisines.

6°. Il arrive souvent que cette gangrene, quand on croit l'avoir arrêtée au premier endroit où elle a paru, se manifeste dans un nouvel endroit, par la même cause qui subsiste dans le sang; ce qui fait dire au vulgaire, que la gangrene est dans le sang.

7°. Cette gangrene s'étend principalement dans les interstices des muscles, le long des tendons, & sur-tout le long des vaisseaux sanguins, par les raisons que l'on a expliquées.

D I A G N O S T I C.

I. ON DOIT craindre cette gangrene toutes les fois qu'il y a famine, ou disette de vivres; lorsqu'un grand

nombre de gens sont obligés de se nourrir de mauvais alimens ; toutes les fois qu'un homme bien nourri tombe dans un abattement , dont on ne connoît pas les causes.

II. On peut être certain de l'existence de cette gangrene toutes les fois que dans les cas ci-dessus exposés , il survient quelque engourdissement , quelque pesanteur dans les parties ; ou , ce qui est encore plus décisif , quelque noirceur & quelque insensibilité au bout des doigts du pied ou de la main , ou quelques bandes livides aux jambes.

III. Il faut pourtant distinguer ces bandes gangréneuses où le sentiment est perdu ou affoibli , des taches simplement scorbutiques , qui arrivent aux jambes dans le scorbut confirmé , & où le sentiment n'est pas tant oblitéré ; quoiqu'à dire le vrai , ces taches scorbutiques deviennent pour l'ordinaire , des bandes gangréneuses avec le tems.

PROGNOSTIC.

1°. LA gangrene sèche est plus dangereuse que la gangrene ordinaire , parce qu'elle vient d'une cause inter-

ne , qui infecte tout le sang , & qu'il est très-difficile de corriger ; c'est pour-quoi cette gangrene est presque toujours mortelle.

2°. Cette gangrene est encore très-dangereuse , parce qu'elle est toujours plus étendue qu'il ne paroît , & plus grande qu'on ne le croit ; ce qui fait qu'on se trompe souvent dans les amputations qu'on fait plus bas qu'il ne faudroit , & qu'on est souvent obligé d'y revenir plus d'une fois.

3°. Un autre danger , c'est que cette gangrene est contagieuse , à en juger par les observations ; & qu'elle se communique par l'attouchement de la playe , ou par l'usage des instrumens , dont on s'est servi ; ce qui doit engager les Chirurgiens à être précautionnés dans le traitement de ce mal.

C U R A T I O N .

DANS cette gangrene , de même que dans la précédente , on doit employer deux sortes de curation , *l'une* interne , & *l'autre* externe.

I. La curation interne consiste :

1°. A saigner s'il y a fièvre , ou mar;

que d'inflammation ; il faut même saigner dans tous les cas, si le pouls du malade le permet, quoique les saignées doivent être moins fréquentes & moins abondantes, quand il n'y a point de fièvre ni d'inflammation :

2°. A employer, pour corriger le vice du sang, des vulnéraires anti-scorbutiques doux, comme les bouillons de *cochléaria*, de creffon, de bécabunga ; les infusions legeres de vulnéraires de Suisse, comme la véronique, la pyrole, la verge d'or, la centaurée ; des décoctions de feuilles de scabieuse, de chardon bénit, de reine des prés, &c. qu'on donne de quatre heures en quatre heures :

3°. A prévenir l'épaississement du sang, & le rallentissement de la circulation, par des cordiaux pris en bol, ou, ce qui est mieux, en potion. On les compose avec les eaux distillées cordiales, le diaphorétique minéral, la poudre de vipere, le sel volatile de vipere, le bezoard animal ou minéral, la thériaque, le diascordium, la thériaque céleste, &c.

4°. On ajoute à ces potions du li-

lium, depuis 20 jusqu'à 40 & 50 gouttes, suivant l'exigence des cas. On y employe même quelquefois les gouttes du Général, qui ne sont, dans le fond, qu'une espèce d'eau-forte adoucie, mais qui cependant raniment assez efficacement le pouls; on peut aussi les donner seules dans une cuillerée de vin d'Espagne. La dose ordinaire est depuis 8 jusqu'à 20 gouttes, selon les cas. Enfin, on use avec succès dans cette gangrene, des bouillons de vipere; on fait même outre cela, cuire une vipere dans le pot-au-feu du malade:

5°. A donner une nourriture douce & analeptique à ces malades qui sont exténués; comme des bons bouillons, des gelées de viandes, des jaunes d'œufs frais, des biscuits, du vin d'Alicante ou en tout cas du vin de Bourgogne avec du sucre & un peu de canelle, des petites soupes, des crêmes de ris au bouillon, suivant l'état du pouls:

6°. A purger le malade doucement & de tems en tems avec des minora-tifs, qui fassent couler la bile; à moins que la certitude où l'on seroit que la

fièvre maligne se trouve jointe au mal, n'obligeât de recourir à l'émétique.

II. Quant à la curation externe, elle se réduit :

1°. A tremper plusieurs fois dans le jour, les parties menacées dans un bain fait avec une forte décoction d'herbes aromatiques, à laquelle on ajoûte du gros vin, ou, ce qui est encore mieux, de l'eau-de-vie camphrée :

2°. Quand les parties ne sont plus dans le bain, à les tenir couvertes avec des compresses imbibées d'eau-de-vie camphrée, & aiguisée de sel ammoniac, qu'on arrose chaudement de tems en tems avec la même eau-de-vie :

3°. A manier ces parties & à les frotter doucement deux ou trois fois le jour, jusqu'à les faire devenir rouges, afin d'accélérer la circulation du sang ; & à les garantir de tout froid extérieur, qui pourroit retarder le mouvement du sang :

4°. Enfin, si ces précautions sont inutiles, & que la gangrene se déclare manifestement, à faire l'amputation

selon les regles de l'Art, au cas que l'opération soit praticable ; ou autrement, à tâcher d'arrêter les progrès de la gangrene par les remedes, qu'on a ci-devant proposés.



CHAPITRE CINQUIEME.

Du Furoncle ou Clou.

DESCRIPTION.

LE FURONCLE ou Clou est une tumeur dure, ronde, tuberculeuse, qui s'élève en pointe médiocrement grande, accompagnée de chaleur, rougeur & douleur, sur-tout lorsque la suppuration se fait; en un mot, une tumeur véritablement phlegmoneuse ou inflammatoire.

Il faut distinguer quatre tems dans le Clou :

1°. Le commencement; & alors on sent un petit tubercule dans la peau, avec un peu de démangeaison, & de tems en tems, quelque élancement :

2°. L'augmentation, dans laquelle le tubercule grossit, durcit, s'élève, devient pointu, & la chaleur, la douleur & la rougeur augmentent :

3°. La suppuration, dans laquelle tout est au plus haut degré; douleur,

chaleur & rougeur avec une élévation en pointe ordinairement très-sensible :

4°. L'écoulement du pus : d'abord il sort un peu de sanie , ensuite un peu de matiere visqueuse , & enfin , une corde d'une matiere épaisse & blanche , qu'on appelle le *bourbillon* , après quoi le mal vient de lui-même à cicatrice.

5°. Cette tumeur porte chez les Grecs le nom de *Δοθινὴ* , & chez les Romains celui de *Furunculus*. On l'appelle en François *Furoncle* ou *Clou*.

D I F F É R E N C E S.

I. LE CLOU est *grand* ou *petit*. Les plus grands rarement excèdent-ils la grosseur d'un œuf de pigeon ; mais il y en a de très-petits , & qui ne sont pas plus gros qu'un pois ; tels sont les boutons qui viennent au visage , connus sous le nom de *vari* , & qui sont en soi de véritables clous.

II. Le clou est *éminent* ou *enfoncé* & *aplati*. Il y a des clous qui débordent beaucoup sur la peau , & qui forment une pointe très-sensible ; il y en a d'autres , qui sont plats , & comme enfoncés.

III. Les clous *solitaires*, & les clous *accumulés*. Quelquefois il n'y a qu'un clou, & alors on l'appelle *solitaire*; mais ordinairement il y en a plusieurs à la fois, & cela s'appelle la *rose de clous*.

IV. Les clous *bénins*, & les clous *malins*; ce qui dépend de la nature & du nombre des accidens qui accompagnent les clous.

V. Les clous *secs*, & les clous *humides*; suivant que le bourbillon est plus sec ou plus mou, & qu'il vient en suppuration plus ou moins facilement.

VI. Enfin, le clou *simple*, ou le clou *charbonneux*, dont on parlera en parlant du charbon ou *anthrax*.

SIÈGE DU MAL.

LE CLOU n'attaque que la peau, & on peut l'embrasser en entier, en embrassant la peau. Le clou a donc son siège dans la peau, ou dans quelque partie particulière à la peau.

Le clou est rond: le clou a une cavité sphérique: le clou s'ouvre ordinairement par un seul trou: enfin, le clou contient toujours un bourbillon plus ou moins gros. Il faut donc que

la partie de la peau qui est le siège du clou, soit une glande qui ait une cavité sphérique, & qui soit destinée naturellement à séparer une humeur visqueuse, propre à donner lieu à la génération du clou.

Toutes ces qualités se trouvent réunies dans les glandes sébacées, dont la peau se trouve parsemée en différents endroits du corps, & elles ne se trouvent réunies que dans ces glandes; il faut donc conclure que ces glandes sont le véritable siège des clous.

Il suit de-là: 1°. Que les clous doivent appartenir en propre à la peau, puisque les glandes sébacées qui en sont le siège, sont placées dans l'épaisseur de la peau:

2°. Qu'ils doivent être principalement communs sous les aisselles, aux fesses, autour du fondement & des parties génitales, autour du col, &c. parce que les glandes sébacées abondent principalement dans ces endroits.

C A U S E S.

ON SÇAIT par expérience qu'il y a trois causes, que l'on peut regarder

comme les causes efficientes des clous:

1°. L'épaississement de l'humeur sébacée, causé par le travail, l'application, la mauvaise nourriture, ou par quelque levain étranger, dont la masse du sang est infectée:

2°. L'âcreté de cette humeur, ce qui est une suite de l'âcreté de la masse du sang, causée par le mélange de quelques humeurs âcres, comme la bile dans la jaunisse, ou d'un chile âcre fourni par de mauvais alimens, ou par le vice d'un levain étranger:

3°. L'épaississement & l'âcreté de cette humeur, réunis ensemble par le concours des causes que l'on vient de rapporter; à quoi l'on peut ajouter la mal-propreté ou saleté, qui bouche ou irrite les émissaires des glandes sébacées, & arrête l'humeur sébacée dans leurs cavités. On sçait par expérience, que le pus qui coule des clous, produit des clous dans les parties voisines qui en sont imbibées.

SYMPTOMES.

1°. L'HUMEUR sébacée retenue dans une glande sébacée, en gonfle & en

étend la cavité, d'où vient le tubercule avec élancement, qui en marque le commencement.

2°. Le gonflement des glandes sébacées continuant d'augmenter, les vaisseaux sanguins d'alentour se trouvent comprimés, & la circulation ralentie ou arrêtée, ce qui produit la chaleur, la rougeur, la douleur; en un mot, l'inflammation.

3°. La chaleur que l'inflammation attire autour de la glande bouchée, & la force avec laquelle les arteres y battent, mettent en mouvement de suppuration la matiere sébacée qui y est contenue; mais comme cette matiere est fort visqueuse, la suppuration ne se fait que par des progrès assez lents.

4°. Cependant le mouvement de suppuration, en raréfiant la matiere, gonfle de plus en plus la glande qui la contient, & augmente de plus en plus l'inflammation des parties qui l'entourent; d'où vient l'augmentation de la douleur & de la chaleur; d'où vient la douleur *pertébrante*; d'où vient l'insomnie & la fièvre qui s'y joignent quelquefois.

5°. Comme il y a des glandes sébacées plus enfoncées dans la peau, & d'autres plus superficielles, il doit y avoir aussi des clous plus enfoncés, & d'autres plus éminens; ce qui peut venir aussi de la conformation de la glande sébacée, qui doit plus s'enfler en dehors, & par conséquent s'élever davantage, si la partie extérieure est plus mince & plus dilatable; & qui doit au contraire s'enfoncer davantage dans la peau, & produire un clou plat, si son extrémité intérieure est plus mince, & plus facile à dilater.

6°. Quelquefois la glande sébacée est extrêmement tendue, lorsque l'humeur qu'elle contient est fort abondante & fort raréfiée par la suppuration, & alors on sent une grande résistance dans le clou, sur-tout à la pointe; quelquefois au contraire, elle l'est moins, parce que l'humeur est moins abondante & moins raréfiée, & alors la résistance est moindre, même à la pointe.

7°. La pointe du clou s'ouvre enfin, & il en sort quelques gouttes d'une humeur sanieuse, qui vient du mélange du sang

avec l'humeur même du clou. Il en coule après une humeur visqueuse à demi-pourrie, qui vient du fond même du clou, & qui entoure le bourbillon; & enfin, le bourbillon sort lui-même plutôt ou plus tard, suivant qu'il est plus sec ou plus humide, & que l'ouverture du clou est plus ou moins grande.

8°. Dès que le bourbillon est sorti, l'inflammation se dissipe, la glande sébacée se rétrécit, sa cavité diminue, & le mal disparoît plutôt ou plus tard, suivant le degré où il y a été porté.

9°. Quelquefois le bourbillon est si dur, si sec, ou si fort attaché contre les parois internes de la glande, qu'il a de la peine à s'en détacher; quelquefois même on croit les clous guéris par la sortie de la matiere liquide, & dans ce cas on néglige souvent de procurer la sortie du bourbillon. Pour lors la curation est plus longue & plus difficile, & il reste toujours dans l'endroit du clou, un tubercule squirrheux, produit par le bourbillon retenu dans la glande, lequel se dissipe enfin peu-à-peu, mais ne se dissipe que très-lentement. C'est ce qu'on appelle *clou*

borgne ou clou racorni.

EXPLICATION DES DIFFÉRENCES.

1°. LA GRANDEUR ou la petitesse du clou dépendent de deux causes ; de l'abondance de la matiere visqueuse, & de la facilité qu'a la glande de se dilater.

2°. L'élévation ou l'applatissement du clou viennent de la situation de la glande dans la peau, ou de la résistance plus ou moins grande que fait à la dilatation, la partie inférieure de la glande.

3°. Le nombre des clous répond au degré de l'humeur qui doit les produire. Ordinairement les clous viennent en compagnie, parce qu'un clou en pressant les glandes voisines, donne lieu à des engorgemens & à des clous nouveaux ; peut-être même le pus qui découle du clou ouvert, y contribue par son âcreté.

4°. La sécheresse ou l'humidité du bourbillon viennent de la nature de la matiere sébacée qui le produit, suivant qu'elle est elle-même plus épaisse,

plus dense , & plus sèche , ce qui répond à la constitution du sang.

5°. Le clou est simple , quand la matière qu'il contient est incapable de ronger la pointe ; & il est au contraire charbonneux , quand cette matière est âcre & corrosive , & qu'elle ronge & gangrene la pointe.

D I A G N O S T I C .

LE DIAGNOSTIC du clou roule sur les quatre articles suivans :

I. Il faut le distinguer d'avec quelques maladies qui y ont du rapport :

1°. D'avec le phlegmon ; ce qui n'est pas difficile , en ce que la tumeur du clou a son siège dans la peau seule , qu'elle est dure & rénitente , qu'elle est circonscrite , & qu'elle s'élève en pointe , ce qu'on n'observe pas dans le simple phlegmon :

2°. D'avec le bubon , avec lequel les clous qui sont fort gros , peuvent être confondus , quand ils sont à l'aîne ou à l'aisselle ; mais on les distingue , en ce que la tumeur du clou est dans la peau , au lieu que le bubon est dans les glandes

lymphatiques qui sont sous la peau ; en ce que la tumeur du clou est mobile , au lieu que celle du bubon ne l'est pas ; enfin , en ce que la tumeur du clou fait une pointe , ce que le bubon ne fait pas :

3°. D'avec l'anthrax ou charbon, d'avec lequel le clou differe ; en ce qu'il est élevé & éminent , & que le charbon ne l'est point ; en ce qu'il est dur & rénitent , & que le charbon ne l'est presque point ; en ce qu'il fait toujours une pointe , & que le charbon n'en fait pas ; enfin , en ce que le charbon est toujours avec la gangrene , & que le clou ne l'est jamais , que quand il devient charbonneux à sa pointe.

II. Il faut distinguer les différentes qualités du clou ; s'il est grand ou petit ; s'il est éminent ou applatti ; s'il est solitaire ou nombreux ; s'il est simple ou charbonneux , ce qu'on connoît aisément à la seule inspection.

III. Il faut distinguer soigneusement l'état du clou :

1°. S'il est suppuré ou non ; de quoi on juge par la mollesse , l'élévation & la blancheur de la pointe :

2°. S'il a *fusé*, c'est-à-dire, s'il s'est ouvert sous la peau, ou non. On juge qu'il a *fusé*, & que la matiere s'est épanchée sous la peau, par la mollesse & l'applatissement qui surviennent à un gros clou, sans aucune ouverture extérieure :

3°. S'il est sec ou humide; ce qu'on reconnoît à la facilité plus ou moins grande qu'a le bourbillon de se détacher.

IV. Enfin, il faut distinguer, autant qu'on le peut, les causes antécédentes du clou, c'est à-dire, sçavoir s'il vient originairement de l'épaississement ou de l'âcreté de l'humeur sébacée, ou de ces deux causes réunies ensemble, de quoi l'on juge, par la connoissance de la constitution du sang du malade; ou s'il est l'effet de la seule mal-propreté du malade, ce qu'on infere de sa maniere de vivre & de se tenir.

P R O G N O S T I C.

I. CELSE a eu raison de dire^a : *In furunculo nullum periculum est, etiamsi nulla curatio adhibeatur.* En effet, les

^a De re medicâ, Lib. V. Cap. 28. n. 8.

clous guérissent ordinairement d'eux-mêmes.

II. Il y en a pourtant qui sont longs à guérir lorsqu'ils sont lents à suppurer, lorsqu'ils sont secs, & que le bourbillion, se détache avec beaucoup de peine. Il y en a même qui sont dangereux; comme les clous qui fusent sous la peau, les clous qui sont charbonneux, & même les clous qui sont placés dans certaines parties, comme autour du fondement, sur les lèvres de la vulve dans les femmes, ou sous les aisselles où il y a grand nombre de vaisseaux & de nerfs.

III. Un autre danger dans le clou vient de la cause qui le produit. Ainsi les clous qui dépendent d'une humeur vérolique ou scorbutique, mêlée avec l'humeur sébacée, ont le même danger que la vérole & le scorbut. Il y a même des clous qui ne dépendent que d'une simple âcreté du sang, & qui demandent pourtant toute l'attention d'un Médecin éclairé, quand la masse du sang est extrêmement gâtée.

IL Y A deux différentes manieres de traiter les clous : dans *l'une* , & c'est la plus commune , on attend que le clou perce de lui-même ; dans *l'autre* , l'on est obligé de l'ouvrir.

On peut sans danger attendre que les clous s'ouvrent d'eux-mêmes , lorsqu'ils sont simples , éminens , placés dans des endroits où ils ne peuvent pas creuser. Dans ce cas ,

1°. On se contente d'y appliquer un cataplasme pourrissant avec les pulpes des plantes émollientes , l'oignon de lis , l'huile de lis , le vieux levain , les escargots , le *basilicum* , &c. ou , ce qui est plus ordinaire , l'emplâtre de diachylum simple ou composé , ou de la pâte de pain d'épice.

2°. On ordonne au malade un régime modéré & rafraîchissant ; on le met à l'usage d'une ptisane rafraîchissante ; on le saigne même si l'inflammation est trop grande.

3°. On doit laisser bien ramollir le clou , même quand il est ouvert , avant que de l'exprimer ; & quand on l'ex-

prime, on doit tâcher de faire sortir tout le bourbillon.

4°. On reconnoît que le bourbillon est entierement sorti, quand le fond du clou paroît tout rouge, qu'il ne jette plus que du simple pus, & sur-tout quand il se resserre.

5°. Dès que le bourbillon est une fois sorti, on met les premiers jours, une petite tente chargée de basilicum, dans la cavité du clou, si elle est assez grande pour la recevoir, afin de rendre complete la suppuration; mais on la supprime bien-tôt pour laisser resser-rer cette cavité, & laisser venir la ci-catrice.

6°. Si le bourbillon n'étoit pas entierement sorti, on employeroit plus long-tems la tente de basilicum, on ne panceroit le mal qu'une fois par jour, & on continueroit extérieurement l'usage du diachylum, ou du cataplasme pourrissant, pour procurer la fonte & la sortie du reste du bourbillon.

7°. Enfin, on purge le malade sur la fin, & on lui ordonne des bouillons altérans pour corriger le vice du sang;

que l'on regarde comme la cause antécédente du mal.

II. On doit au contraire ouvrir, & ouvrir de bonne heure les clous qui sont près du fondement, ou du vagin, ceux qui sont sous l'aisselle, ou qui au lieu de s'ouvrir en-dehors ont fusé sous la peau, de même que les clous charbonneux, sans attendre que les remèdes pourrissans ayent mis la matiere dans une suppuration parfaite.

1°. On peut ouvrir si l'on veut avec la pierre à cauter, appliquée en la forme ordinaire sur la pointe du clou; mais le plus court est d'ouvrir avec la lancette ou le bistouri, par une seule incision si le clou est petit, ou par deux incisions en croix s'il est grand.

2°. On pance d'abord avec la charpie seche, & ensuite avec le *basilicum* seul, ou chargé de quelques gouttes de teinture de myrrhe, & l'on applique des remèdes pourrissans par dessus tout l'appareil.

3°. On continue cette maniere de traiter la playe jusqu'à ce que tout le bourbillon soit détaché, & que la playe soit vermeille & détergée.

4°. Si quelques morceaux de bourbillon résistent, ou qu'il y ait quelques callosités dans les bords de la playe, on appliquera dessus un plumaceau chargé d'un peu d'onguent brun, ou saupoudré d'un peu de poudre à cautere; ou même, s'il le faut, on y appliquera un petit morceau de pierre à cautere.

5°. Enfin, quand l'ulcere est détergé, quand le bourbillon est sorti entier, & quand les bords de la playe sont souples & sans callosités, il ne reste plus qu'à pancer le mal comme un ulcere ordinaire, avec le baume d'Arcéus; & sur la fin, s'il le faut, avec le baume verd.

6°. On employera en même tems les remedes internes convenables pour corriger le vice du sang qui a pû donner lieu à la génération du clou: tels sont les bouillons avec les écrevisses, le cerfeuil, le creffon, le *cochléaria*; les martiaux, les eaux minérales, les bains d'eau douce, le lait, le petit lait, les bouillons de vipere, &c. Que si le sang étoit gâté par quelque levain vérolique ou scorbutique, on y remédiera par les moyens les plus efficaces & les plus spécifiques.

CHAPITRE SIXIEME.

De l'Orgueil ou Orgueilleux.

DESCRIPTION.

I. **I**L ARRIVE quelquefois sur les bords des paupieres, tout auprès des racines des cils, un petit bouton de la grosseur d'un grain d'orge, rénitent, pointu, éminent, rouge, chaud, douloureux, en un mot, véritablement phlegmoneux.

II. Quand ce bouton est petit, il ne se fait guere sentir; mais quand il est plus gros, outre la douleur qui lui est propre, il cause dans la paupiere malade, une tension, une rougeur, une douleur & un gonflement, qui en gênent un peu le mouvement, surtout à l'égard de la paupiere supérieure destinée à des mouvemens plus grands & plus continuels dans la *niétation*.

III. La pointe de ce bouton commence bien tôt à blanchir, c'est-à-dire, qu'elle commence bientôt à sup-

purer , & à mesure que la suppuration avance , le bouton devient plus blanc , & plus mol.

IV. Enfin , ce bouton creve , & il en sort une goutte de pus , avec un petit bourbillon , qu'on a peine quelquefois à distinguer. On accelere ordinairement cette sortie du pus , en pressant doucement le bouton , & dès que le pus est sorti , le bouton se flétrit & le mal est guéri.

V. Les Grecs ont appelé cette maladie *Κριθή* , ce qui signifie *un grain d'orge* , à cause que ce bouton est à peu près de la grosseur d'un grain d'orge. Celse^a qui en a parlé , lui a conservé ce nom grec ; mais les Médecins qui ont écrit depuis la décadence de l'Empire , ont traduit le nom grec , & ont appelé ce mal , *hordeum* ou *hordeolum*. C'est de-là qu'on a fait *orgeol* ou *orgeolet* dans la plupart des Provinces , & à Paris *orgeul* & *orgeulet* , d'où se sont formés , par corruption , les noms d'*orgueil* & d'*orgueilleux* , qu'on donne à ce mal.

VI. Il se forme quelquefois dans la

^a De re medicâ, Lib. VII. Cap. 7. n. 2 & 3.

paupiere supérieure, assez loin du bord, un petit tubercule ou durillon de la grosseur d'un petit pois, placé entre la peau, qui couvre le dehors de la paupiere, & la membrane lisse qui la tapisse en-dedans.

VII. Ce tubercule est dur, indolent, véritablement squirrheux, il ne vient point à suppuration; mais il se résout peu-à-peu. Il est capable, non-seulement d'un mouvement commun avec la paupiere, mais il change même quelquefois de place, en glissant entre les deux membranes.

VIII. Les Médecins Grecs ont appelé ce tubercule *Χαλάζιον*, & les Latins *Grando*, en traduisant le nom grec, c'est-à-dire, grêle, parce qu'effectivement il a la grosseur, la figure & la dureté d'un grain de grêle. Il n'a point de nom particulier chez nous: il y a pourtant des gens qui l'appellent un orgueilleux; mais pour le distinguer du véritable orgueilleux, ils l'appellent *orgueilleux faux*.

De ces deux maux, le premier est une espece de clou ou furoncle, & doit être rapporté aux tumeurs inflam-

matoires. Mais le second est une véritable tumeur squirrheuse, qui appartient aux squirrhes, & dont on ne traite ici, que parce qu'on le confond avec la première espèce de ce mal.

SIEGE & CAUSES.

LES rebords des deux paupieres sont garnis d'une petite bande cartilagineuse, pliée en arc, qui donne de la consistance & du ressort aux paupieres. Les Grecs ont appelé cette bande *ταρσος*, & les Anatomistes lui ont conservé ce nom. Par-dehors, cet arc est couvert par la peau des paupieres, & par-dedans, par la membrane qui tapisse leur face intérieure.

C'est le long du bord extérieur de ces tarfes, que sont placées les rangées des capsules pilifères, d'où naissent les poils des cils d'en-haut & d'en-bas, & c'est au-dessous de ces capsules qu'il y a dans chaque paupiere une autre rangée de glandes ou vaisseaux blancs, ferrés, contigus, paralleles, de la longueur chacun d'une bonne ligne, qui s'ouvrent tous par des canaux distincts

sur les bords des paupieres , à la racine même des cils.

On voit à l'œil ces rangées de vaisseaux en renversant les bords des paupieres , & l'on reconnoît aisément la nature de l'humeur que ces vaisseaux séparent , & la maniere dont ils la versent sur les paupieres , en comprimant ces canaux avec le bout de l'ongle dans les cadavres ; car on fait sortir du bord des paupieres , par plusieurs trous presque imperceptibles , une matiere grasse , visqueuse , sébacée , qui se file en sortant en plusieurs filets recoquillés. La qualité de cette matiere a donné à ces vaisseaux le nom de vaisseaux *sébacées* , lesquels sont dans le fond les mêmes que ceux de la peau , que nous avons déjà décrits.

Cette humeur sébacée , qui découle toujours , mais insensiblement , étant détrempée par les larmes , forme une espèce de mucilage savoneux , qui sert dans l'état naturel à ramollir & à lubrifier le bord des paupieres où elle coule ; mais dès qu'il arrive que l'humeur est trop abondante , trop âcre ,

trop épaisse, elle s'amasse, se durcit sur le bord des paupieres, & y forme cet amas d'humeur glutineuse, connue sous le nom de *chassie*.

C'est dans ces glandes ou vaisseaux sébacées qu'on vient de décrire, qu'on doit placer le siège de l'orgueilleux. Il est visible qu'il doit se former, toutes les fois que l'humeur sébacée qui en découle, est obligée de croupir dans quelqu'un de ces vaisseaux, & à plus forte raison, si elle croupit dans plusieurs à la fois: que cette humeur doit croupir dans ces vaisseaux toutes les fois que leur extrémité est bouchée ou fort rétrécie, & par conséquent incapable de la laisser sortir avec la liberté ordinaire; d'où il est aisé de conclure que tout ce qui peut boucher, étrangler, ou rétrécir l'extrémité, soit d'un, soit de plusieurs canaux sébacées, doit produire un orgueilleux plus ou moins grand.

Or, différentes causes peuvent contribuer à boucher, étrangler, rétrécir les extrémités des canaux sébacées; comme,

1°. L'inflammation ou la phlogose

E vj

actuelle des bords des paupieres , qui agit sur l'extrémité des canaux sébacées, & qui la comprime.

2°. Les poudres qu'on souffle dans les yeux, ou les onguents dont on frotte les bords des paupieres dans l'ophthalmie, & qui souvent bouchent l'extrémité de quelque canal sébacée.

3°. La poussiere, qui voltige dans l'air en été, sur-tout quand il fait du vent, laquelle entrant dans l'œil, y produit le même effet sur les paupieres.

4°. Le tabac qu'on laisse quelquefois entrer dans les yeux, & qui en les irritant, cause dans les bords des paupieres un froncement capable d'étrangler quelqu'un des canaux sébacées.

5°. Le froid, le vent, la pluie, la neige, qui en épaisissant l'humeur sébacée, sont cause qu'elle s'arrête dans ses propres canaux.

Quoique ces causes puissent produire seules des orgueilleux, & les produisent en effet souvent, il est pourtant certain que ce mal est plus fréquent dans ceux qui ont eu précédemment les bords des paupieres enflammés,

rouges, ulcérés, & en qui par conséquent, les extrémités des canaux sébacées ont été resserrés, étranglés, ou dévoyés en plusieurs façons; comme dans ceux qui ont été sujets à des ophthalmies opiniâtres, qui ont été long-tems chassieux dans leur jeunesse, ou qui ont eu dans la petite vérole, les bords des paupieres long-tems ulcérés.

Pour ce qui regarde les petites tumeurs squirrheuses, qui viennent vers le milieu des paupieres supérieures, entre la peau & la membrane interne des paupieres, & que les Grecs nommoient *Chalazion*, il est certain que ce sont de petites glandes lymphatiques, pleines d'une lymphe qui s'y est arrêtée, & s'y est durcie. Ces sortes de petites glandes lymphatiques sont naturellement très-nombreuses, & répandues dans toutes les parties du corps.

Or la lymphe ne s'arrête ordinairement dans quelqu'une de ces glandes dans les paupieres, que par le concours de deux causes. L'une générale; sçavoir, le trop grand épaisissement de la lymphe, qui en rallentit la circula-

tion; & l'autre *particuliere & locale*; ſçavoir, le froid, où les paupieres ſe trouvent quelquefois expoſées par un vent froid, par la pluie ou la neige; ce qui acheve d'épaifſir la lymphe, & en détermine la congeſtion dans quelque'une des glandes de la paupiere, qui ſont d'autant plus ſuſceptibles de l'impreſſion du froid, qu'elles y ſont plus expoſées par leur ſituation.

Il eſt pourtant très-apparent que non-ſeulement ces cauſes locales, mais même qu'un ſimple vent coulis qui porte ſur un œil, ſuffiſent ſouvent pour produire de pareilles tumeurs dans les perſonnes les mieux conſtituées, & en qui il eſt difficile de ſoupçonner aucun épaifſiſſement général dans la lymphe.

S Y M P T O M E S.

1°. L'HUMEUR ſébacée retenue à l'extrémité d'un ou de pluſieurs canaux, ſ'y accumule, & y forme une petite tumeur, accompagnée d'un chatouillement léger, mais qui augmente bientôt.

2°. Comme cette tumeur groſſit vite, & qu'elle comprime fortement les

veines voisines, elle attire d'abord une phlogose, & ensuite une véritable inflammation avec tous les symptomes qui lui sont propres, chaleur, rougeur, tension, douleur.

3°. La chaleur de l'inflammation, & le battement des petites arteres voisines qui sont gorgées de sang, fondent bien tôt l'humeur sébacée arrêtée, laquelle se présentant alors à la pointe de la tumeur, la fait blanchir.

4°. Peu de tems après, ou l'extrémité du canal sébacée se dilate, ou elle creve, & il sort de la tumeur une ou deux gouttes d'une matiere grasse, visqueuse, purulente, qui est l'humeur même sébacée un peu pourrie.

5°. Il en sort même quelquefois avec cette matiere, une espèce de petit bourbillon, lorsque l'humeur sébacée trop épaisse, ou trop long-tems retenue, ne se met pas également en fusion, mais qu'il en reste un petit *grumeau*.

6°. Dès que cette matiere est sortie, le canal ou les canaux dilatés se resserrent, l'inflammation se dissipe, & le mal est bientôt guéri sans laisser de vestige.

7°. Il arrive pourtant quelquefois que l'humeur sébacée qui forme l'orgueilleux, est si épaisse, ou l'inflammation qu'elle attire si légère, qu'il ne se fait point de fonte, & alors, au lieu de suppurer, l'orgueilleux durcit, & forme un durillon très-long à diffiper. On appelle ces orgueilleux, des orgueilleux *avortés*, comme on le dit des clous.

8°. On juge aisément que les orgueilleux doivent être plus gros ou plus petits, suivant le nombre des canaux sébacés affectés, ou la quantité de l'humeur sébacée accumulée; qu'ils doivent être plus ou moins phlegmoneux, suivant le degré de gonflement & la promptitude avec laquelle ils se gonflent; enfin, qu'ils doivent venir à suppuration plus ou moins vite, suivant que l'humeur sébacée est plus ou moins épaisse, ou que l'inflammation, est plus ou moins grande.

9°. Le faux orgueilleux, ou *chala-zion*, reste fixe dans l'endroit où il s'est formé, tant que les attaches de la petite glande qui le forme subsistent; mais si ces attaches viennent à se rompre par l'accroissement de la glande,

alors le chalazion abandonné à son poids, peut changer de place, & en change quelquefois.

DIAGNOSTIC.

CES deux maladies sont aisées à reconnoître & à distinguer sur la description qu'on en a faite.

On en distingue facilement aussi les différens états, & l'on voit à l'œil si l'orgueilleux est enflammé, suppuré, ou ouvert, & si le chalazion augmente ou diminue; s'il est fixe ou mobile.

PROGNOSTIC.

CES deux maux sont sans aucun danger. L'orgueilleux se termine ordinairement dans quinze jours ou trois semaines au plus, par la sortie d'une goutte de pus. Il dure plus long-tems, lorsque le pus épais s'y durcit; mais il se résout enfin, de même qu'un clou avorté.

Pour les *chalazion*, leur résolution se fait plus lentement que celle des orgueilleux suppurés, plus lentement même que celle des orgueilleux avortés; parce que la matiere qui les for-

me, est plus compacte & plus ferrée dans la glande; mais elle se fait enfin.

CURATION.

ON NE s'apperçoit d'un orgueilleux, que quand l'inflammation est formée, & que la démangeaison & la douleur engagent à y porter la main. Dès qu'on s'en apperçoit, on peut bassiner l'œil à plusieurs reprises par jour, avec de l'eau pure tiède, ou avec une légère décoction de racine de guimauve.

On n'employe point d'autre remède, tant que l'inflammation est grande; mais lorsqu'elle commence à diminuer, on peut mettre sur la tumeur au-dessus & le long des cils, une petite bande d'emplâtre de diachylum, pour accélérer la suppuration.

On a soin en même tems de frotter de tems en tems, le bord de la paupière, pour aider à mettre en fonte la matiere de l'orgueilleux, & en procurer l'issue, soit en forçant l'ouverture du canal sébacée obstrué, soit en déchirant l'extrémité.

Si l'orgueilleux déjà abscedé, tarde

trop à s'ouvrir, on fera bien d'y faire à la pointe une très-petite incision avec la pointe d'une lancette, pour empêcher que le pus ne s'y épaisse à force d'y croupir, & n'y fasse un durillon opiniâtre & long à se résoudre.

Mais si ce malheur arrive, on n'a qu'à prendre patience, & on doit être sûr que le durillon se dissipera peu-à-peu sans y employer aucun remède, ou n'y employant tout au plus, qu'un petit emplâtre de Vigo ou de *diabotanium*, qu'on applique le long de la racine des cils, comme on l'a déjà dit.

On se conduit de la même manière à l'égard des *chalazion*, ou faux orgueilleux. Ou on les abandonne à la nature, ou on y met dessus un emplâtre de Vigo *q. m.* ou de *diabotanium*, étendu sur du taffetas noir, & coupé en forme de mouche, supposé qu'on puisse l'y faire tenir, ce qui n'est pas trop facile, à cause du mouvement de la paupière.

Du reste, ni l'orgueilleux vrai, ni l'orgueilleux faux, ne demandent point de remèdes intérieurs, ni beaucoup de contrainte sur le régime.

CHAPITRE SEPTIEME.

Du Dragonneau ou Veine de Médine.

QUOIQUE cette maladie commence par une espèce de tumeur, qui a beaucoup de ressemblance avec le clou ou furoncle, & qu'elle appartienne par-là au sujet que nous traitons, on auroit pû se dispenser d'en parler ici, parce que c'est une maladie inconnue en Europe, & où il faut espérer qu'on ne l'observera jamais.

Cependant, comme plusieurs Médecins en ont fait mention, non-seulement parmi les Grecs & les Arabes, mais même parmi ceux qui ont exercé en Europe la Médecine & la Chirurgie avant le renouvellement des lettres, j'ai cru qu'il étoit convenable de parler d'une maladie aussi singulière; moins pour instruire sur la manière de la traiter, puisqu'on n'en trouvera jamais l'occasion, que pour mettre en état d'en avoir une idée exacte, & d'en

pouvoir raisonner pertinemment , si l'on se trouvoit dans le cas d'en parler.

Comme je n'ai point vû ce mal , & que je n'en puis pas juger par moi-même , je crois ne pouvoir mieux faire que de suivre ce qu'en dit *Avicenne*^a qui en a parlé comme témoin oculaire , & , à ce qu'il paroît, avec beaucoup d'exactitude , à quoi nous ne laisserons pas d'ajouter ce que les autres Médecins en ont dit , quand il aura omis quelque chose d'important.

DESCRIPTION.

I. IL PAROÎT d'abord un bouton pointu , rouge , qui s'élève comme un clou , qui grossit vite , & forme une espèce de vessie : du milieu de cette vessie qui s'ouvre , il sort quelque chose d'un rouge foncé , gros comme une petite ficelle , qui s'allonge en-dehors , & qui ressemble à une veine , ou plutôt à un ver.

II. Dès qu'on peut saisir le corps qui sort , on en aide la sortie en le tirant jusqu'à ce que l'on puisse l'atta-

^a Canon. Lib. IV. Fen. 3. Tractat. 2. Cap.

cher sur un bâton , ou sur une baguette de plomb , sur quoi on l'entortille en le tirant en dehors peu-à-peu.

III. Quand on réussit à tirer ce corps en entier , la playe qui reste est bientôt guérie ; mais si ce corps vient à se casser , il faut tâcher de le reprendre le plutôt que l'on peut , pour en achever l'extraction , sans quoi ce corps venant à se pourrir sous la peau , y cause un abcès fâcheux , difficile à guérir , & qui attire souvent la gangrene.

IV. Ce mal vient ordinairement aux jambes ; mais il paroît aussi quelquefois aux bras & aux mains. Les enfans même en sont souvent attaqués à l'un ou à l'autre côté du ventre ou de la poitrine.

V. Cette espèce de corde ou de ficelle , qu'on dévide peu-à-peu sur un bâton ou sur une baguette de plomb , n'est pas toujours de la même longueur ; ordinairement elle a cinq à six pieds de long ; mais il y en a qui en ont jusqu'à dix ou douze.

Cette maladie est commune dans la haute Egypte , dans l'Ethiopie , aux

bords de la mer Rouge & du Golfe Perfique, dans toutes les côtes des Indes & de l'Afrique, mais sur-tout dans l'Arabie, à Médine & aux environs; d'où vient que les Médecins Arabes l'ont communément appelée la Veine de Médine, *Vena Meden* ou *Medinensis*. Pour les Médecins Grecs, qui n'en parloient que par ouï dire, ils lui ont donné le nom de *Δρακόντιον*, *Dracunculus*, à cause de la forme du corps que l'on en retire, & c'est de-là que nous avons formé le nom de *Dragonneau*.

Des principaux MEDECINS qui ont parlé de ce mal.

I. **G**ALIEN est le plus ancien Médecin qui en ait fait mention; mais il n'en a parlé que sur le rapport d'autrui: *In quodam*, dit-il, *Lib. vi. de locis affectis, Cap. 3. Arabiæ loco, ut aiunt, in tibiis hominum Dracunculi vocati nascuntur, nervosâ naturâ, colore, crassitudineque lumbricis similes. Multos sanè audivi, qui sese vidisse eos dicerent; ipse verò numquam vidi, neque de ortu,*

neque de essentiâ ipsorum quidquam exactè conjicere possum.

Il suffit d'indiquer les autres Médecins Grecs, qui ont parlé de ce mal : comme Soranus, qui vivoit peu de tems après Galien, & dont l'opinion sur le Dragonneau est rapportée par Paul d'Egine, de *re medicâ*, *Lib. IV. Cap. 58.*

Et Leonidas, autre Médecin Grec à peu-près du même âge, dont il reste quelques fragmens, qu'on trouve dans Aëtius, *Tetrabibl. IV. Sermone II. Cap. 85.* & dans Paul d'Egine, *De re Medicâ*, *Lib. IV. Cap. 58.*

Pour Aëtius, dans le Corps de Médecine qu'il a composé, il a fait un Chapitre particulier du Dragonneau. C'est le 85. Chapitre du *second Traité du Livre IV.*

Il en est de même de Paul d'Egine, qui a donné à l'explication du Dragonneau un Chapitre entier de son Ouvrage, intitulé *De re medicâ*; sçavoir; le *Chapitre 58. du Livre IV.*

Actuarius a traité aussi le même sujet, *Method. Medendi*, *Lib. VI. Cap. 8.*

Enfin

Enfin, Plutarque, sans être Médecin, paroît avoir fait mention du même mal, (*Lib. VIII. Sympos. Cap. 9.*) sur le témoignage d'Agatarchide, qui avoit voyagé en Egypte, du côté de la mer Rouge.

II. Quant aux Médecins Arabes, ils ont presque tous parlé du Dragonneau, & ils en ont parlé dans un plus grand détail, parce qu'ils vivoient dans le pays, où le mal est commun, ou qu'ils avoient commerce du moins avec ceux qui y vivoient. On se contentera d'en indiquer les principaux.

Avicenne, *Canon. Lib. IV. Fen. 3. Tractat. 3. Capp. 21. & 22.* Il ne donne point d'autre nom à ce mal que celui de *Vena Meden*, Veine de Médine.

Rhasis, *Lib. VII. ad Almanzorem, Cap. 24. Et Libr. XII. Cap. 2. Item Continentis Lib. XXVI. Tractat. 2. Cap. 1.* Il a appelé ce mal *Vena Meden*, Veine de Médine, de même qu'Avicenne. Mais son Traducteur n'entendant pas la matiere, a pris le mot Arabe de *Meden*, qui étoit le nom propre de Médine, pour un nom adjectif, & au lieu de traduire *Vena Meden*, par

Veine de Médine, il l'a traduit par *Vena Civilis*, parce que le nom de *Meden* signifiant en Arabe *Civitas*, *Cité*, ce nom pris pour un adjectif, pouvoit signifier *Civilis*.

Abenzoar, *Lib. II. Tractat. VII. Cap. 20.* où il donne à ce mal le nom de *Vena Meden*, *Veine de Médine*, comme Avicenne.

Alzaravius, *Prætic. Lib. XXVIII. Cap. 12.* Il appelle ce mal en Arabe *Vena exiens*, ce qui le caractérise assez bien.

Haly Abbas, *Prætic. Lib. IV. Cap. 16.* Il a désigné la *Veine de Médine*, par deux mots Arabes, qui signifient *Vena saniosa*, *Veine sanieuse*, ce qui convenoit assez bien au mal. Son Traducteur avoit aussi traduit *Vena saniosa*; mais le second mot se trouve altéré dans presque tous les manuscrits & dans toutes les éditions de sa version, où on lit *Vena famosa*, au lieu de *saniosa*; ce qui a trompé plusieurs des Auteurs qui ont écrit depuis.

Albucasis, *Chirurg. Part. II. Cap. 93.* Il a nommé la *Veine de Médine* *Vena cruris*, parce qu'elle attaque or-

dinairement les jambes, quoiqu'il avoue qu'elle peut s'engendrer auffi ailleurs: *Et fortasse, dit-il, generatur in aliis locis corporis præter crura.*

III. Les Médecins, qui ont écrit en Europe avant le renouvellement des lettres, ont pris pour guides les Arabes, & ont donné à la Veine de Médine, le nom que lui avoit donné l'Auteur Arabe qu'ils copioient.

Guillaume de Salicet, *Chirurg. Lib. I. Cap. 54.* appelle la Veine de Médine, *Vena civilis*, trompé par les manuscrits de la Version de Rhasis.

Gui de Chauliac, *Chirurg. Tractat. II. Doctrin. II. Cap. 8.* appelle ce mal *Vena Meden* avec Avicenne; *Vena cruralis*, avec Albucasis, & *Vena famosa* avec les manuscrits altérés d'Haly Abbas.

François de Piémont, de *Pedemon-tio, Supplementorum in II. Secretorum Johannis Mesue, Sect. II. Part. 2. Cap. 7.* suit Alzaravius, & donne à la Veine de Médine, le nom de *Vena exiens*.

IV. A l'égard des Auteurs plus modernes, je me contenterai d'indiquer l'endroit de leurs Ouvrages, où ils

parlent de ce mal, à moins qu'ils ne rapportent quelque Observation, qui mérite d'être connue.

Amatus Lusitanus, *Curation. Medicinal. Centur. VII. Curat. 64.* assure avoir vû ce mal à Thessalonique, où il pratiquoit la Médecine, en la personne d'un Esclave du Bacha de la mer, qui étoit venu d'Egypte depuis peu, d'où il avoit apporté le mal. Il soutient que c'étoit un véritable ver, & je crois qu'il a raison; mais il se trompe, quand il ajoûte qu'Avicenne a appelé ce mal *Vena Meden*, parce qu'il est commun dans la Médie proche la Perse, *apud Mediam juxta Persidem*; car il est certain qu'on ne lui a donné le nom de *Vena Meden*, que parce qu'il est ordinaire dans la ville de Médine en Arabie.

Jean Manardus, *Epistolar. Lib. VII. Epistol. 2.*

Jean Langius, *Epistol. Medicinal. Lib. II. Epistol. 42.*

Thomas Roderic à Veiga, *in Commentar. in Libros VI. Galeni, de locis affectis.*

Ambroise Paré, *Chirurgie, Livre*

VIII. Chap. 23. quoiqu'il donne à la Veine de Médine les mêmes noms que Gui de Chauliac, qu'il copie, affecte pourtant de suivre les Médecins Grecs, & de le nommer *Dragonneau*.

Jacques Dalechamp, *Chirurg. Chap. 83.*

Jean Gorræus, *In Definition. medicis, in voce Δρακοντίον.*

Jean Wierus, *Observat. Lib. II. §. 7.* Il confond les Crinons des enfans avec le *Dragonneau*.

Jean Colle, *Elucidarii Chirurgici Lib. I. Cap. 54.* où il donne à la Veine de Médine, le nom de *Pustula vermicularis*.

George-Jérôme Velschius, qui a publié une sçavante Dissertation *De Venâ Medinensi, sive Dracunculis Veterum*, où il n'y a rien à désirer qu'un peu plus d'ordre.

Enfin, Jean-Jacques Wepfer, Médecin de Schafouse, *Ephemerid. Germanicar. Decur. II. Ann. X. Observat. 171. pag. 315.* où il rapporte qu'il vit en 1652 à Winterthour dans le Canton de Zurich, un Chirurgien qui avoit été deux fois en Guinée, & dans les Indes Orientales, où il avoit fait cha-

que fois un assez long séjour , & d'où il avoit rapporté deux dragonneaux , un à chaque jambe , dont il se guérit à Winterthour. Ce Chirurgien étoit convaincu , à ce que Wepfer rapporte , que c'étoit un ver , qui vivoit long-tems caché sous la peau , qui résistoit à tous les remedes connus , même aux frictions mercurielles , & dont on ne pouvoit guérir qu'en parvenant à le tirer en entier peu-à-peu , comme tous les Médecins l'ont dit unanimement.

*DE LA NATURE & DES CAUSES DE
CE MAL.*

UNE MALADIE aussi singuliere a dû partager les sentimens des Médecins , sur-tout dans un tems où les bons Observateurs étoient rares , & où il y a lieu de présumer que plusieurs de ceux qui en ont parlé , ne l'avoient pas observée eux-mêmes.

On peut réduire ces différens sentimens à trois principaux :

I. Les uns ont cru que la corde , qui sortoit du mal , étoit une veine , & c'est sur ce fondement que plusieurs des Médecins Arabes l'ont appelé *Veine*;

d'autres ont jugé que c'étoit un nerf ou tendon. Telle a été l'opinion de Soranus^a, & peut-être même de Galien.

II. La plûpart des Auteurs modernes, qui n'en ont jugé que sur les descriptions que les Anciens en ont données, ont penché à croire que cette corde étoit formée par le pus épais d'un apostême. C'est ainsi qu'Ambroise^b Paré en a jugé, de même que le Chirurgien qui a donné sur ce mal un petit Mémoire, inséré dans la partie Historique des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1724.

III. Le sentiment le plus commun parmi les Médecins Arabes, les seuls qui ayent eu occasion d'observer ce mal, a été que c'étoit un véritable animal, un ver long & grêle, caché sous la peau, où en cherchant à se procurer une issue, il formoit une pustule par où il s'échappoit.

Le premier de ces sentimens est véritablement infoutenable. On ne sçauroit

^a Apud Paulum Æginetam. *De re medicâ* Lib. IV. Cap. 58.

^b Chirurgie, Livre VIII, Chap. 23.

tirer du corps, ni veine, ni nerf, ni tendon aussi long que l'est le dragonneau, sans jeter le malade dans les convulsions; au lieu que le dragonneau sort comme de lui-même, sans peine & sans douleur, ou du moins avec peu de douleur & de peine.

Le second sentiment n'est pas plus vraisemblable. On n'a jamais vû d'apostème ou d'abcès, dont le pus fût assez épais & assez tenace pour pouvoir être filé en forme de corde à la longueur de plusieurs pieds; dont le pus ne s'écoulât que par cette voye; enfin, ce qui est plus extraordinaire, dont le pus qui ne causeroit aucun accident auparavant, en causât de très-dangereux, dès que la corde venoit à se casser.

Il n'y a donc d'opinion digne d'être adoptée, que celle de ceux qui croient que le dragonneau est un véritable animal ou ver long & grêle, caché sous la peau, qu'il perce pour se faire une issue.

1°. Ce sentiment a pour lui le témoignage de *Leonidas*, d'*Aëtius* & de *Paul d'Egine*, & même celui d'*Avicenne*^a, & ce qui est encore plus

^a Ubi suprà.

fort, celui des Voyageurs, qui ont parcouru, de notre tems, les Pays où ce mal est commun; sur quoi on peut consulter entr'autres les Ouvrages de *Kempfer*^a, qui a long-tems demeuré en Perse; la Relation^b du Voyage de l'Evêque de *Beryte* à la *Cochinchine*, par *de Bourges*; la Description de l'Afrique de *Dapper*^c; le Voyage du Chevalier de *Marchais*, en *Guinée*^d, par le Pere *Labat*; & la Relation^e de l'Afrique occidentale du même Pere, à quoi l'on doit ajoûter l'autorité de deux Médecins habiles, *Amatus Lusitanus*, & *Jean-Jacques Wepfer*, qui, comme on l'a déjà vû, ont été témoins de cette maladie en deux différens sujets, & ont vû le ver qu'on en a tiré.

2°. Ce sentiment peut être appuyé par l'exemple de plusieurs vers ou ani-

^a *Amœnitatum exoticarum, fascicul. III. n°. 4. Et fascicul. IV. n°. 7.* où il dit que ce ver s'appelle *Pejunk* en Persan.

^b *Chap. V. pag. 92.*

^c *Pag. 294. de l'Edition d'Amsterdam, in-fol. 1686.*

^d *Tom. II. Chap. VI. pag. 136. de l'Edit. de Paris, de 1730.*

^e *Tom. V. Chap. XIII. pag. 337. de l'Edit. de Paris, de 1728.*

maux qui s'engendrent dans les animaux vivans. Outre les vers des intestins, on peut alléguer, 1°. les *crinons* ou *comédons*, maladie pilaire des enfans, qui sont de petits animaux noirs, menus, logés dans les pores de la peau, principalement au dos & aux lombes, qui débordent en-dehors, quand ils sentent la chaleur, & rendent la peau rude au toucher, qu'on en détache par différens moyens, & dont Ethmuller a donné la figure, telle qu'il l'a vûe avec le microscope.

2°. Les *Cirons*, en Latin *Acari*, qui sont de petits insectes presque imperceptibles, qui se traînent entre l'épiderme & la peau, où ils creusent des sillons, & où ils causent une démangeaison très-incommode.

3°. Les espèces de *poux* qui fourmillent sous la peau dans la phthiriasé, ou maladie pédiculaire.

4°. Les vers plats & faits comme des petites *soles*, qu'on trouve si souvent dans les canaux hépatiques du foye des moutons.

5°. Enfin, les petits vers longs & grêles qu'on trouve souvent dans la

chair des chiens, ordinairement entrelassés autour des muscles, & quelquefois dans la substance même des muscles.

Après de pareils exemples que nous avons tous les jours sous les yeux, on ne doit pas faire difficulté de croire qu'il puisse se former, dans des pays plus chauds, d'autres vers sous la peau, de la nature des dragonneaux, capables par conséquent de produire tous les accidens qu'on observe dans la maladie dont il s'agit.

Il faudroit des observations bien sûres, bien exactes, bien répétées pour pouvoir rendre raison de la génération & de la multiplication de ces vers. L'on ne doit donc pas être surpris qu'on n'entreprenne pas d'expliquer de pareilles questions sur l'origine des dragonneaux, que nous n'avons aucune occasion d'observer, puisque nous ne sommes pas plus éclairés encore sur l'origine & la multiplication des vers des intestins, qui sont si communs parmi nous.

En général, le ver qui forme le dragonneau, ne peut entrer dans le corps des hommes, qui en sont affectés, que

de l'une de ces trois manieres :

1°. Sous la forme d'un œuf déposé sous la peau par quelque insecte qui la pique , après quoi cet œuf y éclot , & y forme un ver qui y grossit jusqu'à ce qu'il soit en état de se procurer une issue.

Cette opinion peut être confirmée par l'exemple des vers qui se forment dans les glandes amygdales des cerfs , dans les narines des moutons , sur le dos des bœufs , & qui y naissent des œufs que les mouches y ont déposés. Sur quoi on peut consulter M. de Réaumur, *Traité des Insectes* :

2°. Sous la forme d'un petit ver imperceptible , qui pénètre sous la peau à travers ses pores , qui s'y nourrit , & y grossit jusqu'à ce qu'il soit en état de chercher à en sortir. C'est ainsi que les *Niguas* des Espagnols , que nous appellons *Chiques* , & qui sont si communs dans nos isles de l'Amérique , sont de petits insectes imperceptibles qui se forment & qui vivent dans les balayures des maisons , qui s'attachent aux pieds & aux jambes des Nègres , ou de ceux qui vont nus pieds , se logent

dans quelques pores de la peau, où ils causent une démangeaison importune, & où, si on ne les enleve pas bientôt avec une aiguille, ils grossissent considérablement, & en venant à se pourrir, causent un abcès fâcheux, qui aboutit souvent à la gangrene :

C'est ainsi que dans la *phthiriasé* ou maladie pédiculaire, les poux du corps s'introduisent sous la peau, s'y nichent, s'y multiplient, & s'étendent dans toute la membrane cellulaire placée sous la peau :

Enfin, c'est ainsi que dans les enfans mal constitués, les poux de la tête, très-différens de ceux du corps, soulevent la surpeau, se nichent dessous, & y font des couvées de poux innombrables, entassés les uns sur les autres dans une espèce de poche où ils sont renfermés.

3°. Sous la forme de petits œufs imperceptibles, qui entrent dans le corps avec les alimens ou avec la boisson ; qui se distribuent dans le sang avec le chyle ; qui sont déposés par la circulation, dans les parties du corps qui leur sont propres, & qui s'y déve-

loppent & y prennent accroissement.

Quoique cette voye souffre de très-grandes difficultés, il ne paroît pas qu'on doive la rejeter absolument, attendu qu'on ne voit pas que l'on puisse expliquer autrement la production des vers contenus dans les canaux hépatiques du foye des moutons, ou ceux que l'on observe souvent dans les reins & dans les muscles des chiens & des autres animaux.

S Y M P T O M E S.

1^o. QUAND le dragonneau est parvenu à l'accroissement qui lui convient, il cherche à se procurer une issue, soit pour être plus au large, soit pour se procurer un lieu propre à y devenir chrysalide; car je soupçonne qu'il doit se métamorphoser en mouche ou en papillon: c'est ainsi que les vers des bœufs ou des cerfs sortent du nid où ils ont été éclos, pour se changer en chrysalides, & de-là en mouches. Dans ce cas-là, le dragonneau en se remuant, cause une démangeaison assez importune.

2^o. Pour se procurer l'issue qu'il

cherche , le dragonneau agit avec sa tête contre le dedans de la peau, la pousse , la presse, & peut-être la ronge, y attire une inflammation , & y forme un bouton pointu , rouge , douloureux, & qui ressemble à un petit clou.

3°. Quand la peau est une fois percée, la lymphe qui en suinte, & qui s'amasse sous l'épiderme, forme la vessie qui paroît à la pointe du bouton.

4°. Cette vessie creve bientôt, & alors se présente la tête du dragonneau, laquelle est d'un rouge-brun.

5°. Ce premier pas fait, l'animal sort de plus en plus ; on le tire d'abord avec les doigts ou avec des pincettes ; on le roule sur un petit bâton, ou sur une baguette de plomb, & tous les jours on tâche d'en tirer dehors autant qu'on peut.

6°. Il faut pourtant y aller doucement, car quand on tire trop fortement ; on cause une inflammation dans la partie, ce qui produit de la douleur, & ce qui est encore pis, on risque de rompre le corps de l'animal.

7°. Avec ces précautions, on par-

vient ordinairement à tirer peu-à-peu l'animal en entier ; après quoi le mal est bientôt guéri , parce que la peau se recolle aisément avec les chairs , qui sont dessus.

8°. Mais si on rompt l'animal par précipitation ou par mal-adresse , ce qui reste dans le corps venant à se pourrir , produit un abcès celluleux , qui aboutit presque toujours à la gangrene , si on n'y apporte pas un prompt remede.

DIAGNOSTIC.

DANS les pays où les dragonneaux sont communs , on a raison de craindre d'en être attaqué quand il se forme dans quelque endroit du corps , & principalement aux jambes , un bouton pointu , rouge , accompagné de démangeaison & d'une douleur assez semblable à celle d'un petit clou , mais moins rénitent , & qui , au lieu de venir en suppuration , forme une espèce de vessie.

On peut être certain de la réalité du mal , quand la vessie étant ouverte , on voit paroître la tête de l'animal , &

encore mieux, quand il est assez sorti du corps pour pouvoir être pincé, & dévidé sur un bâton.

PROGNOSTIC.

LE PROGNOSTIC dépend du plus ou du moins de facilité, qu'on trouve à tirer en-dehors cet animal. Quand il obéit facilement, on peut espérer de le retirer en entier, & alors le mal guérit aisément. On a sujet de craindre un succès moins heureux, quand l'animal plus long, plus ferré, ou plus entortillé, résiste davantage à l'effort qu'on fait pour le tirer, parce qu'il est à craindre qu'il se ne rompe.

Enfin, le danger est très-grand, quand il vient à se rompre, à moins qu'on n'y remédie promptement.

CURATION.

SUIVANT Avicenne, le traitement du dragonneau se réduit aux articles suivans :

1°. Lorsqu'on a raison de craindre le dragonneau, & qu'on voit quelque endroit attaqué d'un bouton rouge avec démangeaison, après avoir fai-

gné & purgé le malade , il faut appliquer sur la partie un cataplasme émollient & anodyn , avec la mie de pain & la graine de lin , boullies dans du lait.

2°. Dès qu'on peut saisir le dragonneau , il faut le tirer doucement , le rouler sur un bâton , ou sur une baguette de plomb , & en tournant , y dévider tous les jours autant du dragonneau qu'on pourra ; en quoi il faut agir avec prudence , pour ne pas rompre le ver , ou pour ne pas attirer l'inflammation sur la partie.

3°. Si le ver résiste trop à son extraction , ou que la partie soit menacée d'inflammation , il faut y faire des fréquentes embrocations avec l'huile rosat ou le beurre frais , ou y appliquer un cataplasme anodyn , avec la mie de pain , la graine de lin & le lait.

4°. Si l'on parvient enfin à tirer le ver en entier , on peut regarder le mal comme guéri , & se contenter d'y faire quelques embrocations , & de purger le malade avec une purgation ordinaire.

5°. Si au contraire , le ver vient à

se rompre sous la peau , de telle façon qu'on ne puisse pas le reprendre , il faut faire sans hésiter , une incision à la partie , assez grande pour saisir le ver , & en continuer ensuite l'extraction avec plus de précaution , ou même , si cela se peut commodément , étendre assez l'incision pour enlever tout le ver ; après quoi on traite la playe comme une playe ordinaire , & on réussit bientôt à la guérir.



CHAPITRE HUITIEME.

De l'Anthrax ou Charbon.

DESCRIPTION.

1°. **D**ANS le Charbon, il paroît d'abord une tumeur plate & peu relevée, fort rénitente, accompagnée d'une chaleur très-vive, & d'une rougeur éclatante, ce qui lui a fait donner chez les Grecs le nom d'*Anthrax*, *Ανθραξ*, celui de *Carbunculus* chez les Latins, & celui de *Pruna* ou *Ignis Persicus* chez les Auteurs du moyen âge.

2°. Cette tumeur est fort douloureuse, & accompagnée d'une grande démangeaison. Il se forme à sa surface dès le deuxième ou troisième jour, quelques ampoules ou hydatides, pleines d'une sérosité roussâtre. Quelquefois la surface est toute couverte d'un très-grand nombre de petites vessies miliaires, peu apparentes, & remplies d'une pareille sérosité.

3°. Ces vessies crevent bientôt, & la

peau qui est dessous, devient cendrée, livide, noire, c'est-à-dire, gangrenée, & quelquefois même sphacelée.

4°. Alors la partie malade s'affaisse ordinairement, se détend, & se trouve pour lors entourée d'un cercle rouge, dur, chaud, & quelquefois de plusieurs couleurs, qui gagne peu-à-peu sur la partie voisine.

D I F F É R E N C E S.

1°. LE CHARBON *vrai* ou *légitime*, qui est circonscript, circulaire, & est ordinairement de la grandeur d'un denier au plus. Dans cette espèce de charbon, tous les accidens sont au plus haut degré.

2°. Le Charbon *bâtard* ou *érésipélateux*, occupe un grand espace, & ne l'occupe pas d'une manière uniforme, c'est-à-dire, qu'il n'a pas par-tout la même violence; dans cette espèce de charbon les accidens sont ordinairement moins fâcheux.

3°. Le Charbon *simple* dépend d'une cause ordinaire; & le charbon *pestilentiel* est la suite de la peste, ou de la fièvre pestilentielle.

4°. Le Charbon *composé*, est joint à quelque autre maladie, comme le phlegmon charbonneux, le clou charbonneux, &c. lorsqu'un phlegmon ou un clou prennent le caractère de charbon en quelque point.

SIÈGE DU MAL.

1°. LE CHARBON a son siège dans la peau, cela paroît à l'œil, & on s'en peut convaincre en ce qu'on soulève le charbon, & qu'on le détache des parties qui sont au-dessous, en soulevant la peau.

2°. Le charbon vrai n'a pas son siège dans les glandes sébacées; outre qu'elles sont le siège du clou, d'ailleurs comme elles sont capables de se dilater, le charbon formeroit une tumeur sphérique & éminente, comme le clou; à quoi on peut ajouter que le charbon n'affecte point particulièrement, comme le clou, les parties du corps où ces glandes abondent le plus.

3°. Le charbon vrai a donc son siège dans les glandes miliaires, qui filtrent l'humeur de la sueur, qui sont de soi très-petites, qui sont répandues

très-ferré dans tout le tissu de la peau, & qui par ces raisons, sont très-propres à être le siège de ce mal.

CAUSES.

Il suit de ce que l'on vient de dire :

1°. Que dans le charbon vrai, les glandes cutanées de la partie affectée sont engorgées & gonflées :

2°. Qu'elles sont engorgées & gonflées, parce que l'humeur de la sueur qu'elles filtrent, se trouve trop épaisse pour en sortir, & qu'ainsi elle est forcée de croupir dans les glandes :

3°. Que la tuméfaction de ces glandes, qui sont fort petites, peu dilatables & fort serrées, doit produire une tumeur plate, peu élevée, fort rénitente, moins étendue dans le charbon légitime; mais plus grande, plus étendue dans le charbon bâtard, suivant le nombre des glandes affectées, & le degré où elles le sont :

4°. Que cette humeur qui gonfle les glandes cutanées, est non-seulement épaisse, mais qu'elle doit être en même tems âcre, & presque corrosive :

5°. Qu'ainsi elle doit produire une

douleur âcre , brûlante , accompagnée d'une vive démangeaison , telle qu'on l'éprouve dans le charbon.

On peut conclure de-là que tout ce qui peut donner à la sueur un degré très - considérable d'épaississement & d'acrimonie , peut aussi engendrer le charbon : or cette qualité dans la sueur , dépend d'une qualité pareille dans le sang ; & cette qualité est produite dans le sang :

I. Par les alimens d'une qualité visqueuse & âcre :

II. Par les mauvaises digestions , sur-tout les digestions bilieuses , qui produisent un chile épais & âcre :

III. Par les exercices violens , ou le chagrin fort vif , qui communiquent au sang le même vice :

IV. Par le séjour de la bile dans le sang , dans les embarras du foye , sur-tout si la bile retenue dans le sang est fort âcre :

V. Par les levains qui corrompent le sang , tels que le levain scorbutique , ou le levain pestilentiel.

A ces causes internes , il faut en ajouter une qui est externe , sçavoir ,
l'application

l'application sur la peau de quelque chose de venimeux, qui s'insinue dans les glandes cutanées, qui les irrite & les met dans un éréthisme, capable d'y attirer le charbon pour peu que le vice de la sueur y concoure.

1°. Tel est le venin de certains animaux, qui produisent dans l'endroit mordu, un véritable charbon, comme on le dit entre autres du venin du *serpent à sonnette* :

2°. Tel est le pus qui découle d'une partie chancreuse ou charbonneuse, si on le laisse pénétrer dans la peau :

3°. Tel est le venin qui est dans la chair des animaux morts de certaines maladies, ou de la laine des moutons morts de la clavelée. De-là vient que les écorcheurs ont souvent des charbons, de même que ceux qui lavent la laine de ces moutons.

Deux causes déterminent le charbon sur une partie plutôt que sur une autre, sçavoir :

1°. La conformation naturelle de certaines glandes miliaires, qui offrent une entrée plus facile à la matiere de la

sueur épaisse & âcre, ce qui fait qu'elles en sont plus aisément affectées:

2°. L'inégalité de l'action des causes extérieures, qui varient suivant qu'une partie est plus chaude ou plus froide; plus ou moins pressée; plus propre ou plus sale; plus ou moins exposée à la contagion d'un venin extérieur.

S Y M P T O M E S.

1°. LA TUMEUR est plate & peu éminente dans le charbon, parce que les glandes qui la forment, sont petites & incapables de se dilater beaucoup.

2°. La tumeur est fort rénitente, parce que les glandes y sont fort pressées, & forment en se gonflant un corps dur & inflexible.

3°. La chaleur est âcre & brûlante, tant à cause de l'âcreté de l'humeur qui produit le charbon, qu'à cause de la forte inflammation qui arrive à la partie par la compression des vaisseaux sanguins.

4°. La rougeur est vive & éclatante, parce que les vaisseaux y sont fort pleins de sang, & que le sang y est

fortement brisé par les oscillations des arteres.

5°. La surface du charbon se couvré bientôt de vessies plus ou moins nombreuses, plus ou moins grandes, parce que la sérosité qui y fuinte des vaisseaux trop pleins, y souleve l'épiderme en différens points.

6°. Il y a une demangeaison très-vive, tant par rapport à l'âcreté de l'humeur, qui gonfle les glandes miliaires; que par rapport à l'âcreté de la sérosité, dont les vessies sont pleines.

7°. La gangrene qui survient, est une suite de la trop grande tension de la peau, ce qui arrête les oscillations des arteres; ou de l'âcreté de l'humeur, qui en détruit le tissu.

8°. Le cercle rouge & rénitent, qui entoure le charbon, est produit par l'inflammation, qui borne la gangrene, & la sépare d'avec les parties saines, qui sont autour.

9°. Dans le charbon, la peau se trouvant enflée, serre plus fortement la partie qu'elle couvre, & de-là vient cette espèce de ligature, que le malade ressent dans la partie affectée.

100. Le charbon est toujours avec la fièvre, qui est essentielle, lorsqu'elle cause le charbon, ou du moins quand elle vient de la même cause que le charbon; mais qui n'est que symptomatique, quand elle est l'effet du charbon.

EXPLICATION DES DIFFÉRENCES.

I. LE CHARBON est légitime ou vrai, quand l'humeur vitieuse se trouve resserrée sur un certain nombre de glandes. Il est au contraire érépipélateux ou bâtard, quand la même humeur se trouve répandue sur un plus grand nombre de glandes; alors comme le mal est plus partagé, il est aussi moins fâcheux & moins dangereux.

II. Le charbon ordinaire dépend d'un vice de la sueur, que les causes ordinaires peuvent produire; au lieu que le pestilentiel vient d'un vice causé par la peste.

III. Le phlegmon charbonneux, ou le clou charbonneux, ne sont point des charbons; mais des phlegmons ou des clous ordinaires, où la gangrene survient.

DIAGNOSTIC.

I. ON RECONNOIT aisément le charbon légitime par la description, qu'on en a donnée. Quant au charbon érépélateux ou bâtard, on le distingue du charbon légitime, en ce qu'il est plus étendu, & qu'il n'est pas circonscript. Enfin, on distingue le charbon de l'érépele simple, par la rénitence qui est plus grande dans le charbon, & sur-tout en ce que la couleur rouge persiste dans le charbon, nonobstant la compression, ce qui n'arrive pas dans l'érépele.

II. On distingue les trois périodes des charbons, l'inflammation, la production des vessies & la gangrene, par la seule inspection. Il y a des charbons où ces changemens ne se font que dans trois ou quatre jours; il y en a d'autres où ils se font dans vingt-quatre heures.

III. Enfin, on juge des causes qui ont donné lieu au charbon, par les informations qu'on prend, & qui mettent en état de décider s'il vient d'une cause ordinaire, ou de la fièvre mali-

gne, ou de la peste, ou de quelques causes externes & accidentelles.

P R O G N O S T I C.

I. Tout charbon est dangereux; & l'on en doit porter toujours un prognostic ou mauvais, ou très-incertain.

II. Le danger du charbon varie à différens égards :

1°. Suivant la cause, qui le produit : ainsi le charbon pestilentiel est plus dangereux que le charbon malin, & le charbon malin, que le charbon ordinaire :

2°. Suivant les accidens, qui l'accompagnent : ainsi le charbon, qui est avec peu de fièvre, qui est peu douloureux, qui se gangrene lentement, est moins dangereux, que celui qui se trouve dans les cas contraires :

3°. Suivant la situation du charbon : le plus dangereux est celui, qui est sur les parties tendineuses, au visage, & sur-tout au col, à cause de la ligature qu'il y produit, & qui gêne le retour du sang, qui revient de la tête :

4°. Suivant l'espèce de charbon : ainsi le charbon légitime est plus dan-

gereux que le charbon érépipélateux, tout le reste étant égal.

III. Le charbon qui a une fois paru, & qui disparoît sans cause, est presque toujours mortel; parce que l'humeur qui le produisoit, repompée dans le sang, se jette presque toujours sur quelque partie intérieure.

CURATION.

DANS le charbon, de même que dans toutes les maladies extérieures, il faut distinguer deux curation; l'une interne, & l'autre externe.

I. La curation interne du charbon consiste :

1°. A saigner le malade du pied ou du bras, plus ou moins souvent, & plus ou moins abondamment, suivant les indications qu'on tire du mal, & les forces du malade :

2°. A lui ordonner une ptisane, dont le malade boira largement, faite avec la chicorée sauvage, la bourrache, le capillaire, la racine d'oseille, si la fièvre est ardente & le pouls fort; au contraire, si le pouls est foible, & la fièvre médiocre, on la fera avec la

scabieuse & le chardon bénit, la racine de scorsonnaire, &c.

3°. A donner au malade de 4 en 4 heures, quelques cuillerées d'une potion cordiale faite avec les eaux distillées de chardon bénit & de scabieuse, le diaphorétique minéral, la poudre de vipere, les sels volatiles & les confectiions d'alkermes ou de thériaque, si le pouls est foible :

4°. Que si au contraire, le pouls est fort & la fièvre ardente, à lui donner des émulsions cuites, de l'eau de poulet, ou des juleps rafraîchissans, où l'on ajoûtera le sirop d'oseille, de grenade, de limon, ou quelques gouttes d'esprit de sel dulcifié, *ad gratam aciditatem*, ou du moins à donner les cordiaux avec modération :

5°. A purger le malade, le second jour, avec l'émétique, s'il n'y a point de contre-indication; & à répéter souvent la même purgation, ou une purgation plus simple, si on le juge à propos :

6°. A tenir le malade au bouillon, & à n'en donner même que d'assez foibles, si la fièvre est ardente; mais à en

donner de plus forts, si le pouls vient à s'affoiblir.

II. Quant à ce qui regarde la curation externe :

1°. Il faut arrêter le progrès de la gangrene le plus vite que l'on pourra. On se servoit autrefois d'un cataplasme fait avec les feuilles de scabieuse , de *succisa* ou *morsus diaboli* , & des gouffes d'ail, pilées ensemble & appliquées sur le mal, ou du vitriol bleu mêlé avec le fain-doux, dont on couvroit le charbon.

2°. Mais aujourd'hui on a d'abord recours à des escharotiques plus sûrs, comme la pierre à cauter, le précipité rouge, la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, &c. au moyen desquels on brûle, & on fait une eschare un peu plus profonde, que celle du charbon.

3°. Avant que d'employer ce remède, il est important de scarifier le charbon jusqu'au vif, pour dégorgier la partie, & faire mieux pénétrer les escharotiques.

4°. Quand on a fait une eschare, il faut l'enlever avec la pointe des ci-

seaux , sans attendre qu'elle tombe d'elle-même ; après quoi l'on pancera l'ulcere avec le digestif ordinaire , aiguisé de teinture de mirrhe & d'aloës , jusqu'à ce que l'ulcere soit détergé.

5°. Quand l'ulcere est détergé , on employe à l'ordinaire le baume d'Arcéus pour la régénération des chairs ; & le baume verd , la charpie seche , ou la poudre de térébenthine pour cicatrifer la playe.

6°. Enfin , s'il arrivoit qu'on n'eût pas assez brûlé la premiere fois , il faut se hâter d'y revenir , jusqu'à ce que la gangrene soit tout-à-fait détruite , & la plaie en bon train de suppuration.



CHAPITRE NEUVIEME.

Du Panaris.

DESCRIPTION.

I. **I**L ARRIVE quelquefois qu'on sent une douleur fixe & profonde vers la racine de l'ongle, avec chaleur & battement obscur.

II. Dans la suite, la douleur, la chaleur, le battement augmentent jusqu'à devenir insupportables. Alors la rougeur & la tumeur s'y joignent, & le mal est véritablement inflammatoire.

III. Souvent cette tumeur se communique à la main & au bras, & alors la tension, la rougeur & le battement sont extrêmes à l'endroit du doigt affecté.

IV. La fièvre, l'insomnie, le délire, les convulsions se joignent souvent à cette maladie, & la rendent dangereuse.

V. Il paroît enfin un point blanchâtre à l'endroit où le mal a commen-

cé, avec de la mollesse & une espèce de fluctuation; alors les accidens diminuent, le point blanc s'ouvre, la matiere s'écoule, & le mal guérit, quoique lentement.

VI. Mais souvent aussi, avant que la suppuration se manifeste, la gangrene a attaqué le bout du doigt, & la carie même s'est communiquée à la dernière phalange.

VII. Enfin, on ne guérit presque jamais de ce mal sans perdre l'ongle: souvent l'ongle reste inégal & raboteux toute la vie: quelquefois il est entièrement détruit, & détruit pour toujours; il n'est pas même rare de voir quelquefois tomber la dernière phalange.

VIII. Ce genre de mal s'appelle en Grec *Παρωνυχία*, *Paronychia*, parce qu'il vient à la racine des ongles. Les Médecins du moyen âge en défigurant ce mot, en ont formé celui de *Panaritium*, qu'ils ont donné à ce mal, dont nous avons formé le nom françois de *Panaris*. Le même mal porte dans différentes Provinces, différens noms.

DIFFÉRENCES.

I. ON DISTINGUE le Panaris *vrai* ou *légitime*, qui vient autour de la racine de l'ongle; sur le dehors du doigt; & le Panaris *faux* ou *bâtard*, qui vient entre la pulpe du doigt & l'ongle.

II. Le Panaris *vrai plat* & *enfoncé*; & le Panaris *vrai* & *éminent*.

III. Le Panaris qui menace de la gangrene, & le Panaris qui n'en menace point.

SIÈGE DU PANARIS.

QUOIQUE le Panaris soit une maladie assez commune, & qu'on a par conséquent occasion d'observer souvent, il paroît que les Auteurs qui en ont écrit en dernier lieu, n'en ont guere connu ni la nature, ni le siège. Ils s'accordent presque tous à en distinguer trois espèces. *L'une*, qui a son siège sous la peau; *l'autre*, sous le périoste; & la *troisième* dans la gaine des tendons des doigts: & dans le vrai, aucun des abscesses ou dépôts, qui se forment dans ces endroits, n'est le Panaris, ni ne mérite d'en porter le nom.

Voici en peu de mots ce que les Observations apprennent sur la nature & sur le siège de ce mal.

Il est certain que le panaris vrai ou légitime commence par un dépôt d'un peu de lymphe roussâtre ou sanguinolente, qui se fait entre la racine de l'ongle & la couche cartilagineuse qui recouvre le périoste, & contre laquelle l'ongle est attaché.

On pourroit, pour prouver ce fait, faire observer qu'il n'y a que les ongles, & sur-tout à leur racine, qui soient sujets aux panaris; ce qui est si généralement reconnu, qu'il a donné lieu d'appeller ce mal *Paronychia*; c'est-à-dire, mal qui arrive proche l'ongle; mais ce fait est démontré par les Observations de Fabricius Hildanus. Cet Auteur, si digne de foi, rapporte^a qu'ayant plusieurs fois été appelé dans le commencement du panaris, il se hâtoit de faire sur le champ une incision à la peau, qui couvre la racine de l'ongle, où étoit le mal; qu'il y découvroit, après avoir raclé la racine de l'ongle, un ou deux petits

Observat. Centur. I. Observ. 97.

points ou taches sur l'ongle, & que les ayant ouverts avec la pointe du bistouri, il en sortoit une ou deux gouttes d'une lymphe rousse, ce qui procuroit sur le champ la guérison du malade.

Ces Observations prouvent sans réplique que le panaris vrai vient de l'épanchement de quelques gouttes de sérosité lymphatique sous la racine des ongles, entre cette racine & la couche cartilagineuse qui couvre le périoste du dehors de la dernière phalange, & contre laquelle l'ongle est fortement collé.

Ce léger commencement, quand on le néglige, suffit pour produire les accidents funestes, qui ont accoutumé de survenir dans la suite, & on n'aura pas peine à le comprendre, sans supposer dans la lymphe épanchée, une qualité corrosive, dont on n'a pas de preuves, si l'on fait attention que les expériences de la *machine* de *Papin* ont fait voir que les liquides fortement comprimés sont capables d'une activité, qu'on auroit peine à imaginer.

A l'égard du panaris faux ou bâ-

tard, son siège est entre la pulpe du bout du doigt, & l'ongle même. Ordinairement il est borné dans la pulpe même du doigt, & alors le mal est léger; mais quelquefois il s'étend jusqu'à l'ongle, & alors le mal est plus fâcheux, cependant beaucoup moins que le panaris vrai ou légitime.

C A U S E S.

IL EST certain par ce qu'on vient de dire, que le panaris légitime commence toujours par un dépôt de quelques gouttes de lymphe roussâtre & épanchée sous la racine de l'ongle. Il se fait donc en cet endroit une séparation de la racine de l'ongle, d'avec la couche cartilagineuse, contre laquelle elle est appliquée, ce qui en déchirant les vaisseaux lymphatiques & sanguins, donne lieu à l'épanchement de cette lymphe roussâtre.

Or, cette séparation ne peut reconnaître que deux causes :

1°. Une contusion du bout du doigt, qui fait plier en-dehors, ou qui enfonce en-dedans la racine de l'ongle, & qui, par ce moyen, la détache de la

couche en question, dans quelques points :

2°. Une piquûre d'aiguille, d'épingle ou de la pointe des ciseaux, qui perce la racine de l'ongle, la soulève & donne lieu à l'extravasation de quelques gouttes de lymphe.

Ce sont-là les deux causes du panaris vrai. C'est en vain qu'on les a cherchées jusqu'ici dans la qualité du sang, & de la lymphe qui nourrit les ongles. Deux observations suffisent pour établir ce que nous avançons.

La *première*, que le panaris n'arrive qu'aux gens de travail, aux couturieres, & aux gens qui exercent quelque art mécanique, & qui sont exposés à se piquer ou à se coigner les doigts.

La *seconde*, qu'il n'arrive point de panaris aux doigts des pieds, quoique la conformation des ongles du pied soit la même, & qu'ils soient nourris de la même lymphe que ceux de la main.

Pour le panaris faux ou bâtard, il ne vient jamais que de quelque pi-

quûre , du moins est-il fort rare que la contusion le produise.

S Y M P T O M E S.

1°. IL N'Y a d'abord qu'une douleur sourde avec un léger battement sans chaleur , rougeur , ni tumeur , tant qu'il n'y a qu'un simple épanchement de lymphe sans commencement de suppuration.

2°. Dans la suite la douleur & le battement augmentent , à mesure que la suppuration se fait , & alors la chaleur , la rougeur & la tumeur se manifestent.

3°. Ces accidens sont ordinairement très-violents , & c'est ce qui a persuadé que l'humeur qui produit le panaris devoit être très-rongeante , quoiqu'il n'y en ait point d'apparence, attendu que ce mal arrive tous les jours à des personnes très-bien constituées ; mais la violence de ces accidens ne doit être attribuée qu'à la pression de la lymphe resserrée fortement dans un endroit , qui ne se prête pas à la dilatation , ce qui fait que l'activité de

la lymphe est prodigieusement augmentée. C'est ainsi (comme on l'a déjà insinué) que dans la machine de Papin, l'eau pure comprimée devient capable de ramollir les os par l'action ordinaire du feu.

4°. Le mal augmente souvent à un tel point, que la tumeur & la douleur se communiquent à la main, & même à tout le bras, qui s'enflent & s'enflamment; alors la fièvre, l'insomnie, le délire, les convulsions surviennent ordinairement, & quelquefois même les syncopes.

5°. La douleur qu'on ressent dans le panaris, ne peut point être comparée aux douleurs ordinaires des autres tumeurs inflammatoires; elle leur est fort supérieure: non-seulement elle est *lancinante*, mais même *pertérébrante*; ce qui vient, comme on l'a dit, de ce que l'humeur est renfermée dans un endroit qui lui résiste fortement.

6°. La suppuration perce enfin la racine de l'ongle, & se fait jour au dehors: quelquefois la suppuration, au lieu de percer l'ongle, s'échappe entre l'ongle & la pulpe du doigt;

mais souvent elle ne se montre au dehors, qu'après avoir carié l'os, & causé la gangrene dans la phalange.

7°. Une suppuration aussi violente que celle qui se fait dans le panaris vrai, entre la racine de l'ongle, & l'os de la phalange, doit nécessairement détruire la continuité des filets qui forment la racine de l'ongle, soit qu'ils soient rongés par l'âcreté de la matiere, ou rompus par la force de l'effervescence que la suppuration produit; de-là vient que dans tous les panaris vrais, l'ongle tombe quelque tems après la guérison.

8°. Il est vrai que les filets qui sortent de la peau pour former la racine de l'ongle, se réunissant de nouveau, croissent en longueur, & forment un nouvel ongle qui succede au premier; mais comme ces filets ont été fort déplacés, & entassés irrégulièrement par l'action de la suppuration, l'ongle qu'ils forment n'est pas lisse comme le précédent, mais inégal & raboteux, ce qui dure toute la vie.

9°. Il arrive même souvent, que les filets qui font la racine de l'ongle,

sont si absolument détruits, qu'il ne se forme plus d'ongle nouveau, & que le bout du doigt qui a été attaqué du panaris, quoiqu'on ait le bonheur de le conserver, reste privé d'ongle pour toujours.

Les accidens sont moins violens dans les panaris bâtards; la suppuration moins difficile & les suites moins fâcheuses; ce qui vient de la différence du siège qu'il occupe, qui renferme moins étroitement la matiere, & qui lui permet plus facilement de se pratiquer une issue au dehors.

DIAGNOSTIC.

1°. ON RECONNOIT aisément le panaris par le siège qu'il occupe, & par la description qu'on en a donnée.

2°. Le panaris vrai se distingue du panaris bâtard, par la différence du siège, & par la qualité des accidens.

3°. Le panaris plat & le panaris éminent se distinguent à la vûe & au toucher.

4°. Enfin, on juge du danger de la gangrene ou de la carie, par la violence, & la grandeur du mal, & par

le tems que la suppuration met à se faire jour.

P R O G N O S T I C.

1°. Le PANARIS n'est presque jamais mortel ; mais il ne laisse pas de mériter d'être mis au nombre des maladies fâcheuses par la douleur qu'il cause , par les accidens qu'il produit , & par les suites qu'il peut avoir.

2°. Plus le panaris est élevé , & plus la suppuration en est prompte , & se fait plus facilement jour en-dehors ; ce qui fait qu'à choses égales , le danger en est toujours moindre.

3°. Le panaris vrai est toujours plus dangereux que le panaris faux ou bâtard , par les raisons qu'on a dites ci-devant.

4°. Enfin , le panaris qui aboutit à la carie ou à la gangrene , n'est jamais sans danger.

C U R A T I O N.

ON DISTINGUE deux curations du panaris , la curation interne , & la curation externe.

I. Dans la curation interne, 1°. Il faut

saigner le malade du bras opposé au mal , & le saigner plusieurs fois , suivant le degré de la douleur & de l'inflammation.

2°. Il faut calmer l'effervescence du sang , par des juleps & des émulsions ordinaires , avec les sirops de limon , de grenade , d'oseille , ou avec l'esprit de sel ou de vitriol dulcifié , qu'on ajoûte goutte à goutte , *ad gratam aciditatem*.

3°. Il faut employer les narcotiques pour calmer ou modérer la douleur ; comme le sirop de diacode , les pillules de cynoglosse , la teinture anodyne , le laudanum en substance , &c. dont on réglera la dose selon la violence du mal.

4°. Il faut donner au malade des lavemens rafraîchissans & anodins tous les jours , le tenir au bouillon & à la ptisane rafraîchissante.

5°. Enfin , après quelques jours employés à modérer la fièvre , il faut purger le malade , ou avec une purgation simple , ou avec l'émétique , suivant que les indications le demandent.

II. Quant à la curation externe , un

moyen sûr de remédier promptement au panaris, c'est de reconnoître d'abord le point du dépôt, qu'on sent à sa rénitence; de faire une petite incision à la peau dans cet endroit, selon la longueur du doigt, jusqu'à la racine de l'ongle; d'ouvrir alors la pustule qu'on reconnoît à l'élévation & à la rougeur, & vider la sérosité extravasée, & après avoir laissé couler le sang, mettre sur la playe un bourdonnet trempé dans l'eau-de-vie, où l'on aura dissout un peu de thériaque. C'est le traitement employé par *Fabricius Hildanus*, & employé avec un succès constant.

Si on ne pratique pas cette méthode, on sera exposé à la longueur & au danger du traitement suivant, qui est le traitement ordinaire.

1°. On appliquera sur le mal pour modérer la douleur, les cataplasmes de lait & de mie de pain, ou des linges trempés dans du lait de vache, où l'on aura fait bouillir les fleurs de melilot, de camomille, de fureau; ou les cataplasmes faits avec la pulpe de jusquiame, du *solanum* ou *Belladonna*, de
la

la joubarbe, &c. On loue sur-tout la lentille d'eau, & la plante appelée *Paronychia*,^a comme spécifiques pour calmer la douleur du panaris, appliquées dessus en forme de cataplasme. On prétend même que cette dernière plante doit^b son nom à cette propriété, & cela est très-apparent; mais malheureusement on ne s'accorde pas^c sur l'espèce de plante à laquelle ce nom convient.

II. Quand la douleur sera un peu modérée, il faudra hâter la suppuration avec les cataplasmes faits avec les pulpes pourrissantes d'oignon de lis, les escargots, le vieux levain, la racine de bryoine pilée, &c. avec l'emplâtre de diachylum gommé; avec toutes sortes de fientes d'animaux, de vache, de chien, de mulet, appliquées en for-

^a Dioscorid. *Lib. IV. Cap. 54.*

^b Galen. *de Simplic. medicam. facultat. Lib. VIII.* Paronychia, dit-il, ab effectu nominata est. Sanat enim paronychias.

^c Tabernæmontanus croit que c'est une espèce d'*Alsine*; Raius, une espèce de *Bursa pastoris*. Selon Boyle, c'est le *Sedum tridactylites tectorum*; &, selon Boëcler. *in Cynosura materiae medicae continuatâ*, le *Polygonum minus candicans supinum*.

me de cataplasme. Riviere conseille de mettre le doigt dans l'oreille d'un chat, & de l'y tenir autant que l'on pourra. Il prétend^a que par ce moyen, la douleur fut calmée en deux heures dans un malade qui souffroit beaucoup.

III. Il ne faut pas négliger d'ouvrir la tumeur, dès qu'on y sent quelque mollesse, sans attendre une suppuration parfaite, qui pourroit attirer la carie de l'os. On laisse évacuer le pus, & on l'exprime même doucement; après quoi, on pance la playe avec le digestif ordinaire, ou aiguisé d'un peu de teinture de myrrhe & d'aloës, si on la trouve trop fétide.

IV. S'il se fait des carnosités ou excroissances dans la playe, comme il arrive souvent, on employera pour les détruire, l'onguent égyptiac, ou même l'alun brûlé, la pierre infernale, ou la pierre à cauter.

V. Si la carie est à l'os, & qu'elle ne soit que superficielle, il faut en procurer l'exfoliation, en appliquant dessus un petit bourdonnet, imbibé de tein-

^a Centur. IV. Observat. 63.

ture de myrrhe , d'aloës , ou d'euphorbe , ou en y appliquant le cautere actuel. Que si la carie est plus profonde , & que la phalange soit fort altérée , il ne faut pas balancer à l'emporter ; après quoi , on pance le bout du doigt à la maniere ordinaire.

VI. Enfin, si la gangrene survenoit , il faudroit y remédier par les moyens que nous avons proposés ci-dessus ,
Chapitre III. de la Gangrene. Et s'il y avoit à craindre qu'elle fît des progrès , il faudroit couper la phalange sans hésiter.

En Languedoc , on se flatte de prévenir le panaris dans son commencement , & on y réussit même quelquefois , en trempant un instant le doigt malade dans l'eau bouillante. Cette méthode paroît venir originairement des Médecins , car je trouve qu'elle a été recommandée par ^a Jérôme Fabrice d'Aquapendente.

^a De Chirurgic. Operation. Cap. 103.



CHAPITRE DIXIEME.

Des Parotides, des Bubons, des Oreillons, & des Croissans.

DESCRIPTION.

I. **I**L SE FORME dans les différentes glandes conglobées ou lymphatiques du col, des tumeurs inflammatoires, c'est-à-dire, accompagnées de rougeur, chaleur, douleur, & souvent même de pulsation.

II. Ces tumeurs se terminent quelquefois par la résolution; souvent elles viennent à suppuration; d'autres fois elles aboutissent à un squirre, & quelquefois même elles se terminent par la gangrene.

III. Souvent elles surviennent à la fièvre, qui est alors essentielle; quelquefois c'est par ces tumeurs que la fièvre finit, & alors ces tumeurs sont critiques; mais souvent aussi la fièvre survient à ces tumeurs, & alors la fièvre est symptomatique.

IV. Ces tumeurs, quoique semblables pour la cause, pour les accidens, pour les suites, pour les remèdes, différent entre-elles par rapport au siège qu'elles occupent. On appelle en *Grec*, & en *Latin*, *Bæcōnes*, & en *François*, *Bubons*, celles qui viennent aux glandes des aînes ou des aisselles; *Παρώτιδες*, celles qui se forment aux glandes lymphatiques qui sont à côté des oreilles, sous la mâchoire & au col.

V. Outre les tumeurs principales, dures, rénitentes, enflammées, difficiles à guérir, qui arrivent aux glandes inguinales, axillaires, parotides; les mêmes glandes sont sujettes à des engorgemens, qui y produisent des tumeurs plus molles, plus œdémateuses & plus aisées à résoudre, connues dans les glandes parotides sous le nom d'*oreillons*, & dans les glandes axillaires ou inguinales sous celui de *croissans*. Il arrive même des tumeurs pareilles dans les autres glandes lymphatiques du corps; mais elles n'ont point en *François* de nom particulier. Les Grecs appelloient *Φυγεθλά* ou *Φύματα*, toutes ces tumeurs plus légères, en quelques

endroits qu'elles arrivassent , & les Latins les appelloient *Pani*. Ces tumeurs en général sont assez communes dans les enfans , mais rares dans les adultes.

D I F F É R E N C E S.

I. ON DISTINGUE le bubon *vénérien* , qui est produit par le virus vérolitique ; le bubon *scorbutique* , qui est produit par le virus scorbutique ; & le bubon *pestilentiel* , qui est produit par la peste ; les bubons *malins* , qui surviennent à la fièvre maligne ; & le bubon *simple* ou *ordinaire* , qui vient d'une cause ordinaire.

II. Le bubon malin , & le bubon simple , les seuls dont il s'agisse ici , sont de trois especes ; le bubon *phlegmoneux* , où l'inflammation est manifeste ; le bubon *œdémateux* , où l'œdème prédomine ; & le bubon *squirrheux* , où l'on sent dans le centre de la tumeur une rénitence ou dureté.

III. Les bubons en général different suivant leur figure : tantôt ils sont *ronds* , & tantôt *longs* ; tantôt ils ne forment qu'une tumeur , & tantôt ils en forment plusieurs ; mais ces différences sont

pour l'ordinaire peu importantes.

IV. Les mêmes différences conviennent aux parotides & aux autres tumeurs inflammatoires ou œdémateuses des glandes, dont la nature est dans le fond la même que celle des bubons.

CAUSES.

COMME les bubons & les parotides ont leur siège dans les glandes lymphatiques, & qu'il est certain que ces tumeurs sont originairement des tumeurs lymphatiques, c'est-à-dire, produites par la lymphe, il faut, avant que de rechercher les causes qui les produisent, expliquer quelle est la circulation de la lymphe, & par quelle voie elle se fait.

Le sang & la lymphe intimement mêlés ensemble, sont portés par les mêmes vaisseaux, du cœur dans toutes les parties du corps, c'est-à-dire, par les artères; & à cet égard, le cours de la lymphe ne diffère point du cours même du sang, & suit absolument les mêmes règles.

Dans toutes les parties, l'extrémité de chaque artère capillaire, ou le der-

nier rameau d'artere , aboutit à deux vaisseaux ; l'un , qui est plus large & où passe la partie rouge du sang , avec une partie de la lymphe qui y demeure confondue , & c'est le principe ou le commencement d'une *veine sanguine capillaire* ; l'autre , plus étroit , où pénètre la plus grande partie de la lymphe , qui étoit dans le sang , & c'est le principe ou le commencement d'une *veine ou vaisseau lymphatique capillaire*.

Cette petite veine capillaire , dont on vient de parler , en s'unissant avec une autre veine capillaire pareille , forme un rameau plus gros ; & ces rameaux plus gros , par plusieurs semblables réunions qui se font successivement , forment les grosses veines , qui rapportent le sang des différentes parties du corps , & qui vont toutes aboutir enfin à la veine-cave , ou à la veine pulmonaire , d'où le sang est versé dans les oreillettes & de-là dans les ventricules du cœur. Tel est l'ordre de la circulation du sang , qui est parfaitement connu , & dont il n'est pas besoin de parler ici plus amplement.

La petite veine lymphatique capillaire qui naît de l'extrémité de l'artere, s'unissant de même avec quelques autres veines pareilles, fait une veine plus grosse, & ces veines, par plusieurs réunions répétées, forment enfin des troncs de veines lymphatiques, par où la lymphe se rapproche du cœur peu-à-peu, mais assez lentement, & par une route assez singulière, pour mériter d'être expliquée plus en détail.

Ce seroit se tromper que de croire que les veines lymphatiques destinées à porter la lymphe, ont une cavité continue comme les veines sanguines, & que la lymphe y a un cours non-interrompu, comme le sang dans les veines. On sçait au contraire, que d'intervalles en intervalles, tantôt plus tantôt moins longs, les veines lymphatiques sont coupées par des glandes que l'on appelle *conglobées*, à cause de leur figure; elles versent dans ces glandes la lymphe qu'elles apportent, & cette lymphe est reprise à l'autre bout de ces glandes par d'autres veines lymphatiques, qui la transportent plus

loin dans d'autres glandes pareilles, mais plus grosses, & ainsi successivement d'espace en espace, & d'entrepôt en entrepôt, jusqu'à ce que toute la lymphe soit arrivée dans la veine sous-clavière gauche, où est le terme de son cours, & où elle se remêle avec le sang.

Par exemple, les veines lymphatiques qui rapportent la lymphe du pied, aboutissent à plusieurs petites glandes conglobées, qui sont sous la plante du pied, vers le talon, ou autour de l'articulation de la jambe & du pied. De ces glandes, il part de nouvelles veines lymphatiques, qui portent la lymphe dans d'autres glandes situées sous les muscles jumeaux, sous le jarret, ou autour du genouil, où la lymphe, qui revient de toute la jambe, est portée en même tems par des veines lymphatiques particulières. Il sort de ces glandes du jarret, des veines lymphatiques plus grosses, qui transportent la lymphe dans les glandes des aînes, & de quelques autres glandes pareilles, qui sont près du grand trochanter, ou sous les muscles fessiers,

où se rend aussi par d'autres veines toute la lymphe qui revient de la cuisse. De-là, pour abrégé, la lymphe passe successivement & dans le même ordre, dans les glandes conglobées qui sont à la bifurcation des arteres hypogastriques, dans les glandes du centre du méfentere, connues sous le nom de *Pancreas d'Asellius*, dans le réservoir de Pecquet ou *cîteerne lombaire*, & enfin, dans le canal thorachique, qui la verse dans la fouclaviere gauche.

La lymphe qui revient des parties du bas-ventre, c'est-à-dire, du foye, du ventricule, de la rate, des reins, des intestins, de la matrice, des parties de la génération dans les deux sexes; après avoir été déposée de proche en proche dans quelques petites glandes qui sont à leur portée, se rassemble toute dans les glandes du pancréas d'Asellius, d'où elle passe dans le réservoir de Pecquet, & de-là par le canal thorachique dans la fouclaviere gauche.

Il en est à peu-près de même des parties supérieures du corps: la lymphe qui revient des mains, passe suc-

cessivement dans les glandes, qui sont sous la paume des mains, ou autour du poignet; dans les glandes, qui sont autour de l'articulation du coude; dans les glandes, qui sont sous le muscle deltoïde, & sur-tout dans les glandes axillaires, où se rend en même tems toute la lymphe qui revient des parties extérieures de la poitrine & du dos, après avoir été auparavant entreposée dans les mammelles, qui sont dans l'un & dans l'autre sexe de véritables glandes lymphatiques. Enfin, toute la lymphe rassemblée dans les glandes des aisselles, est portée dans la fouclaviere gauche par deux ou trois grosses veines lymphatiques, connues sous le nom de *vaisseaux roriferes de Bils*.

La lymphe qui revient de la tête; tant des parties du dehors, que de celles du dedans, par plusieurs veines lymphatiques, aboutit toute de l'un & de l'autre côté, à des glandes, qui sont derriere les oreilles près de l'articulation de la mâchoire inférieure, ou aux côtés du col, d'où elle est reprise par des veines plus grosses, qui vont la verser dans les *vaisseaux roriferes de Bils*, ou

immédiatement dans la fouclaviere gauche.

Enfin, la lymphe qui revient des poumons & du dedans de la poitrine, après avoir passé par quelques petites glandes, qui sont sur son chemin, se rassemble toute dans le thymus, qui est une véritable glande lymphatique, d'où elle est portée par de nouvelles veines dans les vaisseaux roriferes de Bils, ou dans la fouclaviere gauche immédiatement. On ne doit excepter de cette regle que quelques veines lymphatiques, qui viennent de l'entre-deux des côtes près de l'épine du dos, & qui vont s'aboucher dans le canal thorachique, de l'un & de l'autre côté.

De-là il est aisé de juger, que le cours de la lymphe soumis à tant de détours doit être naturellement fort lent; mais on en fera bien mieux convaincu, si l'on fait réflexion que d'un côté les veines lymphatiques, par où la lymphe coule, n'ont qu'une tunique mince & transparente, sont dénuées de toutes fibres motrices, & n'ont point de ressort, ou n'en ont que très-peu, & par conséquent ne sont point

capables ni d'augmenter le mouvement de la lymphe, ni même de conserver celui qu'elle a; & que de l'autre, les glandes conglobées que la lymphe traverse à plusieurs reprises, sont formées d'un amas de vésicules ou cellules de la même texture que les veines lymphatiques, lesquelles sont enveloppées d'une membrane commune, & s'ouvrent les unes dans les autres, de sorte que la lymphe qui y est apportée par les veines *afférantes*, doit parcourir toutes les cellules, & passer successivement des unes dans les autres, avant que d'arriver aux veines *déférantes*, qui doivent la recevoir, ce qui, comme on voit, ne peut se faire sans rallentir encore le mouvement de la lymphe.

Les Anatomistes ont été si fort frappés de cette considération, qu'ils ont cherché tous les moyens d'accélérer le mouvement de la lymphe. Les uns ont fait remarquer que les veines lymphatiques qui la portent, sont ordinairement près des artères, & exposées à l'action de leurs battemens, ce qui doit y hâter le cours de la lymphe; les autres font valoir la position ordinaire

des veines lymphatiques dans les interstices des muscles, & prétendent que les muscles, en se contractant, doivent presser ces veines, & y accélérer le mouvement de la lymphe; ils font tous observer, que les veines lymphatiques, sur-tout celles qui viennent des extrémités inférieures, sont garnies d'un grand nombre de valvules sigmoïdes, & ils croyent que ces valvules, en soutenant le poids de la lymphe qui est montée, doivent faciliter d'autant le cours de celle qui la suit.

Mais ces avantages, fussent-ils aussi efficaces qu'on le dit, empêcheront bien peut-être, que la lymphe ne croupisse dans les parties, ce qu'elle ne fait que trop souvent dans plusieurs cas; mais ils n'empêcheront jamais que le cours de la lymphe ne soit très-lent en comparaison de celui du sang; & c'est ainsi qu'il doit être en effet, pour que la lymphe puisse servir à la nutrition du corps, à quoi l'Auteur de la Nature l'a destinée. Mais il est inutile de s'arrêter à ces réflexions, qui n'appartiennent pas au sujet que nous traitons.

Il suffit d'avoir droit de conclure de ce qui vient d'être exposé, que les glandes lymphatiques ou conglobées ne peuvent grossir & se tuméfier jusqu'au point de produire des *bubons* ou des *parotides*, que parce que la lymphe s'accumule & s'arrête dans leurs cellules; & que la lymphe ne peut s'y accumuler & s'y arrêter que par trois causes.

La premiere, est l'épaississement même de la lymphe, qui a peine à parcourir toutes les cellules par où il faut qu'elle passe pour continuer son cours.

La seconde, est l'affoiblissement du ressort de ces glandes ou le dérangement des communications qu'il y a entre leurs cellules, ce qui doit de même y retenir & y accumuler la lymphe.

La troisieme enfin, est le concours de ces deux premieres causes.

I. L'épaississement de la lymphe peut venir de plusieurs causes :

1°. De la qualité du sang, qui fournit la lymphe quand il se trouve lui-même épaissi par l'usage d'alimens grossiers; par les mauvaises digestions

qui se font dans l'estomac ; par les passions de l'ame ; ou par quelque autre cause que ce soit :

2°. Du froid extérieur où ces glandes sont quelquefois exposées, ce qui suffit pour y épaisir la lymphe :

3°. Du virus vérolique :

4°. Du levain scorbutique :

5°. Du venin pestilentiel, qui tous épaisissent la lymphe, quoique différemment, quand elle en est infectée :

6°. Du mélange des parties de pus, ou des parties grossières de sang qui s'y trouvent mêlées : c'est ainsi que les érysipeles, les inflammations & les ulcères de quelques parties produisent souvent un gonflement dans les glandes, où va se jeter la lymphe qui en revient. On en a un exemple très-ordinaire dans les enfans qui ont quelque mal à la tête, en qui les glandes du col où va se rendre la lymphe qui en revient, ont accoutumé de s'enfler.

II. L'affoiblissement du ressort des glandes lymphatiques & le dérangement des communications de leurs cellules, ne reconnoissent pour cause que les seules contusions qu'y font des

coups, des chûtes, ou des compressions trop fortes : c'est ainsi que l'expérience nous fait voir tous les jours que les coups ou les chûtes sur le sein dans les femmes, y attirent d'abord des tumeurs lymphatiques, qui deviennent souvent carcinomateuses.

III. Ces deux premières causes, dont l'une vient du vice de la lymphe, & l'autre du vice des glandes, peuvent concourir, & concourent souvent & ce concours doit causer dans les glandes, des tumeurs d'autant plus fâcheuses, d'autant plus promptes, & d'autant plus difficiles à guérir.

Quoique toutes les glandes lymphatiques du corps soient également exposées aux trois causes qu'on vient de rapporter, les bubons & les parotides, c'est-à-dire, les tumeurs des glandes inguinales, axillaires, parotides, sont plus fréquentes que les tumeurs des autres glandes, par plusieurs raisons.

1°. Parce que les glandes des aînes, des aisselles, & sur-tout des oreilles, sont plus exposées au froid extérieur.

2°. Parce qu'elles reçoivent la lymphe de parties plus sujettes à se refroidir.

dir, & par cette raison, la reçoivent déjà épaissie.

3°. Parce qu'elles reçoivent une plus grande quantité de lymphe, ce qui doit en faciliter l'engorgement.

4°. Parce que la lymphe qu'elles reçoivent est plus épaisse, à cause qu'elle revient des parties les plus éloignées du cœur, & qu'il y a plus long-tems qu'elle est séparée d'avec le sang.

En particulier, les parotides sont fréquentes dans la fièvre maligne.

1°. Parce que la lymphe revient alors de la tête plus abondamment, à cause que le sang y est accumulé, & y cause une phlogose ou une inflammation.

2°. Parce que la lymphe qui en revient, charrie avec elle quelques particules de sang, qui dans la phlogose ou dans l'inflammation, se dévoyent dans les veines lymphatiques.

3°. Parce qu'elle charrie souvent quelques parties de pus, dès qu'il commence à s'y former, quand l'inflammation tourne en suppuration.

Pour les oreillons qui arrivent dans les glandes parotides & les croissans, qui

ont leur siège dans les glandes axillaires ou inguinales, qui sont des tumeurs plus œdémateuses qu'inflammatoires, dont il est facile de procurer la résolution, & qui sont très-communes dans les enfans, elles viennent de même du séjour de la lymphe qui s'arrête dans ces glandes.

Or, dans les enfans la lymphe s'arrête facilement dans ces glandes, parce qu'étant chez eux plus grasse & plus gélatineuse, elle est par-là plus disposée à s'engorger, dès qu'elle vient à acquérir le plus léger degré d'épaississement nouveau par quelque cause que ce soit; comme par le vice des digestions, à quoi les enfans sont sujets à raison de leur voracité, ou par le froid extérieur auquel ils s'exposent imprudemment.

S Y M P T O M E S.

1°. La lymphe en s'arrêtant dans les glandes conglobées, en doit dilater toutes les cellules, & par-là causer un gonflement dans ces glandes, plus ou moins grand, & plus ou moins rénitent, selon le degré de l'engorgement.

2°. Si le gonflement de la glande se fait promptement , la compression subite qu'en souffriront les veines voisines , y arrêtera le sang , & y donnera lieu à la phlogose ou à l'inflammation , sur-tout si le sang est disposé à se raréfier ; ce qui n'arrivera pas , ou arrivera moins , si le gonflement des glandes se fait plus lentement , & que le sang soit moins disposé à la raréfaction.

3°. La tumeur de la glande & la rénitence qu'on y sent , doivent être bornées & circonscrites par le volume même de la glande tuméfiée.

4°. La douleur accompagne toujours la tumeur des glandes , & elle est plus ou moins grande , suivant que ces tumeurs se forment plus ou moins vite , sont plus ou moins grandes , ou plus ou moins phlegmoneuses.

5°. Dans les bubons des aînes , il arrive souvent que toute la jambe devient œdémateuse , parce que la lymphe s'y trouve retenue par l'interception de la circulation dans les glandes inguinales ; de même , & par la même raison , le bras a coutume de

s'enfler dans les bubons des aisselles. Mais ces accidens n'arrivent ordinairement que quand les glandes inguinales ou axillaires sont toutes gonflées, & gonflées promptement ; & n'arrivent presque jamais, quand il n'y a que quelques-unes de ces glandes d'affectées, parce que les autres suffisent pour le passage de la lymphe ; ou quand ce gonflement se fait lentement, & par voye de congestion, parce que la lymphe a le tems de se frayer de nouvelles routes par les glandes lymphatiques, qui sont sous les muscles fessiers ou sous le deltoïde.

6°. L'insomnie & la fièvre sont pour l'ordinaire l'effet de la douleur, & y sont proportionnées.

7°. Tous ces accidens arrivent de même dans les oreillons, & dans les croissans, mais à un moindre degré ; parce que l'engorgement de la lymphe qui les produit, étant plus lent, & moins grand, il n'attire presque aucune inflammation, & ne cause aucune tension douloureuse dans les glandes affectées.

8°. Les oreillons & les croissans se

terminent ordinairement par voye de résolution, parce que la lymphe qui les produit, conserve beaucoup de sa fluidité; & que d'ailleurs dans les enfans en qui ils arrivent, tous les vaisseaux sont souples, ouverts, facilement *perméables*, & par conséquent très-propres à repomper la lymphe qui croupit.

CAUSES DES DIFFÉRENCES.

1°. LES levains véroliques, scorbutiques & pestilentiels produisent des bubons véroliques, scorbutiques, & pestilentiels. La fièvre maligne, ou les causes ordinaires, produisent le bubon malin, ou le bubon simple.

2°. On a déjà dit que le bubon est phlegmoneux, quand les glandes se gonflent vite par voye de *fluxion*, & que le sang est aisé à raréfier: il n'est qu'œdémateux, quand le gonflement se fait plus lentement, & que le sang est plus séreux: il est squirrheux, quand l'engorgement de la glande se fait lentement par voye de *congestion*, & que la lymphe qui le fait, est fort épaisse.

3°. Le bubon est ramassé, quand il n'y a qu'une glande affectée, ou que

celles qui le sont , se trouvent fort près entre-elles ; & il est au contraire séparé en plusieurs tumeurs , quand il y a plusieurs glandes affectées , & que ces glandes sont écartées ; enfin , les bubons sont longs ou ronds , suivant la figure des glandes engorgées.

D I A G N O S T I C .

1°. Les bubons & les parotides sont des tumeurs trop distinguées par leur siège , leur circonscription , leur rénitence , pour pouvoir être confondues avec les simples phlegmons. Du reste , la vue & le toucher apprennent si les bubons & les parotides sont éminentes ou plattes ; si elles sont phlegmoneuses , œdémateuses ou squirrheuses ; si elles se disposent à la résolution ou à la suppuration.

2°. Pour les causes des bubons , on les conjecture par les circonstances : s'ils viennent après un commerce suspect , ou à une personne qui a des maladies vénériennes , on juge qu'ils sont véroliques : on les regarde comme scorbutiques , s'ils arrivent à un scorbutique ; comme pestilentiels , s'ils paroissent

roissent dans un pestiféré ; comme malins, s'ils surviennent à la fièvre maligne. Ce n'est qu'au défaut de ces causes qu'on peut les regarder comme des bubons simples ; ce qui doit s'entendre de même des croissans & des parotides.

3°. Quoique les oreillons & les croissans aient le même siège que les bubons & les parotides, on ne sçauroit les confondre, si l'on fait attention que dans ces tumeurs, la rénitence, l'inflammation, la chaleur, & la douleur, sont bien moindres que dans les parotides & les bubons ; qu'il n'y a point de fièvre, ou qu'il n'y en a que très-peu, & que les accidens sont très-legers.

4°. On peut encore moins confondre les oreillons & les croissans, avec les tumeurs phlegmoneuses ordinaires, d'avec lesquelles il est aisé de les distinguer tant par la place qu'ils occupent, que par la circonscription qui les borne.

PROGNOSTIC.

1°. LES bubons & les parotides ne
Tome I.

sont jamais sans danger ; mais le danger suit la cause du mal : ainsi le bubon pestilentiel est plus dangereux que le bubon malin ; le bubon malin , que le bubon scorbutique ; le bubon scorbutique , que le bubon vérolique ; & le bubon vérolique , que le bubon simple.

2°. Suivant la qualité de la tumeur , les bubons plats sont plus dangereux que les éminens ; les bubons phlegmoneux plus dangereux que les œdémateux ; les bubons squirrheux , plus opiniâtres & plus difficiles à guérir que les phlegmoneux & les œdémateux.

3°. Suivant les accidens qui accompagnent le mal , le bubon qui vient aisément à suppuration , est plus facile à guérir que celui qui ne suppure pas.

4°. Suivant le lieu qu'ils occupent ; les bubons des aînes suppurent plus difficilement que ceux des aisselles ; & ceux des glandes parotides plus difficilement encore que ceux des aînes.

5°. En particulier, les parotides sont très-dangereuses , parce qu'en comprimant les veines jugulaires , elles gênent le retour du sang de la tête ,

& y peuvent augmenter l'engorgement.

6°. Elles sont sur-tout dangereuses, lorsqu'elles arrivent avec augmentation de transport; car alors elles viennent ou de l'excès de l'engorgement inflammatoire du cerveau, ou, ce qui est pire, de la suppuration qui s'y fait.

7°. Elles sont au contraire salutaires & critiques, quand elles viennent avec rémission des accidens, parce qu'alors c'est la résolution qui les produit, dans laquelle, comme on l'a déjà dit, les veines lymphatiques ont accoutumé de repomper quelques gouttes de sang.

8°. Les bubons & les parotides sont toujours dangereux quand ils surviennent à la fièvre, & ils le sont moins quand la fièvre leur survient.

9°. Il est dangereux de voir disparaître tout d'un coup les bubons & les parotides, parce que cette *délitescence* subite, ne peut point être regardée comme une résolution légitime, & doit faire craindre une *métastase* ou transport de l'humeur sur quelque par-

tie noble, ce qui n'arrive que trop souvent.

10°. Quant aux oreillons & aux croifans, & aux autres engorgemens des glandes, qui arrivent aux enfans, ils sont pour l'ordinaire sans danger, & le plus souvent se dissipent d'eux-mêmes, en tenant les enfans à couvert du froid; ces fortes de tumeurs n'étant ni fort rénitentes, ni fort inflammatoires, ni fort rebelles à la résolution.

CURATION.

ON N'ENTEND point parler ici de la curation ni du bubon pestilentiel, ni du bubon scorbutique, ni du bubon vérolique; mais seulement des bubons & des parotides qui arrivent dans la fièvre maligne, ou qui sont produits par des causes ordinaires.

Cette curation regarde ou les remèdes internes qu'il faut ordonner, & alors on l'appelle curation *interne*; ou les remèdes externes qu'il faut employer au dehors, & alors on l'appelle curation *externe*. On les va expo-

ler toutes les deux par ordre.

I. Dans la curation interne :

1°. Il faut saigner dans le bubon ou la parotide simple, si on n'a pas encore eu occasion de le faire ; & dans ces mêmes tumeurs, quand elles sont malignes, réitérer les saignées, quoiqu'on l'ait déjà fait plusieurs fois. On se réglera pour le nombre & la grandeur des saignées, sur l'état du bubon ou de la parotide, & sur les forces du malade.

2°. On continuera de tenir le malade au bouillon & à la ptisane, ou on l'y mettra s'il n'y étoit point encore.

3°. On employera des juleps ou des apofèmes délayans & rafraîchissans avec la bourache, la chicorée, le cresson de fontaine, où l'on ajoutera la scabieuse, le chardon bénit, la reine des prés, si l'état du pouls le demande, c'est-à-dire, s'il est foible.

4°. On purgera le malade, même avec l'émétique, sur-tout s'il ne l'a pas encore pris ; en tout cas avec un purgatif simple, selon la nature du mal ; ce que l'on répétera selon le besoin :

5°. Enfin, on donnera des diapho-

rétiques & des cordiaux doux, tels que la confection d'hyacinthe, la thériaque, la poudre de vipere, le diaphorétique minéral, &c. si la fièvre est modérée & que l'état du pouls le demande.

II. Quant à la curation externe :

1°. On employera d'abord les cataplasmes émolliens & relâchans, pour modérer la douleur; comme le cataplasme de *micâ panis*; le ris bouilli avec du lait, ou du vin doux; la farine d'avoine cuite avec le lait & le miel.

2°. On évitera avec soin les résolutifs prématurés, & encore plus les répercussifs, dont l'effet ordinaire est de durcir la glande, & de la rendre squirrheuse.

3°. Si le bubon ou la parotide dispaissent d'eux-mêmes par le seul usage des émolliens, on doit répéter sur le champ, les purgatifs & les diaphorétiques, pour évacuer l'humeur par les selles, ou par les sueurs, & l'empêcher de se déposer sur quelque autre partie.

4°. Au contraire, si les bubons &

la parotide persistent, il faut employer les maturatifs & les pourrissans, pour les faire venir en suppuration ; tels sont les cataplasmes avec les pulpes de mauve, guimauve, brancursine, oignon de lis, escargots, basilicum, vieux levain, l'huile de lis, & sur-tout l'emplâtre de diachylum composé.

5°. Les bubons, tant des aînes que des aisselles, ne doivent être ouverts que quand ils sont en pleine suppuration & bien ramollis, à moins que les accidens n'obligent à se hâter.

6°. Quand le corps de la glande est bien en fonte, on en fait l'ouverture par une incision cruciale avec le bistouri, en enlevant les angles avec les ciseaux, ou ce qui est encore mieux, on y applique une traînée de pierres à cautere, qui fait une ouverture plus commode pour le pancement.

7°. A l'égard des parotides, il faut les ouvrir sans attendre la suppuration parfaite, à cause du danger qu'il y a que la compression qu'elles font sur la jugulaire, ne cause ou n'augmente l'engorgement du cervau.

8°. L'usage le plus sûr, est de les

ouvrir par une longue traînée de pierres à cauter, proportionnée à la longueur de la tumeur, pour mettre en fonte par ce moyen, le corps de la glande tuméfiée; il faut ensuite tondre l'eschare avec la pointe des ciseaux, & accélérer la chute de ce qu'on n'aura pas pû emporter, en y mettant beaucoup de beurre frais, ou de basilicum.

9°. On pance d'abord les bubons & les parotides ouverts, avec des digestifs, qu'on peut animer, s'il le faut, avec l'huile d'hypéricum, avec la poudre de myrrhe, ou, ce qui est encore mieux, avec la teinture de myrrhe. Quand la playe est détergée, on la pance comme une playe ordinaire, avec le baume d'Arcéus pour rendre les chairs fermes, & sur la fin, avec le baume verd pour procurer la cicatrice.

10°. Si toute la glande s'est fondue par la suppuration, la playe est bientôt guérie, & la cicatrice se fait vite. Que s'il reste quelque portion de la glande racornie, il faut ou l'emporter avec les ciseaux, ou la détruire avec les escharotiques. Au reste, si les bubons ou la parotide, au lieu de suppurer,

durcissent, & se convertissent en squirrhés, il faudra dans ce cas, employer les remèdes qui conviennent aux squirrhés, dont on parlera ci-dessous.

II°. Quant aux oreillons & aux croifans, qui arrivent souvent aux enfans, on se contente de leur faire une saignée, de leur faire prendre des bouillons ou des apofèmes rafraîchissans, & d'ordonner de les tenir dans la chambre. Du reste, on fait sur les tumeurs des embrocations avec les huiles de camomille, ou de vers de terre, & on met par dessus de la laine grasse qu'on aura exposée auparavant à la fumée de succin, ou ambre jaune.



CHAPITRE ONZIEME.

Des Mules ou Engelures.

DESCRIPTION.

LES ENGELURES, que l'on appelle en Latin *Perniones*, & en Grec *Χείμαθλα*, peuvent se présenter en quatre différens états, qu'il est important de bien distinguer.

1°. Au commencement, il paroît aux doigts des mains, ou des pieds, aux talons & aux autres parties qui sont sujettes à ce mal, un gonflement avec rougeur, douleur, & même avec un peu de chaleur & un peu de demangeaison. La partie gonflée cede à la pression, mais elle se remet & garde peu la marque de l'impression. C'est l'Engelure *commençante* ou *œdémateuse*.

2°. Le gonflement continuant ou augmentant, la chaleur & la douleur augmentent à proportion & la partie devient rouge, de telle maniere pourtant qu'elle blanchit quand on y appuie le doigt. C'est l'engelure *confirmée* ou *érépipélateuse*.

3°. Dans la suite , le gonflement , la chaleur & la rougeur vont en augmentant ; & alors la partie affectée conserve sa rougeur malgré la compression ; & c'est l'Engelure *phlegmoneuse*.

4°. Enfin , il se forme quelques cloches qui détachent la surpeau , & l'engelure commence à se crevasser , & à dégénérer en ulcere : c'est alors qu'elle porte le nom d'Engelure *ulcérée*.

S I É G E .

TOUT le monde sçait que les engelures occupent particulièrement les doigts des pieds & des mains ; les pieds & les mains , & sur-tout les talons ; le nez & les levres , les bouts des oreilles ; en général toutes les extrémités du corps , sur-tout quand elles se trouvent exposées à l'impression du froid.

C A U S E S .

1°. LES engelures n'arrivent jamais que par le froid ; elles arrivent sur-tout , quand on passe subitement & à plusieurs reprises du chaud au froid , ou du froid au chaud ; parce qu'alors

l'action du froid en devient plus forte. C'est donc à l'action du froid & à l'épaississement qu'il cause dans la lymphe, qu'il faut attribuer les engelures.

La lymphe épaissie s'arrête dans ses propres vaisseaux, ou, ce qui revient au même, y coule plus lentement; ce qui donne lieu au gonflement de ces vaisseaux, & par conséquent au gonflement de la partie même, c'est-à-dire, de la peau, qui est plus exposée à l'impression du froid.

Ce gonflement n'étant causé que par la lymphe, n'est qu'*œdémateux*, c'est-à-dire, qu'il ne change pas la couleur de la partie; & quoiqu'il soit mol, il a pourtant du ressort, parce que la lymphe qui croupit dans ses vaisseaux, ne les a pas encore entièrement relâchés.

2°. L'engorgement de la lymphe continuant, & même augmentant, les vaisseaux lymphatiques trop gonflés dans la peau, compriment les veines voisines, & retardent la circulation du sang, ce qui augmente la tumeur laquelle acquiert en même tems une rougeur sensible, mais capable de dispa-

roître par la pression ; & c'est alors que les engelures sont *érésipélateuses*.

3°. La même cause continuant d'agir, la stagnation du sang augmente & se communique à la graisse ou à la membrane cellulaire qui est sous la peau ; ce qui produit une véritable inflammation, accompagnée de rougeur, chaleur & douleur ; & alors les engelures sont *phlegmoneuses*.

4°. Enfin, il suinte des vaisseaux lymphatiques ou sanguins trop engorgés, quelques gouttes de sérosité qui étant retenues sous l'épiderme, causent des cloches auxquelles, quand elles crevent, surviennent des gerçures de la peau qui se terminent en ulcères ; & c'est ce qui constitue les engelures *ulcérées*.

I. Les parties exposées aux engelures sont, comme on l'a dit, les doigts des mains ou des pieds, les talons, le bout du nez, les lèvres & quelquefois les oreilles ; & cela pour deux raisons.

1°. Parce que ces parties étant les plus éloignées du cœur, le sang avant que d'y aborder, a perdu la plus grande partie de son mouvement & de sa chaleur, & par conséquent la lymphe

elle-même a en perdu de même ; ce qui fait qu'elle s'y arrête plus facilement.

2°. Parce que ces parties sont le plus exposées à l'impression du froid extérieur, tant par leur situation que par leur peu de volume.

II. Les engelures ne sont pas également communes à tout le monde. L'expérience fait voir qu'elles arrivent principalement à ceux en qui la lymphe est grasse, visqueuse, peu saline, aisée à s'épaissir ; comme aux enfans, aux femmes, à ceux qui ne boivent que de l'eau, aux pituiteux.

Au contraire, elles n'arrivent presque jamais à ceux en qui la lymphe est plus ténue, plus saline, plus âcre, moins propre à s'épaissir ; comme aux adultes, aux hommes, aux buveurs de vin, aux bilieux.

S Y M P T O M E S.

DANS les engelures, la tumeur est blanche au commencement, tandis qu'il n'y a que la lymphe qui y croupit, elle est pourtant légèrement chaude & un peu douloureuse.

2°. Elle est molle, mais avec quel-

que ressort, à cause que la lymphe qui est encore dans ses vaisseaux, n'a pas eu le tems d'en relâcher les tuniques.

3°. Quand le sang vient à s'arrêter lui-même dans les engelures, la chaleur, la rougeur & la douleur augmentent; mais cependant l'engorgement du sang n'est pas assez grand pour que la partie conserve sa rougeur, quand on la comprime.

4°. Ces accidens deviennent plus forts à proportion que l'engorgement des vaisseaux sanguins augmente, & ils sont au dernier degré quand l'inflammation est formée.

5°. Il suinte alors des vaisseaux sanguins & lymphatiques engorgés, des petites gouttes de sérosité, qui soulèvent la surpeau, & y causent des cloches plus ou moins grandes, qui venant à crever, donnent lieu à des gersures ulcérées.

6°. Il sort de ces gersures d'abord une sérosité purement lymphatique; ensuite une espèce de pus assez abondant, mais toujours séreux.

7°. Les engelures peuvent se résoudre en tout état, œdémateuses, éréfi-

pélateuses, ou phlegmoneuses, dès que la lymphe reprend sa première fluidité, & son cours ordinaire.

8°. Quand elles se résolvent, il arrive que la partie demange beaucoup, soit parce qu'une partie de la lymphe qui y croupissoit, transpire par la peau, soit plutôt parce que la surpeau desséchée qui flotte sur la tumeur à demi-résolue, y produit des chatouillemens continuels.

9°. Enfin, la partie se pele, parce que la surpeau desséchée, se détache par lambeaux plus ou moins grands, de la tumeur qui est par dessous, & qui se rétrécit à mesure qu'elle se résout.

D I A G N O S T I C.

LES engelures sont un mal très-connu, & quand il ne le feroit pas, on ne sçauroit le méconnoître sur la description qu'on en a faite. Rien n'est plus aisé aussi que de distinguer, au premier coup d'œil, les différens états des engelures.

P R O G N O S T I C.

LES engelures sont presque toujours

sans danger. Il est arrivé pourtant quelquefois qu'elles ont abouti à la carie des os, mais ce cas est rare; elles ont même quelquefois abouti à la gangrene; mais ce cas est encore plus rare.

Il est très-difficile de guérir les engelures tant que dure le froid, c'est-à-dire, la cause du mal, à moins qu'on n'apporte une attention particulière à en éviter les impressions; mais aussi dès que le tems devient plus doux, elles guérissent presque d'elles-mêmes.

CURATION.

EN GÉNÉRAL, le traitement des engelures comprend trois objets.

1°. De préserver de ce mal, avant qu'il arrive, ceux qui y sont sujets.

2°. De le guérir promptement quand il est arrivé, & dans le tems que les engelures ne sont encore qu'œdémateuses, érépipélateuses, ou phlegmoneuses.

3°. Enfin, de les guérir quand les engelures sont même ulcérées.

I. Il n'est pas facile de préserver des engelures les personnes qui y sont naturellement sujettes; mais l'unique

moyen d'y réussir, lorsque la chose est possible, c'est d'employer les moyens suivans.

1°. Exhorter à se garantir du froid, avec soin, & sur-tout à ne se point chauffer imprudemment, quand on a grand froid, ni à se refroidir tout d'un coup quand on a grand chaud. On sçait par expérience que le passage très-prompt d'un état à l'autre, est la cause la plus commune des engelures, sur-tout quand on s'y expose fort souvent, comme font les enfans.

2°. Si l'on est sujet aux engelures des doigts du pied ou des talons, porter des chaufsons de laine ou de castor; imbiber même ces chaufsons de quelques gouttes d'esprit-de-vin. Porter de même des gants de castor, ou des gants fourrés, si l'on craint les engelures aux mains.

3°. Tremper deux fois le jour les pieds & les mains dans une décoction chaude de navets ou de raves, & s'il se peut, de navets ou de raves qui aient été gelés, & dont le suc est alors plus doux. Au sortir de cette espèce de bain, après avoir essuyé les pieds &

les mains, les arroser de quelques gouttes d'eau-de-vie, ou d'eau de la Reine d'Hongrie.

4°. Appliquer sur les parties menacées d'engelures, des morceaux de toile, trempés dans un onguent fait avec la cire vierge, la térébenthine, & le camphre, où l'on ajoûte un peu d'huile de laurier qu'on fait fondre ensemble à un feu fort doux.

5°. Enfin, exposer les pieds & les mains à la fumée de quelques pastilles, faites avec la myrrhe ou le styrax, & un peu de cinnabre, qu'on jette peu-à-peu dans un réchaut plein de braise.

II. Si ces précautions sont inutiles, & qu'on ne puisse pas prévenir la formation des engelures, il faut mettre promptement en usage des remèdes plus efficaces pour en procurer la résolution, ou du moins en empêcher le progrès.

Dans ces vûes: 1°. On fera tremper les pieds & les mains dans la décoction chaude de plantes aromatiques; comme de sauge, de romarin, de lavande, de thym, d'origan, de rhûe; ou dans la décoction de racine de *ciclamen* ou pain de cochon. Non-seulement on fait ces décoctions dans le vin

rouge, mais on y ajoute même de l'eau-de-vie, quand on veut s'en servir.

2°. On étuve les parties malades avec de l'eau-de-vie camphrée, ou feule, ou aiguisée avec le sel ammoniac; avec l'urine chaude, avec la teinture de résine de pin dans l'eau-de-vie, avec les huiles de vers de terre, de laurier, ou des Philosophes.

3°. On les oindra avec de l'huile de cire, où l'on aura fait bouillir des raves rapées, & où l'on aura mêlé un peu de térébenthine; ou avec l'huile de laurier, où l'on aura mêlé de même un peu de térébenthine & de cire, ou avec de la graisse fondue de chapon, où l'on mêlera un tiers de moutarde commune.

4°. On les exposera à la fumée des pastilles qu'on a proposées dans *l'art. précédent*, N°. 5. ou, ce qui réussit quelquefois mieux, à la fumée des vieilles savattes ou de la corne brûlée.

5°. On les couvrira enfin avec les toiles préparées, dont on a parlé dans *l'art. précédent*, N°. 4. ou avec un emplâtre de mucilage, de mélilot & de Vigo, ou avec le simple emplâtre de Nuremberg.

III. Malgré tous ces soins, il arrive souvent que les engelures se crevassent, & s'ulcerent, quand l'hyver est long & rigoureux.

Dans ce cas : 1^o. Il faut continuer l'usage des remedes qui auront paru le mieux réussir entre ceux qu'on a déjà proposés ; & laver souvent les engelures ouvertes avec le vin chaud, ou avec l'eau de chaux, où l'on mêlera quelques gouttes d'eau-de-vie.

2^o. On y appliquera ensuite un emplâtre de céruse, ou de diapalme, ou les toiles préparées, comme on l'a dit ci-dessus ; ou, ce qui est encore plus efficace, on les pancera avec un onguent fait avec l'huile de cire, la résine de pin, & la poix colophone, fondues ensemble ; ce qui est propre à déterger & à consolider.

3^o. L'ulcere creuse quelquefois fort vite dans les engelures, parce que les parties sont fort abreuvées ; s'il arrivoit qu'il pénétrât jusqu'à l'os, il faudroit dans ce cas, mettre sur l'os un plumaceau imbibé d'un peu d'esprit-de-vin, ou d'un peu de teinture de

myrrhe pour prévenir l'altération de l'os.

4°. Quelquefois on est obligé de panser les engelures ulcérées comme une playe ; & alors après les avoir lavées avec de l'eau de Balaruc ou de Barege , si on en a la commodité , ou avec une décoction de racines d'aristoloche , on se sert successivement du digestif , du baume d'Arcéus , du baume brun , & du baume verd , suivant l'état de la playe.

5°. Il est rare qu'il soit besoin d'employer dans les engelures , des remèdes internes , parce qu'ordinairement elles ne supposent aucun vice notable , ni dans le sang , ni dans la lympe ; mais s'il falloit en employer , on ne prescriroit que des remèdes délayans , diurétiques , & apéritifs ; comme des apofèmes avec la chicorée ; le creffon d'eau , le cerfeuil , ou des bouillons avec des écrevisses ; ou du petit-lait avec le tartre martial soluble.



CHAPITRE DOUZIEME.

De la Meurtrissure ou Ecchymose.

DESCRIPTION.

LA MEURTRISURE, en Latin *Su-*
gillatio, en Grec *Εκχύμωσις*, est un
 épanchement de sang, quelquefois fort
 léger, mais partagé ordinairement en
 plusieurs points, plus ou moins grands,
 plus ou moins séparés, plus ou moins
 étendus, presque toujours suivis d'une
 inflammation proportionnée à la vio-
 lence de la cause, & accompagnée de
 rougeur, chaleur & douleur, qui sont
 les symptomes de l'inflammation.

I. Cet épanchement est quelquefois
 superficiel & dans la peau, & quel-
 quefois profond & dans la membrane
 cellulaire ou adipeuse, & même dans les
 muscles qui sont au-dessous. On ap-
 pelle la premiere espèce de meurtris-
 sure, *superficielle*, & l'autre *profonde*.

II. Souvent cet épanchement est de
 lymphe plutôt que de sang, sur-tout

dans les enfans , en qui les vaisseaux sanguins qui sont souples & roulans , échappent à l'impression du coup qui ne porte que sur les veines lymphatiques ; mais souvent aussi cet épanchement est de pur sang , ou du moins le sang y prédomine , sur-tout dans adultes & dans les vieillards. La première espèce de meurtrissure s'appelle *lymphatique* , & l'autre *sanguine*.

III. Tantôt la meurtrissure arrive sans que la peau soit entamée , & alors on l'appelle *meurtrissure sans playe* ; & tantôt la peau est entamée , & alors on l'appelle *meurtrissure avec playe*.

IV. Selon le degré de violence de la cause qui produit la meurtrissure , l'épanchement est tantôt grand , & avec des gros grumeaux de sang extravasé , quand il y a de gros vaisseaux rompus , & alors la meurtrissure mérite le nom de *grande* ; tantôt , au contraire , l'épanchement est petit ou médiocre , quand le coup n'a déchiré que des petits vaisseaux , qui n'ont fourni que quelques gouttes de sang ; & alors la meurtrissure est *petite* ou *médiocre*.

V. Pour

V. Pour l'ordinaire, la meurtrissure ne porte que sur les parties molles du corps, telle que celle qu'on a décrite jusqu'ici; mais quelquefois elle s'étend jusque sur les os, qui souvent sont exposés par-là à s'exfolier, ou sujets du moins à un léger gonflement en forme d'*exostose*, qui se forme à l'endroit du coup.

VI. La couleur de la partie meurtrie n'est pas toujours la même. Au commencement, quand le sang fraîchement épanché conserve encore sa fluidité & sa couleur, la partie meurtrie est rouge. Elle devient bientôt noire, quand le sang en se grumelant, devient noir lui-même. Dans la suite, ce noir s'éclaircit, à mesure que le sang se résout; & sur la fin, la partie devient jaune: souvent même ces couleurs y forment différens cercles, le noir au centre, le rouge autour, & le jaune autour du rouge; ce qui fait une espèce d'iris, ou d'arc-en-ciel.

VII. Les meurtrissures se terminent de quatre façons. La *premiere*, par résolution, ce qui est la tournure la plus avantageuse, quand le sang épanché

est peu-à-peu délayé & détrempé par la lymphe, & entraîné avec elle dans les veines lymphatiques.

La *seconde*, par suppuration; quand le sang, à force de croupir dans un endroit naturellement chaud, & dont la chaleur est encore augmentée alors par l'inflammation, & d'y être exposé aux battemens des arteres voisines, se pourrit & forme un abcès ou apof-tême très-fétide.

La *troisieme*, par endurcissement; quand le sang extravasé, à force d'être sec, forme des grumeaux, qui au lieu de se pourrir, se dessechent, s'endurcissent, & donnent lieu à une espèce de squirrhe.

La *quatrieme* enfin, la pire de toutes, par gangrene; lorsque la sérosité âcre, qui suinte du sang épanché, pénètre, ramollit, détruit les fibres voisines & en supprime les oscillations ordinaires, qui en font la vitalité.

C A U S E S.

L'ÉPANCHEMENT de lymphe ou de sang, qui se fait dans la partie meur-trie, & qui constitue la meurtrissure,

ne vient point d'aucune cause qui coupe & qui incise les vaisseaux, en coupant & incisant la peau qui les couvre, car ce seroit alors une véritable playe, & non une meurtrissure; mais il vient des causes, qui peuvent déchirer les vaisseaux, qui sont sous la peau, sans déchirer la peau qui résiste davantage & ces causes se réduisent à la contusion, & à la distraction.

I. On connoît deux causes capables de produire la contusion.

La première, sont les chûtes, dont l'activité doit être estimée par la hauteur d'où l'on tombe, par la pésanteur de la personne qui tombe, par la dureté du corps sur lequel on tombe.

La seconde, sont les coups, qui agissent d'autant plus fortement qu'ils sont donnés par un bras plus vigoureux, qu'ils sont donnés en plus grand nombre, & qu'ils sont donnés avec un instrument plus dur & plus pesant.

II. La distraction arrive dans tous les cas, où les parties sont fortement tiraillées; comme quand on pince trop fortement la peau, quand on fait aux

membres disloqués des extensions & contre-extensions pour les remettre en place, ou quand on fait souffrir aux criminels la question par le tour. A quoi l'on peut joindre le déchirement, que font les os fracturés dans les parties voisines, sur-tout quand ils sont cassés en plusieurs fragmens pointus; le tiraillement que souffre la vessie par l'introduction des tenettes, ou la matrice dans un accouchement de force, quand les Chirurgiens n'ont pas dans ces cas, la plus grande circonspection.

S Y M P T O M E S.

1°. Dans le commencement, la partie meurtrie est peu douloureuse, & reste presque dans son état naturel; mais dès que l'inflammation survient, ce qui arrive dans les 24 heures, elle y attire la chaleur, la rougeur, la douleur & la tumeur, qui sont les symptômes ordinaires de l'inflammation, & même la fièvre, pour peu que la meurtrissure soit grande.

2°. Quand on réussit à dissiper promptement l'inflammation, & à rétablir dans la partie sa souplesse ordi-

naire, on parvient aisément à la résolution du sang épanché; parce qu'alors les oscillations, qui sont rétablies, poussent peu-à-peu dans les vaisseaux lymphatiques, le sang qui se trouve insensiblement détrempe. Dès que la résolution est une fois faite, les legeres déchirures qu'il peut y avoir sous la peau, sont bientôt réunies.

3°. Que si au contraire, l'inflammation dure, comme elle est un obstacle à la résolution, il est à craindre que le sang épanché ne se convertisse en pus par l'action des causes que l'on a expliquées ci-dessus, au Chapitre III. de l'*Abscès*; & dans ce cas il se forme dans la partie un abscès d'autant plus fâcheux, & d'autant plus grand; que la partie meurtrie tombe elle-même en suppuration.

4°. Quelquefois lorsque le sang est naturellement sec, & que les grumeaux qu'il a formés, sont encore desséchés par la chaleur de l'inflammation, il arrive qu'ils s'endurcissent jusqu'à former une espèce de tumeur squirrheuse, incapable de résolution, ou du moins d'une résolution prompte.

5°. Quelquefois aussi, le délabrement est si grand, & les grumeaux de sang épanché si gros & si durs, que les oscillations des vaisseaux ne peuvent plus s'exécuter, & qu'ainsi la vitalité de la partie périt, ou, ce qui revient au même, que la gangrene y survient.

6°. Quand on craint quelques-unes de ces suites fâcheuses, le plus court & le plus sûr est de scarifier la partie meurtrie, comme on le verra ci-dessous, d'en exprimer le sang extravasé, autant qu'on le peut; de réduire ainsi le mal à une playe simple, que l'on traite à la manière ordinaire, ce qui prévient toute crainte d'abcès ou d'apostème, d'endurcissement ou de squirrhe, & de gangrene.

D I A G N O S T I C.

1°. La meurtrissure ou ecchymose faite aux yeux. C'est aussi par l'inspection qu'on juge si la meurtrissure ou ecchymose est lymphatique ou sanguine, grande ou médiocre, superficielle ou profonde.

2°. La nature des accidens qui surviennent, apprend si la meurtrissure

se résout, si elle suppure, si elle s'endurcit en squirrhe, ou si elle menace de tourner en gangrene.

3°. La situation de la meurtrissure, & la grandeur du coup ou de la chute, font juger si l'os a souffert, ou si la meurtrissure n'a porté que sur les chairs.

PROGNOSTIC.

1°. En général, les meurtrissures ne sont pas dangereuses, ou le sont peu, tant qu'il n'y a pas fracture d'os.

2°. Le danger varie pourtant suivant la nature du mal : ainsi la meurtrissure sanguine est plus dangereuse que la lymphatique ; la grande que la médiocre ; la profonde que la superficielle.

3°. Suivant la partie meurtrie : ainsi la meurtrissure de l'os est plus dangereuse que la meurtrissure des parties molles ; la meurtrissure des tendons plus dangereuse que celle de la peau, de la graisse, ou des chairs.

4°. Suivant les accidens : ainsi la meurtrissure enflammée est plus dangereuse que celle qui ne l'est pas ; la meurtrissure suppurée, plus dangereuse.

se que l'enflammée; & celle qui tend à la gangrene, la plus dangereuse de toutes.

C U R A T I O N.

La meurtrissure peut se présenter à traiter dans trois différens cas :

1°. Lorsqu'elle n'est que lymphatique, ou du moins médiocre, supposé qu'elle soit sanguine :

2°. Lorsqu'elle est sanguine, considérable, & à grumeaux de sang :

3°. Lorsqu'elle est abscedée, menacée de gangrene, ou qu'elle intéresse les tendons ou les os.

I. Quand la meurtrissure est lymphatique, ou du moins qu'elle est médiocre quoique sanguine, il ne faut s'occuper que d'en procurer la résolution par les remedes convenables : cette pratique réussit alors presque toujours. On est en tous cas assez à tems d'en venir à la curation de la meurtrissure complete ou sanguine, plus considérable, ou à grumeaux. On doit donc :

1°. Saigner le malade dès le commencement, & le saigner plusieurs fois, selon la grandeur du coup, & l'âge du malade.

2°. Si le mal est médiocre, on peut se contenter de résolutifs doux; ainsi on peut y appliquer une tranche de lard deffalé; du pain, du papier ou une noix mâchée; ce qui suffit ordinairement pour les enfans, pourvû qu'on comprime la partie par une ligature un peu ferrée, qui arrête le gonflement.

3°. Si le mal est plus grand ou s'il arrive à des adultes, il faut employer l'eau-de-vie simple, ou l'eau-de-vie camphrée, aiguisée même de sel ammoniac; ou l'eau de la Reine d'Hongrie, dont on imbibe des compresses qu'on applique sur le mal, & qu'on renouvelle souvent: les cataplasmes de feuilles de pariétaire pilées, dont on exprime le suc, & qu'on imbibe ensuite d'eau-de-vie simple ou camphrée, sont encore utiles dans ces cas, parce qu'ils conservent long-tems l'humidité sur la partie.

4°. Si l'ecchymose résiste à ces remèdes, on employe avec succès les racines de couleuvrée ou brioine, ou celle de *sigillum salomonis*, cuites sous la cendre, qu'on pile, & qu'on réduit en pulpe, à laquelle on ajoute de l'eau-de-vie ou de l'huile de laurier, ou de

celle de camomille. Si la peau étoit entamée, on mettroit sur l'entamure un petit emplâtre de diapalme ou de cérat de Galien, pour éviter la cuisson que les résolutifs y causeroient; après quoi on appliquera les remèdes résolutifs & spiritueux, comme à l'ordinaire.

5°. Si l'ecchymose commence à se résoudre dans trois ou quatre jours, on n'a qu'à continuer; sinon, on suivra la méthode qu'on va proposer.

II. Dans la meurtrissure sanguine, qui est considérable, & à grumeaux, il faut employer les secours les plus efficaces.

1°. On saignera avec plus de diligence encore que dans le cas précédent, & on fera des saignées plus grandes, & plus fréquentes.

2°. On pourra tenter l'usage des résolutifs, pour la satisfaction du malade; mais le mieux seroit d'en venir d'abord aux scarifications, pour dégorgier la partie, ou du moins de ne se pas amuser long-tems à l'usage des simples résolutifs.

3°. Il faut donc dans ce cas, ne pas

trop hésiter à scarifier la partie meurtrie par des scarifications plus ou moins profondes, plus ou moins ferrées, suivant l'état & la grandeur du mal.

4°. Après les scarifications, on doit exprimer autant qu'on pourra, le sang qui étoit extravasé, & qui est à demi-pourri, & ensuite laver la partie avec le vin rouge chaud, ou seul, ou aiguisé avec de l'eau-de-vie, ou même avec l'eau-de-vie seule, si la pourriture étoit grande.

5°. On couvrira ensuite la partie de plusieurs plûmaceaux chargés de digestif simple, ou aiguisé d'un peu de teinture de myrrhe, ou d'aloës.

6°. Par ce moyen on attirera une suppuration louable, & dès qu'elle sera établie, on n'aura plus qu'à traiter la playe comme une playe ordinaire, avec le baume d'Arcéus, & sur la fin, avec le baume verd, si on le juge nécessaire.

7°. Si les bords de la playe restotent secs & noirs, & faisoient craindre la gangrene, on les détruira par l'application de l'onguent brun, de la pierre

à cauterer en poudre, de la pierre infernale, &c; ou, ce qui est plus court & plus sûr, on les enlèvera avec la pointe des ciseaux.

8°. Quand l'eschare sera tombée, & la suppuration établie par-tout, il ne restera plus qu'à panser suivant la méthode ordinaire, qu'on a déjà plusieurs fois expliquée.

III. Dans les cas suivans, il faudra agir un peu différemment selon chaque cas particulier.

Ainsi : 1°. S'il arrive que l'ecchymose vienne à suppuration, dès qu'on l'aura reconnu, on y aidera par l'application des remèdes pourrissans, tels que ceux que l'on a rapportés ci-dessus Chapitre III. de l'*Apostème* ou *Abscès*. On ouvrira ensuite l'abscès, quand le pus sera formé, & on traitera l'ulcère suivant la méthode expliquée ci-dessus au même Chapitre.

2°. Si la meurtrissure tendoit à la gangrene, à quoi on doit avoir une grande attention, il faudra promptement employer tous les remèdes, qui ont été proposés ci-dessus dans le

Chapitre IV. de la Gangrene.

3°. Si la meurtrissure portoit sur les tendons ; pour les adoucir & les relâcher, on joindra aux résolutifs, les huiles résolutives, telles que celle de laurier ou de camomille, &c ; & si l'on s'appercevoit qu'il se fît un dépôt dans la gaine des tendons, ce qui feroit dangereux, il faudroit dans ce cas, se déterminer promptement à ouvrir la gaine avec le bistouri, & appliquer sur les tendons découverts, de l'huile de térébenthine aussi chaude qu'on pourra la souffrir.

4°. Si la meurtrissure attaque l'os ; c'est ordinairement peu de chose dans les enfans, ou du moins cela n'aboutit qu'à une petite exostose, qui n'a aucun danger.

Mais dans les adultes, il arrive quelquefois que l'os meurtri s'exfolie ; & dans ce cas il faut aider l'exfoliation par les remèdes convenables, en y appliquant des plumaceaux imbibés d'esprit-de-vin, ou de teinture de myrrhe ; en les saupoudrant de poudre d'aloës ou de myr-

rhe ; ou en y appliquant , s'il le faut , le cautere actuel , c'est-à-dire , en le touchant légèrement avec un fer plus ou moins chaud , selon la qualité de l'os.





LIVRE SECOND.

*De l'Erésipele & des Tumeurs
Erésipélateuses.*

CHAPITRE PREMIER.

De l'Erésipele.

DESCRIPTION.

L'ÉRÉSİPELE est une tumeur plate & superficielle, avec une rougeur vive, une chaleur brûlante, & une douleur assez grande, dans laquelle la rougeur disparoît, si l'on presse avec le doigt la partie affectée, mais où elle reparoît dès que la pression cesse.

On distingue dans l'érésipele quatre tems.

1°. *Le commencement*, où l'on sent une demangeaison avec tension & chaleur; mais où la rougeur est encore médiocre, & n'est guere sensible que dans un petit espace.

2°. *L'augmentation*, où la rougeur se fortifie & s'étend, & où la chaleur, la tension & la douleur augmentent de même.

3°. *L'état*, où les accidens sont au plus haut degré, & où il paroît souvent sur la peau des boutons plus ou moins gros, qui la rendent inégale & qui y produisent des cloches.

4°. *La déclinaison*, qui se fait par voye de résolution, ou de suppuration, & quelquefois de gangrene.

Cette tumeur porte chez les Médecins Grecs le nom de Ερυσίπελας, & Celse a retenu ce nom; mais il paroît que les autres Auteurs Latins l'ont appelée *Ignis sacer*: en François, nous avons conservé le nom d'*Érésipele*.

D I F F É R E N C E S.

On distingue les érésipeles:

1°. En érésipele *vraie* ou *légitime*, qui conserve le vrai caractère de l'érésipele; & en érésipele *bâtarde*, qui approche du phlegmon, de l'œdème ou du squirrhe, & qu'on appelle érésipele phlegmoneuse, œdémateuse ou squirrheuse.

2°. En érésipele *simple*, qui n'est accompagné d'aucun accident fâcheux ; & en érésipele *charbonneuse* ou *gangréneuse*, où quelques endroits de l'érésipele deviennent noirs, & tournent en charbon ou en gangrene :

3°. En érésipele *unie* sans boutons ni cloches ; en érésipele *boutonnée*, où il y a des petits boutons qui rendent la peau inégale ; ou en érésipele *à cloches*, lorsque la peau est couverte de plusieurs ampoules ou cloches :

4°. En érésipele *fixe* qui reste dans la même place ; & en érésipele *ambulante*, qui se promene de proche en proche sur plusieurs parties :

5°. Enfin, en érésipele qui se termine par *résolution* ; en érésipele qui *suppure* ; & en érésipele qui se gangrene.

SIEGE & CAUSES.

Il est certain que l'érésipele est une maladie particulière à la peau, & qu'elle en est, à proprement parler, l'inflammation. Cela paroît 1°. Parce qu'en prenant la peau entre les deux doigts, on souleve tout le mal, & qu'on ne sent

au-deffous aucune rénitence :

2°. Parce que la suppuration & la gangrene , qui furviennent à l'éréfipele , n'attaquent que la feule peau , du moins dans le commencement :

3°. Parce qu'en comprimant la peau , la rougeur difparôit dans l'éréfipele , ce qui prouve qu'il n'y a que la peau , qui foit affectée.

Il faut , pour donner une idée claire de la nature & de la caufe de l'éréfipele , expliquer en détail la ftructure de la peau , & des différentes parties dont elle eft compofée ; ce qui eft d'autant plus néceffaire , que les autres tumeurs éréfipélateufes dont on parlera dans ce Livre , ont toutes leur fiége dans les parties de la peau.

On diftingue dans la peau trois parties différentes ; la furpeau , autrement l'épiderme ou la cuticule ; la membrane réticulaire ou membrane muqueufe ; & la peau proprement dite.

I. La furpeau , cuticule ou épiderme eft une membrane très-fine , qui couvre toute l'habitude du corps , qui eft fortement attachée à la membrane

réticulaire placée dessous, où l'on ne distingue aucun ordre de fibres, qui est percée de plusieurs trous pour donner passage aux canaux excrétoires de la sueur, & de l'humeur sébacée, aux poils, & même à l'humeur de l'insensible transpiration. Cette membrane n'est pas de la même ténuité par tout. Elle est très - mince au visage ; plus épaisse dans le corps & aux extrémités ; plus épaisse encore dans la paume de la main, & à la plante des pieds, sur-tout dans ceux qui travaillent & marchent beaucoup ; mais cette membrane, quelque mince qu'elle soit, ne laisse pas d'être composée de plusieurs couches ou lames, comme il paroît dans les dartres farineuses, où la surpeau se détache plus d'une fois du même endroit de la peau.

II. La membrane réticulaire ou muqueuse est immédiatement sous la surpeau, contre laquelle elle est fortement attachée. On l'appelle *réticulaire*, parce qu'elle est formée d'un nombre presque infini de petites cellules placées en forme de réseau, & pleines d'une humeur lymphatique un peu vis-

queuse, à laquelle on a donné le nom d'humeur *muqueuse*, qu'elle a communiqué à la membrane même, formée de l'assemblage de ces cellules. Il est très-apparent que cette humeur se filtre dans les parois mêmes de la membrane réticulaire, & qu'elle sert à entretenir la souplesse de la peau & de la surpeau, & à en prévenir le trop grand dessèchement. Tant que cette humeur conserve sa transparence naturelle, la peau conserve son tein & sa couleur; mais si la transparence de l'humeur muqueuse vient à s'altérer, le teint & la couleur de la peau s'alterent de même. Au reste, la membrane réticulaire est percée de part-en-part, de plusieurs trous qui laissent passer les canaux excrétoires de la sueur, & de l'humeur sébacée, les poils, les papilles ou houppes nerveuses de la peau, & l'insensible transpiration.

III. La peau proprement dite, tient par sa face extérieure à la membrane réticulaire qu'on vient de décrire, & par sa face intérieure, elle est attachée d'une manière plus ou moins serrée, à la membrane cellulaire qui

est dessous. Elle est composée de plusieurs ordres de fibres tendineuses, irrégulièrement entrelassées ensemble, comme il est aisé de le voir à l'œil, dans le cuir & dans la peau préparée. C'est entre ces différentes fibres, que se distribue un grand nombre d'arteres & de veines qui y portent ou en rapportent le sang; de veines lymphatiques, qui s'y chargent de la lymphe, qu'elles transportent ailleurs, & de filets nerveux, qui donnent à la peau la sensibilité, dont elle est douée. C'est entre ces mêmes fibres, & dans l'épaisseur du tissu de la peau, que se trouvent les quatre ordres des parties qu'on va expliquer.

1°. Un nombre presque infini de petites glandes sphériques, ou presque sphériques, que l'on ne peut distinguer que par le secours du microscope. On les appelle *cutanées*, par rapport à la place qu'elles occupent; & *miliaires*, à cause de leur ressemblance avec des grains de petit millet. De chacune de ces glandes, il part un petit canal excrétoire qui après avoir percé la membrane réticulaire, va se terminer

ner sur la surface de la surpeau. Ces glandes sont destinées à séparer l'humeur de la sueur, ce qui donne lieu de croire qu'elles sont creuses, & ont chacune dans le centre, une petite cavité, où se ramasse l'humeur de la sueur à mesure qu'elle se filtre, & d'où elle est puisée par les canaux excrétoires, dont on vient de parler, qui la versent sur la surpeau. Cette sécrétion de la sueur se fait toujours, mais ne se fait pas toujours avec la même abondance, non plus que la sécrétion des larmes : quand elle est médiocre, le peu de sueur qui en vient, s'exhale & se confond avec l'insensible transpiration ; mais quand elle est plus abondante, on voit alors sourciller sur la surpeau une infinité de gouttes de sueur, qui forment en se réunissant, une évacuation sensible.

2°. Les glandes ou vaisseaux sébacées, placés de même dans l'épaisseur de la peau, sont de petits vaisseaux cylindriques, bouchés d'un côté, & qui de l'autre, après avoir percé la membrane réticulaire, vont s'ouvrir sur le dehors de la surpeau, où ils

laissent suinter imperceptiblement une humeur huileuse comme du suif fondu, ce qui a donné à ces glandes ou vaisseaux le nom de *sébacées*. Ces vaisseaux ne sont pas distribués uniformément dans toutes les parties de la peau ; ils abondent principalement dans la partie chevelue de la tête, aux côtés du nez, aux joues, au col, à l'entre-deux des épaules, d'où vient que la peau dans ces endroits est souvent huileuse, & que les chemises, quand on en change rarement, sont imbibées d'huile dans ces endroits ; quelquefois même en pressant la peau dans ces endroits-là, on en fait sortir des petits filets d'une humeur épaisse comme du suif. On croit avec beaucoup de vraisemblance que cette humeur est destinée à lubrifier & à enduire les parties où elle abonde, & à les empêcher de se gercer & de s'écailler.

3°. Les capsules tendineuses, d'une figure un peu ovale comme de petits grains d'orge, dans le milieu desquelles sont plantées les racines des poils & des cheveux. Ces capsules ne sont pas également répandues dans

toutes les parties du corps , & elles ne sont pas également abondantes dans tous les sujets ; enfin , elles ne sont pas dans tous les sujets également grosses ; ce qui suffit pour rendre raison de toutes les variétés qu'on observe dans le nombre & la nature des poils. On aura occasion de traiter cette matière plus amplement ci-dessous.

4°. Les papilles ou houpes nerveuses qui s'élevent de la surface extérieure de la peau , qui ont pour l'ordinaire une figure pyramidale , qui percent la membrane réticulaire , & vont se terminer sous la surpeau. Ces papilles sont formées par plusieurs filets nerveux de la peau , entrelassés avec quelques filets tendineux , qui s'élevent de sa surface. On les regarde avec raison , comme l'organe du sentiment du tact ; & ce qui justifie cette opinion , c'est qu'ils sont principalement abondans dans les parties , où le sentiment est le plus exquis ; comme à la pulpe ou bout des doigts.

5°. Il faut enfin remarquer , qu'outre les trous qui percent la peau , la membrane réticulaire & la surpeau ,
pour

pour les usages qu'on a dit, ces mêmes membranes sont percées d'ailleurs d'un nombre presque infini de petits soupiraux, par où s'exhale continuellement l'insensible transpiration qu'on ne doit pas confondre avec la sueur, dont elle est très-distincte.

La structure de la peau étant ainsi développée, il est aisé de juger quelles sont celles de ses parties, qui contribuent à la production de l'érésipele. On a déjà dit que l'érésipele étoit une vraie inflammation de la peau. Il faut donc, suivant la théorie de l'inflammation, qu'on a expliquée ci-dessus *Liv. I. Chap. I.* que dans l'endroit où l'érésipele paroît :

1°. Le sang s'arrête & s'accumule dans les vaisseaux, & par conséquent les enfle, & les distende; ce qui est le premier degré de l'érésipele, ou l'érésipele par *stagnation* :

2°. Que le sang à force de dilater les vaisseaux, s'ouvre de nouvelles routes dans les veines lymphatiques qui en naissent; auquel cas ces veines deviendront elles-mêmes rouges & enflées; & c'est le second degré de l'é-

résipele, ou l'érésipele par *irruption* ou *déviatio*n :

3°. Que les vaisseaux sanguins ou lymphatiques trop dilatés se déchirent & donnent lieu à un épanchement de sang; ce qui est le dernier degré de l'érésipele, ou l'érésipele par *extravasation*.

Comme ces trois cas sont liés ensemble, de maniere que le second succede au premier, & le troisieme au second; c'est connoître les causes des deux derniers, que de bien connoître les causes, qui dans le premier cas, arrêtent & retiennent le sang dans les vaisseaux d'un certain endroit de la peau. Or, ces causes sont:

1°. Ou la compression, qui gêne & resserre le calibre des veines destinées à reprendre le sang :

2°. Ou l'étranglement de ces mêmes veines, qui, en rétrécissant leur calibre, produit le même effet:

3°. Ou le concours de ces deux premières causes, qui, quand elles sont réunies, agissent d'autant plus fortement.

Il est vrai que ces causes, pour produire une érésipele, doivent agir avec

véhémence & promptitude, comme on l'a déjà dit à l'égard de l'inflammation, sans quoi elles produiroient bien un engorgement, mais un engorgement qui ne seroit ni inflammatoire, ni érépélateux. Par conséquent voilà donc les trois causes, qui en arrêtant le sang de la peau, donnent lieu à l'érysipele, & qui méritent par conséquent d'être expliquées en détail.

Première cause générale. Les vaisseaux veineux de la peau ne peuvent être comprimés que par les glandes *miliaires*, qui étant grossies & enflées, sont par-là en état de presser fortement les veines qui serpentent dans leurs interstices; car il est visible que les glandes sébacées, qui séparent une humeur douce & huileuse, n'ont aucune part à l'érysipele. Or, les glandes miliaires ne peuvent être grossies & enflées, que par le séjour que fait dans leur cavité, l'humeur de la sueur, qui s'y sépare, & ce séjour peut arriver par trois causes :

1°. Ou par l'épaississement de cette humeur, lequel ne lui permet pas de

sortir librement par les canaux excrétoires :

2°. Ou par l'âcreté de la même humeur, qui en irritant les canaux excrétoires, les fait froncer, ce qui les resserre, & arrête l'humeur dans la glande :

3°. Ou par le concours de ces deux causes ensemble.

I. L'humeur de la sueur devient trop épaisse par différentes causes, & en différentes occasions.

1°. Par l'épaississement du sang, ce qui est la suite de l'usage des mauvais aliments, des mauvaises digestions, des chagrins vifs.

2°. Par la qualité de quelques levains étrangers ; comme du virus vérolique, ou du levain scorbutique, dont l'humeur de la sueur se trouve infectée.

3°. Par le mélange d'une bile visqueuse & épaisse, qui est retenue dans le sang.

4°. Par le froid extérieur, qui en épaisissant le sang, diminue la fluidité de l'humeur de la sueur,

II. L'humeur de la sueur devient âcre & piquante de même par différentes causes, comme :

1°. Quand le sang acquiert une âcreté vitieuse par l'usage des alimens âcres, salés, épicés, ou par l'abus des liqueurs faites avec l'eau-de-vie & les aromates :

2°. Quand il contracte une salure acrimonieuse par les chaleurs excessives de la saison, par les exercices violens, par le commerce immodéré avec les femmes, par les emportemens fréquens de colère, &c.

3°. Quand il se trouve chargé d'une bile âcre, brûlante, qui y est retenue à cause des embarras du foye, qui ne lui permettent pas de s'y séparer.

III. Les deux causes, dont on vient de parler, sçavoir, l'épaississement de la sueur, & l'âcreté de la même humeur, peuvent concourir, & concourent en effet dans les cas suivans :

1°. Lorsque le sang se trouve en même tems sec & âcre, & fournit par conséquent une humeur de la sueur épaisse & âcre :

2°. Lorsque le levain étranger dont

le sang est infecté, communique à l'humeur de la sueur, de l'épaississement & de l'âcreté, ce qui est ordinaire au levain vérolique & scorbutique :

3°. Lorsque la bile, dont l'humeur de la sueur est surchargée, est en même tems épaisse & âcre, & lui communique les mêmes qualités :

4°. Enfin, lorsque le froid extérieur, qui épaisit la sueur, agit sur une humeur déjà âcre, par un vice antérieur.

Seconde cause générale. Les veines de la peau ne peuvent être resserrées & étranglées, que par la constriction convulsive, ou, ce qui est la même chose, par l'éréthisme des fibres tendineuses de la peau, qui les entourent. Or, cet éréthisme peut arriver par plusieurs causes.

1°. Par l'application d'emplâtres, d'huiles, de graisses piquantes sur la peau.

2°. Par la morsure de quelque animal, ou de quelque insecte.

3°. Par l'application des vésicatoires.

4°. Par l'ardeur du soleil ou du feu.

Troisième cause générale. Les deux

causes générales qu'on vient d'exposer, la compression des glandes miliaires, & l'éréthisme des fibres tendineuses de la peau, peuvent concourir & concourent en effet, toutes les fois que quelqu'une des causes, qui épaisissent l'humeur de la sueur, ou qui la rendent âcre, & qui par-là, en faisant gonfler les glandes miliaires, occasionnent la compression des veines de la peau, se trouvera jointe à quelqu'une des causes qui produisent l'éréthisme des fibres tendineuses, & qui par-là causent l'étranglement des mêmes veines, ce qui doit être assez ordinaire, à en juger par l'affinité de ces causes.

La théorie de l'érésipele qu'on vient d'exposer, donne lieu à quelques réflexions importantes.

1°. Qu'entre les causes de l'érésipele, il y en a quelques-unes, qui sont topiques ou locales; & celles-là agissent sur la partie exposée à leur action, indépendamment de toute disposition préalable.

2°. Qu'il y en a d'autres, qui sont générales; & celles-là ont besoin d'être déterminées à un tel ou tel endroit

de la peau, par quelque disposition antécédente de cet endroit, ou par quelque cause ou circonstance extérieure & accidentelle.

3°. Que l'érésipele qui vient du seul épaisissement de l'humeur de la sueur, n'est guere qu'une simple phlogose de la peau, où la rougeur, la chaleur, la douleur, la tension & la demangeaison sont médiocres.

4°. Que celle qui dépend de la seule âcreté de la même humeur, est plus inflammatoire, & par conséquent accompagnée d'une chaleur, rougeur, douleur, tension & demangeaison plus grande, & peut passer pour une véritable érésipele; mais une érésipele de la *premiere* espèce.

5°. Que celle qui a pour cause le concours de l'épaisissement & de l'âcreté de l'humeur de la sueur, mérite encore plus le nom d'érésipele par la grandeur des symptomes qui l'accompagnent, & doit être regardée comme une érésipele de la *seconde* espèce.

6°. Que celle qui vient du concours de l'épaisissement & de l'âcreté de l'humeur de la sueur avec le fronce-

ment ou éréthisme des filets tendineux de la peau, est plus grande encore par la violence des symptomes, & plus fâcheuse par ses suites, & que c'est une véritable érésipele de la *troisième* espèce.

7°. Que l'érésipele du premier degré, ou par *stagnation*, vient toujours en résolution; que celle du second degré, ou par *irruption*, y vient aussi très-souvent; mais que celle du troisième degré, ou par *extravasation*, n'y vient presque jamais, & tourne presque toujours en suppuration, plus ou moins grande, & quelquefois en gangrene.

8°. Qu'en général l'érésipele doit arriver plus souvent dans l'âge viril, où le sang & la bile sont plus âcres & plus épais, que dans l'enfance ou dans la vieillesse, où ces humeurs sont plus douces & plus fluides: que par la même raison, l'érésipele doit être plus fréquente dans l'été & dans l'automne, que dans les autres saisons; dans les provinces du midi, que dans celles du nord; dans les hommes, que dans les femmes; dans les tempéramens bi-

leux , que dans les tempéramens phlegmatiques ; dans les personnes qui boivent du vin , & qui sont sujettes à de grands excès , que dans celles qui menent un meilleur régime de vivre.

S Y M P T O M E S.

1°. DANS toute érésipele , il y a tumeur ; parce que les vaisseaux pleins & gorgés du sang qui y est retenu , augmentent le volume de la partie.

2°. Mais cette tumeur est toujours plate & superficielle ; parce qu'elle est toute dans la peau , qui a peu d'épaisseur , & qu'elle est produite par le gonflement de vaisseaux capillaires très-fins , qui ne peuvent pas se dilater beaucoup.

3°. Dans l'érésipele , la rougeur de la partie affectée est très-vive , soit parce que le sang distribué dans un grand nombre de vaisseaux très-fins , présente plus de surfaces , soit parce que la rougeur du sang paroît aussi vive qu'elle l'est , n'y ayant rien dans l'érésipele qui l'affoiblisse , que la surpeau :

4°. La chaleur de l'érésipele paroît

brûlante à ceux qui touchent le malade ; parce qu'alors on touche immédiatement la partie enflammée , & qu'on ressent en plein toute la chaleur de l'inflammation. Elle paroît brûlante aussi au malade même , à cause que la peau , où est l'érésipele , est douée d'un sentiment plus vif que les parties qui sont le siège des autres inflammations.

5°. La douleur dans l'érésipele est très-vive ; parce qu'elle répond à la sensibilité extrême de la peau , & à l'âcreté de l'humeur qui transsude des vaisseaux engorgés , & qui irrite la peau.

6°. Mais cette douleur est moins distensive que celle du phlegmon ; parce que le gonflement de la peau est moindre à proportion.

7°. On sent dans l'érésipele une demangeaison presque continuelle , causée par l'âcreté de l'humeur qui coule des glandes miliaires , ou qui suinte des vaisseaux gorgés de sang , & qui par conséquent répond à l'activité de ces deux causes.

8°. Quelque vive que soit la rougeur

dans l'érési-pele , elle disparoit quand on presse la partie ; parce qu'on comprime alors , & qu'on vuide par conséquent tous les vaisseaux , qui , par leur engorgement , causent cette rougeur ; mais elle reparoit dès que la compression cesse ; parce que les vaisseaux vidés par la compression , se remplissent de nouveau sur le champ.

9°. Quand le gonflement des glandes miliaires , & l'éréthisme des filets tendineux , sont les mêmes dans tous les points de l'érési-pele , le gonflement est uniforme , & l'érési-pele est *unie*.

10°. Mais si ce gonflement & cet éréthisme sont plus forts & plus grands dans certains points , que dans d'autres , le gonflement qu'ils produiront sera inégal , & par conséquent l'érési-pele sera *boutonnée*.

11°. Que si dans les points où les causes de l'érési-pele agissent le plus , le sang , à force d'y être accumulé & pressé , lâche une partie de sa sérosité , comme cette sérosité se trouve arrêtée par la surpeau , elle formera dessous , des cloches ou ampoules plus ou moins grandes , plus ou moins pressées , selon

le degré de l'engorgement, & le nombre des points engorgés.

12°. Toutes les fois que l'humeur, qui produit l'érésipele, est déposée en entier dans la partie affectée, l'érésipele est *fixe* dans cet endroit, sans s'étendre; mais si toute l'humeur n'est pas déposée, ce qu'il en reste dans le sang se jettera de proche en proche, sur les parties voisines, & par conséquent l'érésipele s'étendra & sera *ambulante*.

13°. L'érésipele devient *phlegmoneuse*, quand la compression que les vaisseaux souffrent dans la peau, augmente, & se communique à la membrane cellulaire, qui est au-dessous, & y cause un véritable phlegmon. Elle devient *œdémateuse*, quand cette compression diminue assez pour ne plus intercepter la circulation du sang, ou ne l'intercepter que foiblement, & qu'elle continue pourtant d'agir avec assez de force sur les veines lymphatiques qui cedent plus aisément, pour y arrêter la lymphe, & y causer un œdème. Enfin, elle devient *squirrheuse*, quand les glandes miliaires, pleines d'une humeur trop épaisse, ou trop desséchée

par la chaleur de l'érésipele, forment par points ou par plaques, des compressions dures & squirrheuses.

14°. L'érésipele survient à la fièvre, quand l'humeur vitieuse qui est dans le sang & qui produit la fièvre, se mêle avec l'humeur de la sueur, & embarrasse les glandes miliaires. Si cette humeur se dépose en entier, la fièvre cesse à mesure que l'érésipele paroît, & alors l'érésipele est *critique*; au lieu qu'elle n'est que *symptomatique*, quand l'humeur ne se dépose qu'en partie, & que ce qui en reste dans le sang, continue d'entretenir la fièvre.

15°. Au contraire, la fièvre survient à l'érésipele, & en est un symptôme, lorsqu'elle est l'effet de la douleur que l'érésipele cause, ou de l'humeur âcre qui passe de la partie affectée dans le sang.

16°. Quand on parvient à désenfler les glandes miliaires, & à relâcher les filets tendineux qui sont contractés, on rétablit le cours de la circulation du sang, & l'érésipele se termine par la *résolution*. Elle vient à *suppuration* dans les cas contraires, à peu-près de la

même manière & par les mêmes causes que le phlegmon.

17°. Dans l'érésipele, la suppuration se fait ordinairement à la face extérieure de la peau; parce que c'est l'endroit où l'engorgement est le plus grand. Alors il se forme sous la surface plusieurs points de suppuration, qui en se réunissant, font une exulcération superficielle; mais quand la suppuration se fait à la face interne de la peau, il se forme sous la peau un abcès plus ou moins grand, dont le pus fuse facilement dans la membrane cellulaire, si on ne lui ouvre pas une issue.

18°. Quand l'engorgement des vaisseaux sanguins est si grand, qu'ils ne peuvent pas se resserrer, & qu'ils demeurent dans un état tonique, alors les oscillations cessent dans la partie, & la gangrene survient, même avant la suppuration. D'autres fois, c'est l'âcreté du pus qui ronge & qui détruit le tissu de la peau, ce qui y anéantit toutes les oscillations; & alors la gangrene vient à la suite de la suppuration.

D I A G N O S T I C.

I. L'EXISTENCE de l'éréfipele est évidente par les signes propres à cette tumeur, qui sont l'épaiffiffement, la tension, la rénitence, la rougeur, la chaleur & la douleur de la peau; mais de telle maniere que la rougeur se diffipe par la fimple preffion; ce qui diffingue l'éréfipele du phlegmon.

II. Il est aifé de juger de la qualité de l'éréfipele par l'infpection. On fçait par-là fi elle est fimple ou phlegmoneufe, œdémateufe ou fquirrheufe; fi elle est charbonneufe ou non; fi elle est boutonée ou unie; fi elle est à ampoules, ou, fi la furpeau refte collée contre la peau.

III. Un Médecin attentif doit aifément diffinguer par la durée du mal, ou par les fymptomes, les différens périodes ou tems de l'éréfipele; le commencement, le progrès, l'état, la déclinaifon; & régler fur ce pied-là les remedes qu'il convient de faire.

IV. Il doit de même tâcher de prévoir de bonne heure l'iffue du mal; s'il fe terminera par réfolution ou par

suppuration, pour y aider à propos ; ou s'il menace d'aboutir à la gangrene, pour tâcher de la prévenir.

V. Après avoir reconnu la nature & l'espece de l'érésipele, il faut en distinguer les causes, & sçavoir s'il vient de cause interne, c'est-à-dire, du vice du sang, & de l'humeur de la sueur ; ou de cause externe purement accidentelle. L'on en juge par le récit du malade, comparé à la théorie du mal qu'on vient de proposer.

Si l'érésipele vient de cause interne, il faut examiner si c'est de l'épaississement ou de la salure de l'humeur de la sueur, ce qu'on reconnoît à la demangeaison plus ou moins grande, qui accompagne l'érésipele.

Si elle vient au contraire, d'une cause externe ou accidentelle, on pourra juger de la qualité de cette cause, par le détail de ce qui a précédé la maladie.

VI. Enfin, on doit faire attention à la nature de la fièvre qui accompagne l'érésipele, & voir si elle est *essentielle*, & qu'elle ait précédé l'érésipele ; ou si elle est *symptomatique*, & qu'elle lui ait succédé ; si elle est mali-

gne , ou simplement continue ; enfin , si elle est continue simple , ou continue à redoublemens , afin de régler là-dessus la conduite qu'on doit tenir.

P R O G N O S T I C.

L'ÉRÉSIPLE est quelquefois sans danger ; quelquefois elle est accompagnée d'un danger éminent.

I. Elle est sans danger , quand elle est petite en *intension* & en *extension* ; quand elle est placée dans le tronc du corps , ou aux extrémités ; quand elle est sans fièvre , ou avec une fièvre médiocre ; quand elle vient de cause externe & accidentelle ; quand elle tourne à la résolution.

II. L'érésipele est au contraire , dangereuse dans tous les cas contraires ; mais le danger augmente dans les circonstances suivantes :

1°. Quand l'érésipele est à la tête , sur-tout si elle l'occupe , ou toute , ou du moins la plus grande partie , parce qu'il y a lieu de craindre que l'inflammation ne se communique au-dedans.

2°. Quand l'érésipele est au cou , sur-tout si elle l'entoure en forme de collier

ou de ceinture , & alors on l'appelle *ζωστής* , parce qu'en ferrant les veines jugulaires ; elle empêche le retour du sang qui vient du cerveau :

3°. Quand l'érésipele fuit ou accompagne une fièvre maligne , ou continue avec redoublement ; parce que , outre son danger , elle a celui de la fièvre , qui est jointe.

4°. Quand l'érésipele est d'un mauvais caractère , boutonée , charbonneuse , couverte d'ampoules ; ce qui annonce l'âcreté corrosive de l'humeur qui la produit :

5°. Quand l'érésipele vient de cause interne dans un corps cacochyme , en qui il est difficile de pouvoir corriger le vice du sang , qui y a donné lieu :

6°. Quand l'érésipele tourne en suppuration , sur-tout si la suppuration se fait sous la peau dans la membrane cellulaire , où le pus s'étend fort vite :

7°. Quand l'érésipele se termine en gangrene ou en sphacele , dont il est très-difficile d'arrêter le progrès :

8°. Quand l'érésipele , après avoir paru , rentre tout-à-coup sans diminu-

tion des accidens ; ce qui fait craindre que l'humeur repompée ne se jette sur quelque partie noble.

C U R A T I O N .

LE TRAITEMENT de l'érysipele comprend la curation interne de l'érysipele en général, & les curationes externes de l'érysipele bénigne, & de l'érysipele maligne en particulier.

I. La curation interne de l'érysipele est essentiellement la même, que celle du phlegmon, puisque l'érysipele elle-même est le phlegmon, de la peau ; & l'on peut par conséquent consulter ce qu'on a dit sur le phlegmon. En général, la curation interne, qui convient dans l'érysipele, doit être toujours réglée sur la violence du mal, & sur la nature de la fièvre qui l'accompagne.

1^o. Si l'érysipele survient sans qu'aucune maladie l'ait précédée, on fera les deux ou trois premiers jours, cinq à six saignées : on en fera moins si elle survient à une fièvre qui ait déjà obligé à saigner le malade plusieurs fois ; mais on ne laissera pas d'en faire pour ce nouvel accident. Si l'érysipele occupe les

parties supérieures, sur-tout le visage, le cou, ou le reste de la tête, on les fera toujours du pied; on les fera au contraire du bras, si l'éréfipele a son siège au-dessous du cœur. A l'égard du nombre & de la grandeur des saignées, on se réglera sur l'état du mal, la violence de la fièvre, & les forces du malade.

2°. Pendant ce tems-là, on tiendra le malade à une diette sévère. Si l'éréfipele est essentielle, on ne lui donnera guere que de la ptisane, ou du moins du bouillon très-leger les deux premiers jours, sur-tout si l'éréfipele est considérable. On lui donnera du bouillon plus fort, si l'éréfipele est symptomatique, & survient à une maladie qui ait déjà épuisé le malade. On lui donnera en même tems, un ou deux lavemens purgatifs, pour évacuer les gros boyaux, & les préparer à la purgation.

3°. Dès qu'on jugera que les vaisseaux sont assez désemplis, on purgera le malade, & on le purgera efficacement. Si l'éréfipele est à la tête, au visage, ou au cou, & qu'on craigne

que le cerveau ne s'engorge, on lui donnera du tartre stibié soluble dans un véhicule convenable, à la dose de trois ou quatre grains, & quand les vomissemens seront cessés, on soutiendra l'action de l'émétique par une médecine avec le séné, le sel végétal & la manne. Si le mal est moins pressant, on pourra se contenter de donner d'abord la médecine, & quand elle commencera d'agir par en bas, on en appuyera l'action en donnant deux ou trois grains de tartre émétique soluble, dissout dans une pinte d'eau tiède, qu'on fera prendre gobelet à gobelet en lavage, de demi-heure en demi-heure, ce qui purgera efficacement sans exciter de vomissement.

4°. Après ces premiers remèdes, on donnera tous les jours des apopsemes un peu purgatifs, & même on réitérera de tems en tems la purgation en forme, avec émétique ou sans émétique, suivant l'état du mal. On réitérera de même la saignée, si quelque redoublement de fièvre survenoit, ou que l'érésipele parût s'étendre.

5°. Dès que le malade aura été

purgé, on lui donnera tous les soirs un julep ou une émulsion cuite, où l'on ajoutera du syrop de nénuphar environ un once, & 20 ou 25 gouttes de teinture anodyne, pour calmer l'ardeur de la fièvre, & la vivacité des douleurs.

6°. Enfin, on donnera au malade des bouillons légers, comme on l'a dit, sur-tout au commencement; mais on lui fera boire largement de l'eau de poulet simple, ou émulsionnée, ou de la ptisane de chiendent, avec laquelle on mêlera un peu de syrop d'orgeat ou de nénuphar.

II. Dans la cure externe de l'érysipèle bénigne.

1°. Il faut éviter tous les remèdes gras & huileux, comme crème de lait, beurre de cacao, huile de lis, huile d'œuf, huile rosat, de même que toute sorte de cérat ou d'emplâtre, parce que ces remèdes, en bouchant les pores de la peau, arrêtent la transpiration, & augmentent le mal.

2°. Il faut éviter avec plus d'attention encore l'application des remèdes astringens ou répercussifs, comme les

bols, la litharge, la terre cimolée; parce qu'ils déssèchent & durcissent la peau, & empêchent la résolution du mal.

3°. On doit user avec circonspection des remedes, dont la qualité est de rafraîchir; comme des suc de *solanum* ou morelle, de plantain, de *semper-vivum*, ou de joubarbe; ou du vinaigre rosat, & ne les employer que dans un besoin pressant, comme on le verra ci-dessous, parce qu'en épaisissant le sang retenu dans la partie, ils en empêchent ou du moins en retardent la résolution & la suppuration, & risquent d'attirer la gangrene.

4°. Le mieux est donc de ne rien appliquer sur l'érysipele, quand les douleurs sont supportables. Que si les douleurs sont excessives, on pourra étuver le mal avec le lait de vache tiède, où l'on aura fait bouillir des fleurs de sureau; avec la décoction tiède de racines de guimauve, où l'on aura laissé infuser quelques brins de safran oriental; avec l'eau distillée de sperme ou fray de grenouilles, tiède; ou même y appliquer un cataplasme
léger

leger, fait avec la mie de pain, le lait & la saffran sans jaune d'œuf. Enfin, dans l'excès de la douleur, on pourra y mettre un cataplasme fait avec la pulpe de jusquiame, de *solanum*, de mandragore, &c, cuites sous la cendre; mais on n'en fera pas un usage trop long.

5°. Dès que la violence de l'inflammation & de la douleur est diminuée, & qu'on s'apperçoit d'un commencement de résolution, on peut, pour la hâter, appliquer sur la partie, des linges trempés dans de l'eau-de-vie & de l'eau de chaux, battues ensemble & tiédies.

6°. Souvent il se fait sur les érési-
peles des gersures; & quand elles sont
legères, on n'a pas besoin d'y rien met-
tre; mais si elles sont considérables, on
doit les couvrir avec quelque morceau
de linge, enduit de cérat de Galien,
fait sans vinaigre, ou d'un peu de
jaune d'œuf à demi-durci.

7°. A mesure que l'érésipele se ré-
sout, & que la peau se désenfle, la
surpeau qui a été distendue & dessé-
chée, se découpe en mille petits lam-

beaux. Si ces lambeaux causent une douleur trop importune par leurs chatouillemens, on étuvera la partie avec du lait, ou de la décoction de racine de guimauve tiède, ce qui en ramollissant les lambeaux, calmera ces chatouillemens.

III. Tant que l'érésipele donne quelque espérance de résolution, il faut pratiquer la méthode qu'on vient de proposer. Mais si le 7^e, 8^e, 9^e, & 10^e jour se passent sans résolution, & sans que l'érésipele change de place, on doit la regarder comme une érésipele maligne, & ne plus espérer qu'elle se dissipe sans accidens ; c'est pourquoi il faut tâcher de les prévenir par le traitement suivant.

1^o. Si l'érésipele est autre part qu'au visage, on y fera des scarifications, plus ou moins profondes, plus ou moins ferrées, suivant la nature de la partie. On est un peu plus difficile à pratiquer cette méthode pour le visage ; mais le danger doit quelquefois y obliger.

2^o. On couvrira ensuite la partie, d'huile d'œuf mêlée avec un tiers de

teinture de myrrhe, ou du moins d'eau-de-vie camphrée : on imbibe dans ce mélange des petits morceaux de linge qu'on applique sur les scarifications.

3°. Si la suppuration se déclare quelque part sur l'extérieur de la peau, on pancera ces endroits à l'ordinaire, avec le basilicum aiguisé par la teinture de myrrhe, ou l'eau-de-vie camphrée ; & ensuite, quand l'ulcere sera détergé, avec le baume d'Arcéus à l'ordinaire.

4°. Si la suppuration perce sous la peau, & s'étend dans la membrane cellulaire ; loin de la suivre pied-à-pied, ce qui multiplieroit les incisions, le plus court sera de scarifier promptement au-delà du mal, & du côté où il s'étend, pour tâcher d'en arrêter les progrès. Ordinairement une seule scarification suffit, pourvû qu'elle perce l'épaisseur de la peau.

5°. Si l'on s'apperçoit que l'érysipele tourne vers la gangrene, il faudra sans tarder scarifier la partie plus profondément encore, & ensuite employer les remedes qu'on a proposés pour la gangrene, ci-dessus *Liv. I.*

Chap. IV. Si malgré ces précautions, la gangrene paroïssoit gagner au-delà des bornes du mal, on fera forcé d'y appliquer le caustere actuel légèrement chaud.

6°. Dans ces derniers cas, on doit employer intérieurement les cordiaux & les diaphorétiques, le syrop de St. Ambroise, c'est-à-dire, la décoction de millet, avec les figues & les raisins secs, ou, ce qui vaut mieux, la décoction legere des feuilles de bourache, de chardon béni, de scabieuse, de véronique ou de verge d'or, prise à la dose de 4 ou 5 onces, de 4 heures en 4 heures, ajoutant à la prise du matin, quelques grains de poudre de vipere, de sel volatile de corne de cerf, de bésoard minéral, ou quelques gouttes de lilium.



CHAPITRE SECOND.

Des Dartres.

DESCRIPTION.

I. **I**L PAROIT d'abord sur la peau quelques petites pustules ou boutons un peu rouges, avec demangeaison, tantôt séparés, & tantôt réunis ensemble en un tas, qui semblent n'être d'aucune conséquence.

II. Ces boutons sont quelquefois imperceptibles; mais dans l'un & dans l'autre cas, ils s'étendent bientôt en se répandant de tous côtés; & à mesure qu'ils s'étendent, la chaleur, la rougeur, & la demangeaison augmentent dans la circonférence, & diminuent au centre qui quelquefois reprend son état naturel.

III. Quand on gratte ces boutons, il en suinte une humeur lymphatique, gluante, & saline, qui en s'épaississant, forme une croûte par dessus.

IV. Ce mal attaque indifféremment

toutes les parties du corps ; quelquefois il les attaque par pelotons séparés, mais ordinairement par plaques assez grandes ; & quelquefois il forme un contour circulaire ou presque circulaire, assez étroit, & qui s'agrandit à mesure qu'il s'étend.

V. Les parties qui sont le plus ordinairement attaquées, sont les cuisses, l'entre-fesson, les parties de la génération, les bords du fondement, le menton, les oreilles, les mains, &c.

VI. Cette maladie s'appelle *Dartre*, ou *Dertre* en François. On l'appelle en Grec Εἰςπυς ; mais il paroît que les Anciens ont décrit quelques-unes des espèces de ce mal sous les différens noms de Λειχήν, d'*Impetigo*, de *Vitiligo*, de *Morphœa* & de *Lepra Græcorum*, &c.

D I F F É R E N C E S.

On distingue un grand nombre d'espèces de dartres.

I. La dartre *farineuse*, *Herpes farinaceus*. C'est ainsi qu'on appelle la dartre, où la surpeau se découpe, se réduit en farine, & tombe en poussière, sans

écoulement féreux ni purulent. Cette espèce de dartre porte en particulier le nom de λειχήν en Grec.

II. La dartre *écailleuse*, *Herpes squamosus*, ne diffère de la précédente, qu'en ce que la peau se découpe en pièces plus grandes, semblables à de petites écailles.

III. La dartre à *croute* ou *crouteuse*, *Herpes crustosus*. Dans cette dartre, il suinte de la peau une humeur grasse & gluante, qui en s'épaississant, forme des croutes plus ou moins épaisses, plus ou moins noires.

IV. La dartre humide, d'où il coule une sanie ou férosité âcre & purulente : tantôt elle est sans croute ; mais quelquefois c'est par dessous les croutes mêmes, que cette humeur découle.

V. La dartre *vive* ou *rongeante*, en Grec, Ε'ρπης ἐσθιόμενος, qui est accompagnée d'une exulcération considérable dans la surface de la peau, soit qu'il y ait des croutes, ou qu'il n'y en ait pas.

VI. La dartre *carcinomateuse*, en Grec, Ε'ρπης καρκινωματώδης ; dans laquelle les pustules ou boutons dartreux sont de

la nature des cancers, & doivent être traités de même.

VII. La dartre *miliaire*; dans laquelle les boutons, au lieu d'être ramassés, sont épars, & ordinairement petits comme des grains de millet; d'où vient le nom de *miliaire* qu'on lui donne en latin, & en grec celui de *Χευχέλας*.

VIII. On peut encore compter au nombre des dartres, les taches rousses, rouges, jaunes & noires, qui arrivent aux vérolés sur la peau, & qui s'étendent au large sans ulcération, & même sans altération marquée dans la surpeau.

S I É G E.

ON ETABLIT ordinairement le siège des dartres dans les glandes miliaires de la peau; mais cette opinion paroît mal fondée, & il est plus probable, que c'est dans les cellules de la membrane réticulaire ou muqueuse qui est entre la surpeau & la peau, qu'il faut l'établir :

1°. Parce que les glandes miliaires sont le siège de la gale, comme on le verra ci-après; & que des maladies

différentes doivent avoir des sièges différens :

2°. Parce qu'il y a des dartres où la peau ne paroît point être intéressée ; comme les taches des vérolés , & les dartres farineuses :

3°. Parce que l'expérience fait voir que la dartre farineuse vient souvent de la seule âcreté que contracte l'humeur muqueuse ; comme lorsqu'elle survient pour s'être exposé à l'ardeur du soleil.

4°. Parce que si les dartres venoient du vice des glandes de la peau , l'épiderme sauteroit en entier , au lieu qu'il n'en saute que des couches ; & que les parties , qui ont été long-tems exposées à des dartres , & qui se sont plusieurs fois pelées , se trouvent encore recouvertes de leur surpeau , quand elles sont guéries.

CAUSES.

Les dartres viennent en général de deux causes ; du vice de la surpeau , ou du vice de l'humeur muqueuse.

I. *Du vice de la surpeau* , si elle se desseche de telle manière qu'elle se dé-

coupe & se détache de la peau; ce qui produit les dartres farineuses, & arrive aux teins fins dans les occasions suivantes :

1°. Quand on s'expose à l'ardeur du soleil :

2°. Quand on s'expose à la chaleur d'un feu trop vif :

3°. Quand on applique sur le visage des eaux, des pommades ou des fards desséchans :

4°. Quand on y applique beaucoup de rouge, & sur-tout du rouge salin.

Ces fortes de dartres sont, comme on l'a dit, legeres, farineuses, & n'arrivent qu'aux teins fort fins, & naturellement un peu secs.

II. *Du vice de l'humeur muqueuse* contenue dans les cellules de la membrane réticulaire, toutes les fois que cette humeur est âcre, rongeante, corrosive, ce qui arrive :

1°. Quand le sang est âcre par la mauvaise nourriture, ou le mauvais régime :

2°. Quand le sang est chargé de quelque levain vitieux; comme le levain vérolique ou écrouelleux :

3°. Quand quelque humeur âcre est mêlée avec le sang comme la bile, lorsqu'elle ne se sépare pas librement dans le foye :

4°. Quand quelque humeur âcre du dehors s'imbibe dans la peau; c'est ainsi que les ordures qu'on manie, causent des dartres; c'est ainsi que les dartres se communiquent par contagion.

Entre ces causes, les trois premières qui sont universelles, demandent dans les parties qu'elles affectent en particulier, quelque disposition préalable, ou quelque cause extérieure, qui agisse en même tems sur ces parties.

SYMPTOMES.

DANS toutes les dartres, si on excepte celles qui sont simplement farineuses, l'humeur muqueuse contenue dans quelques-unes des cellules de la membrane réticulaire, se trouve âcre & rongeante, quoiqu'à un degré différent, dans les différentes espèces. Elle doit donc irriter les parois des cellules où elle est renfermée, les enflammer, & par-là, y produire autant

de pustules , ou autant de petits boutons rouges , qu'il y a de cellules affectées.

2°. Si les cellules affectées sont contigues , les boutons qu'elles formeront seront contigus aussi , & ramassés en plaques , plus ou moins grandes. Si au contraire , ces cellules sont distinctes & écartées , les boutons seront écartés & séparés , comme dans la dartre miliaire.

3°. Dans l'un & dans l'autre cas , la dartre s'étendra du point ou des points où elle a commencé , vers la circonférence ; parce que l'humeur vitieuse des cellules affectées , se communiquera de proche en proche , aux cellules voisines.

4°. Les dartres farineuses , & les dartres écailleuses viennent quelquefois , comme on l'a dit , du seul vice de la surpeau , qui a été desséchée par des causes externes ; & quelquefois elles sont produites par l'âcreté de l'humeur muqueuse , qui sans altérer la peau , est assez forte pour découper la surpeau ; mais de quelque cause qu'elles viennent , elles sont farineuses ou écailleuses ,

suivant que la surpeau est plus ou moins ténue, plus ou moins fine ; ainsi ces sortes de dartres sont toujours farineuses au visage, & écailleuses dans le corps, où la surpeau est plus épaisse.

5°. Dans les dartres crouteuses, les croutes sont toujours formées par l'humeur muqueuse, qui sort de ces cellules, & qui étant épaisse & visqueuse, s'épaissit à l'air, & fait des croutes plus ou moins épaisses. Quelquefois ces croutes sont seches, & au-dessous la peau est saine & entiere ; & c'est quand l'humeur muqueuse est épaisse, & n'est point âcre, ou qu'elle l'est peu. D'autres fois ces dartres fluent, c'est-à-dire, que le pus coule sous les croutes, & que la peau se trouve altérée ; ce qui arrive quand l'humeur muqueuse est non-seulement épaisse, mais qu'en même tems elle est âcre.

6°. Dans ces dartres, la couleur des croutes varie selon la qualité de l'humeur muqueuse. Elles sont jaunâtres, quand l'humeur muqueuse est pure ; grises, livides, noires, quand quelques gouttes de sang se trouvent mêlées avec cette humeur, soit qu'elles

viennent de l'érosion de la peau, ou de ce que le malade s'est trop fortement gratté.

7°. Dans les dartres humides, qui fluent sans former de croutes, il est visible que l'humeur muqueuse est plus fluide & plus abondante, que dans les dartres crouteuses. Que si la peau se trouve ulcérée dans ces dartres, c'est un signe que cette humeur est non-seulement plus séreuse, mais qu'elle est aussi plus âcre & plus corrosive.

8°. Pour les dartres carcinomateuses, elles viennent dans des cas particuliers, dont on ne peut donner une idée claire, que quand on aura expliqué la nature du cancer. Il suffit ici de remarquer, que quand leur qualité carcinomateuse est déclarée, elles ont la plûpart des symptomes du cancer.

9°. Les dartres attaquent plus particulièrement certaines parties: 1°. Celles d'où l'humeur muqueuse s'exhale le plus difficilement; comme les parties de la génération dans les deux sexes, l'entre-fesson, le contour de l'anus, la conque des oreilles, &c: 2°. Celles où la surpeau est la plus fine,

& la plus délicate ; comme le visage , le front , les paupières , &c.

10°. Il est certain que les dartres sont contagieuses , comme on l'a déjà dit , mais elles le sont moins que la gale ; parce que l'humeur , qui les produit , est plus épaisse que celle qui produit la gale , & ne se tranfmet pas aussi facilement. Il faut pourtant excepter les dartres humides , qui ne sont pas moins contagieuses que la gale même.

DIAGNOSTIC.

I. Les dartres peuvent être confondues avec l'éréfipele , quand elles commencent ; mais outre que l'erreur ne sçauroit durer long-tems , il est aisé de l'éviter dès le commencement , en observant que la rougeur , la chaleur & la douleur sont toujours bien moindres dans les dartres , que dans l'éréfipele.

II. On pourroit de même confondre les dartres avec la gale ; mais il est facile de les distinguer en ce que les pustules sont toujours discrettes dans la gale , & qu'elles sont ordinai-

rement confluentes dans la dartre ; en ce que les pustules de la gale arrivent principalement aux mains , & dans l'entre-deux des doigts , ce qui n'est pas ordinaire à la dartre ; & en ce que les pustules de la gale sont sans rougeur , au lieu que celles des dartres ne le sont jamais.

III. Quant aux différences des dartres , en farineuses , écailleuses , crouteuses , humides , rongeantes , chancreuses , miliaires , on les distingue aisément par la description qu'on en a faite.

IV. Il est plus important de distinguer les dartres , qui sont véroliques ou écouelleuses ; ce qu'on peut faire en pesant murement ce qui a précédé l'éruption des dartres , ou tous les accidens qui les accompagnent , entre lesquels on en trouvera qui dénoteront ou la vérole ou les écouelles.

V. Enfin , il importe de juger de la qualité du sang dans les dartres , pour régler la curation interne. Outre la notion qu'on peut en avoir par la connoissance du tempérament du malade , on peut s'assurer que le sang est épais

dans les dartres crouteuses, qui ne fluent pas; qu'il est épais & âcre dans celles qui fluent; qu'il est âcre seulement dans les dartres humides; enfin, qu'il ne peche que médiocrement, soit en âcreté, soit en épaisissement dans les dartres farineuses ou écailleuses.

P R O G N O S T I C.

I. En général, les dartres sont plus incommodes que dangereuses; mais elles sont toutes assez rébelles & sujettes à revenir, quand on croit les avoir guéries.

II. Les dartres farineuses ou écailleuses cedent pour l'ordinaire assez facilement aux remèdes.

III. On en doit dire autant des dartres crouteuses, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'une érosion considérable de la peau, ce qui marqueroit l'âcreté de l'humeur muqueuse, & du sang qui la fournit.

IV. Pour les dartres humides & les dartres rongeantes, elles sont ordinairement très-opiniâtres, parce qu'elles sont entretenues par l'humeur âcre, qui y aborde continuellement.

V. La plus fâcheuse de toutes est la dartre carcinomateuse, qui a tous les dangers du cancer de la peau.

VI. En général, les dartres qui viennent de cause interne, sont plus difficiles à guérir, que celles qui viennent d'une cause externe & accidentelle; à l'exception pourtant des dartres véroliques, pour lesquelles on a dans les frictions un remède assuré.

VII. Il est très-dangereux de guérir, & même d'arrêter les dartres, sans avoir employé d'avance une préparation longue & convenable; ce qui est particulièrement vrai des dartres malignes, comme sont les dartres humides & rongeantes. On a tant d'observations des suites fâcheuses qu'ont eu souvent les dartres imprudemment ou précipitamment guéries, que cela doit rendre les Médecins très-circonspects.

C U R A T I O N.

I. D A N S la curation interne des dartres, il faut s'attacher à corriger les vices du sang qui les entretiennent, & pour cela employer les remèdes suivants:

1°. Saigner d'abord le malade du bras, & lui donner une purgation simple avec le féné, la rhubarbe, le sel végétal & la manne:

2°. Tâcher ensuite de corriger le vice qui prédomine dans le sang. Ainsi si le sang est âcre ou salé, faire prendre au malade des remèdes délayans, qui varient suivant les saisons. Dans l'été, on employe les bains tièdes domestiques, & les eaux minérales acidules ou ferrugineuses; dans les autres saisons, on a recours aux bouillons ou apofèmes faits avec les racines de chardon-roland, de fraiser, d'oseille, &c. les feuilles de bourache, buglose, chicorée sauvage, pimprenelle, aigremoine, cresson de fontaine, &c, où l'on ajoute un gros de sel *de duobus*; aux bouillons de poulet préparés de la même manière; au petit-lait filtré, où l'on ajoute du sel *de duobus*, &c.

3°. Après avoir lavé le sang, passer à l'usage des adoucissans que la saison permettra; tels que le lait d'ânesse, de vache, de chevre; les gruaux d'avoine bien cuits & légers; les bouillons de grenouilles, de tortues, &c.

4°. Si l'on a raison de soupçonner des obstructions dans les premières voyes, & sur-tout dans le foye, ce qui en retenant les humeurs récrémentielles dans le sang, en entretient l'âcreté, mettre en usage les apéritifs; comme le tartre martial soluble, à la dose de 20 à 25 grains en bol, ou dissout dans les bouillons, dans les apôtèmes, dans le petit-lait; le safran de mars apéritif, à la dose de 20 grains; l'éthiops minéral préparé par le feu, à la même dose; en bol ou en opiate, avec des sels & des purgatifs, à la dose convenable.

5°. Si le sang est sec, épais, & âcre, & comme résineux, employer des remèdes propres à le dégluer & à le purifier; comme la ptisane sudorifique simple ou purgative, à la dose d'un ou deux verres par jour; le bochet sur les mêmes bois dont on s'est servi pour faire la ptisane, pris pour boisson ordinaire; les bouillons d'écrevisses, de cloportes, & sur-tout de vipères, qui sont les plus efficaces.

6°. Conjointement avec ces différents remèdes, faire prendre au malade

un bol composé de fleurs de soufre, à la dose de 20 à 30 grains, d'antimoine diaphorétique récent à la même dose, de gomme ammoniac en poudre, à la dose de six grains, & de huit grains d'aloës en poudre, si on le juge nécessaire, avec autant de sel de tartre, dont on fait un bol avec le syrop de fumeterre.

7°. Enfin, rendre ces différens remèdes purgatifs, ou réitérer de tems en tems les purgations, suivant l'exigence des cas; mais on juge bien que cette préparation, qui convient aux dartres rongeantes, peut être supprimée ou du moins diminuée dans les dartres farineuses ou écailleuses.

II. Il est certain que dans routes les dartres les cellules du corps muqueux qui sont affectées, deviennent une espèce de filtre, où se sépare continuellement l'humeur âcre qui les entretient; ainsi tous les remèdes qu'on employe extérieurement contre les dartres, doivent tendre tous à enlever & à détruire ce filtre, & doivent être par conséquent d'une nature escharotique; mais entre ces remèdes, il faut sçavoir choisir ceux

dont l'activité est proportionnée au degré du vice qu'il faut corriger. C'est pourquoi, si la dartre est causée par la chaleur du soleil, ou du feu, ou par un trop grand usage d'un rouge trop sec, il suffit d'employer une pommade faite avec l'huile de behen, ou l'huile des semences froides, le blanc de baleine & un peu de baume de la Meque fondus & battus ensemble, ou, ce qui revient au même, des morceaux de toile à demi-usés, trempés dans cette pommade fondue, qu'on applique sur la dartre.

On peut aussi employer les toiles jaunes imbibées de jaune d'œuf, délayé avec un peu d'infusion de safran oriental.

2°. Si la dartre vient de cause interne, mais qu'elle ne soit que farineuse ou écailleuse; on n'a qu'à l'humecter de tems-en-tems avec sa propre salive; avec de l'eau commune chargée de sel marin; avec la dissolution de gomme arabique dans le vinaigre; ou avec de l'eau distillée de fiel de bœuf.

3°. Si la dartre est crouteuse; on fera tomber les écailles, en les couvrant

pendant quelque tems de crème, ou de beurre frais, ou de pulpe de feuilles de poirée; après quoi, on lavera la peau avec une décoction vulnéraire d'absinthe ou d'aristoloche, ou avec l'eau seconde de chaux; & on pourra se servir ensuite d'une espèce d'onguent fait avec la pulpe des racines de patience sauvage, cuites sous la cendre, & la fleur de soufre; ce qui suffit ordinairement pour ces dartres.

4°. Si la dartre est maligne & rébel-le; on emploiera des remedes plus forts, entre lesquels on loue les suivans:

La laine grasse brûlée & mêlée avec un peu de pommade.

La pulpe des racines d'énula-campana, cuites sous la cendre.

L'onguent d'énula-campana, ou *unguentum enulatum*.

L'huile de papier, de bled, ou de linge, qu'on brûle & qu'on étouffe entre deux plats.

L'huile de tartre par défaillance, ou pure, ou affoiblie avec de l'eau.

La fleur de soufre pilée bien fin, &c

mêlée avec une pommade , tantôt seule , tantôt avec du sel ammoniac.

Le précipité rouge ou blanc , ou la folle farine du sublimé doux , & même du sublimé corrosif, dans de la pommade de jasmin ou autre quelconque , qu'on appliquera avec prudence.

L'eau phagédénique claire ou trouble , appliquée légèrement avec une plume.

ATTENTIONS DANS LE TRAITEMENT DES DARTRES.

1^o. On ne doit jamais entreprendre de réprimer une dartre , qu'après avoir travaillé auparavant à laver & à adoucir le sang ; & à détruire dans le sang même l'humeur dartreuse qui y domine. Cette attention est indispensablement nécessaire dans les dartres vives , étendues , invétérées , & sur-tout dans les sujets cachectiques , mal constitués , dont la poitrine est mauvaise , ou qui sont sujets aux fluxions sur les yeux ; & dans les femmes qui ont des fleurs blanches.

Il y a même plusieurs cas où la prudence

dence demande de ne point toucher du tout aux dartres , & de les regarder comme une chose utile pour la conservation du malade. On pourroit rapporter grand nombre d'observations , qui prouvent le danger où s'exposent ceux qui demandent indiscretement d'être guéris de leurs dartres , si le fait n'étoit pas généralement reconnu.

2°. Malgré toutes ces précautions , il ne faut jamais attaquer les dartres que par parties , en commençant par les endroits où elles sont le plus incommodes , ou le plus exposées à la vûe , & avançant peu-à-peu , & par degrés , afin de prévenir les suites d'une suppression trop prompte de l'humeur de la dartre , & d'avoir en tous cas le moyen d'abandonner vite l'entreprise , & de rendre à cette humeur toutes les issues qu'on avoit commencé de lui boucher.

3°. Il faut en même tems , pour plus grande sûreté , purger le malade tous les quinze jours , ou tous les mois , pendant le traitement ; & tous les deux mois pendant six mois après le traite-

ment , quand les dartres sont grandes , invétérées , & dans un mauvais sujet ; il faut même mettre ces malades à l'usage du lait , & sur-tout de celui d'âne-se , & le leur faire continuer long-tems , si l'estomac s'en accommode.

4°. Enfin , il ne faut pas négliger d'ouvrir un cautere au bras ou à la jambe , suivant la partie que la dartre occupe , & d'en entretenir la suppuration pendant un an ou deux pour le moins , pour procurer à l'humeur qui est dans le sang , une issue facile , par où elle puisse s'écouler , & prévenir par-là le danger qu'elle ne se jette sur quelque partie interne.



CHAPITRE TROISIEME.

De la Gale ou Rogne.

DESCRIPTION.

I. **D**ANS la gale il se forme sur la peau des petites cloches ou ampoules assez petites, & quelquefois presque imperceptibles, pleines d'une sérosité saline.

II. Ces ampoules sont toujours accompagnées d'une demangeaison vive, qui oblige à se gratter; ce qui, en déchirant la pointe des ampoules, cause une douleur cuisante, & en fait extravaser la sérosité.

III. Il succede alors aux ampoules crevées, ou de petites gerçures ulcérées, ou de petites croutes ulcéreuses; & dans l'un & dans l'autre cas, la demangeaison subsiste.

IV. Ces ampoules, ces gerçures, ou ces croutes sont accompagnées d'une rougeur superficielle & éréthélateuse, plus ou moins grande, & d'une

chaleur sur la peau plus ou moins forte.

V. Ces accidens se multiplient bien vite , & deviennent plus considérables de jour en jour : ils sont fréquens , surtout dans l'entre-deux des doigts , aux jointures des doigts , du poignet , du coude , du genouil , c'est-à-dire , dans les parties les plus exposées au froid , & où d'ailleurs l'humeur croupit le plus , à cause des rides que la peau forme dans ces endroits.

VI. Cette maladie porte en Grec le nom de *Ψώρα* ; en Latin celui de *Scabies* ; en François ceux de *Gale* ou *Rogne*.

D I F F É R E N C E S.

En général , la gale est de deux espèces : la gale *humide* , & la gale *seche*.

I. La gale *humide* est celle où les cloches sont grosses & fréquentes , où il se forme des gerçures qui suppurent , ou même des ulcères cutanées & crouteux.

II. La gale *seche* est celle où les cloches sont imperceptibles , où la

peau se gerce fans qu'il en fuite aucune sérofité, où les croutes font petites, & fans aucune humidité deffous. On l'appelle gale de *chien*, ou *Scabies ferina*.

III. Outre ces deux différences, on peut encore distinguer la gale, en gale *érépipélateuse*, quand elle approche de l'érépipele, & gale *dartreuse*, quand elle a du rapport avec la dartre.

IV. La gale sèche ou *Scabies ferina*, quand elle est au plus haut degré, paroît avoir été nommée la lépre des Grecs, *Lepra Græcorum*; mais il faut bien distinguer cette lépre de la lépre des Arabes, *Lepra Arabum*, qui est la lépre proprement dite, ou l'*Elephantiasis* des Grecs.

CAUSES.

LE siége de la gale est à la surface de la peau, où l'on ressent la demangeaison qui la caractérise, & où se forment les petites cloches, par où elle commence. On a donc raison de la placer aux extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires, dans

l'endroit même où ces canaux se terminent à la surface.

Par-là, la cause de la gale & celle de l'éréfipele, quelque affinité qu'elles paroissent avoir ensemble, different par deux endroits. *L'un*, que le siège de l'éréfipele est dans les glandes miliaires mêmes, comme on l'a vû; au lieu que celui de la gale est dans les extrémités des canaux excrétoires de ces glandes. *L'autre*, que dans l'éréfipele, l'humeur qui la produit, se jette dans les glandes miliaires tout-à-coup & abondamment, ce qui les engorge & y attire l'inflammation; au lieu que dans la gale, l'humeur n'agit sur ces glandes & sur leurs canaux excrétoires que peu-à-peu, & en assez petite quantité à la fois.

A cela près, la gale vient, de même que l'éréfipele, d'une humeur âcre, qui irrite, enflamme, ulcere les extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires; & cette humeur est l'humeur même de la sueur, qui a contracté ce degré d'acrimonie par l'une des trois causes suivantes.

I. Par le vice du sang qui est âcre lui-même. Ainsi les alimens âcres & falés, les viandes falées, les poissons falés, la morue, les harengs, &c. produisent souvent la gale de cause interne. Ce qui arrive aussi, sans aucun défaut marqué dans la diette, quand la bile ne se sépare pas librement dans le foye, qu'elle est retenue dans le sang, & qu'elle en altère la qualité.

II. Par la mal-proprété, qui fait que la sueur s'accumule dans les canaux excrétoires, qui sont bouchés par la crasse, qu'elle y devient âcre, & les ulcere à la fin, ce qui produit la gale & une gale opiniâtre; parce que les canaux ulcérés deviennent une espèce de filtre, où se séparent les humeurs âcres du sang.

III. Par la contagion, si l'on couche avec un galeux, si on le manie long-tems, si l'on couche dans les draps où il a couché, ou si l'on porte les mêmes chemises; parce que les parties de l'humeur vitieuse qui sortent du corps du galeux, ou des hardes qu'il a touchées, en s'imbibant dans la peau, ulcerent les extrémités des canaux des

glandes miliaires , & les rendent propres à se charger ensuite des humeurs âcres du sang.

Il est certain que les deux dernières causes de la gale , qu'on vient de rapporter , la mal-propreté & la contagion , agissent , comme on voit , immédiatement sur les extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires , & qu'en les irritant ou les enflammant , elles y produisent la gale. Quant à la première cause , qui est l'âcreté de la sueur , fournie par le sang , elle doit agir aussi sur l'extrémité des canaux excrétoires , parce qu'elle y devient plus âcre , par la perte qu'elle y fait d'une partie de sa sérosité , qui s'exhale & se dissipe. C'est ainsi que dans la salivation procurée par le mercure , l'humeur qui coule des glandes salivales , enflamme & ulcère les extrémités de leurs canaux excrétoires dans la bouche , sans agir sur les glandes mêmes où elle se sépare.

Il suit de-là , que c'est véritablement dans les extrémités des canaux des glandes miliaires , qu'il faut placer le siège de la gale , comme nous

faisons. Il feroit autrement bien difficile d'expliquer comment la gale peut être produite, fans aucun vice dans le fang, par la mal-propreté ou par la contagion, dont l'action ne s'étend pas plus loin que la surface de la peau.

SYMPTOMES.

1°. LES extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires étant irritées & ulcérées dans la gale par quelque une des causes qu'on vient d'expliquer, leur cavité doit être bouchée ou extrêmement rétrécie ; ainsi la sueur qui coule des glandes miliaires, doit y être arrêtée, & y former des petits boutons ou petites pustules enflammées, plus ou moins grandes, selon la quantité de sueur qui s'y trouve arrêtée.

2°. Quand le fang est séreux, il fournit plus de sueur aux glandes miliaires, & si alors les canaux excrétoires de ces glandes sont enflammés, & par-là, bouchés à leur extrémité, la sueur doit s'y amasser abondamment, s'arrêter dans presque tous les canaux, & y former ainsi des cloches

assez grosses & assez fréquentes ; ce qui arrive dans la gale *humide*.

3°. Quand au contraire, le sang est sec & résineux, & qu'il fournit peu de sueur aux glandes miliaires, & sur-tout quand les extrémités des canaux de ces glandes plus ulcérées qu'enflammées, ne les bouchent pas tout à fait, la sueur ne doit s'y accumuler qu'en petite quantité, & même en assez peu d'endroits. Dans ces cas les cloches seront rares & petites, comme dans la gale *seche* ou gale de *chien*.

4°. Comme dans les femmes, dans les enfans, & dans les tempéramens sanguins & pituiteux, le sang est plus séreux, & l'humeur de la sueur moins âcre, les boutons galeux, qui arrivent dans ces cas, doivent être plus gros, plus remplis de sérosité, & d'une sérosité moins rongeante ; ainsi la gale qui survient dans ces tempéramens, dans les femmes & dans les enfans, est presque toujours une gale *humide*.

5°. Au contraire, comme le sang est sec & résineux dans les bilieux, & sur-tout dans les atrabilaires, & souvent

même dans les vieillards , & par-là l'humeur de la sueur moins abondante & plus âcre , les boutons galeux doivent être dans ces cas , plus petits , contenir par conséquent peu de sérosité , mais contenir une sérosité plus rougeante. D'où il suit que la gale qui arrive dans ces tempéramens , & dans presque tous les vieillards , doit être une gale *seche* ou gale de *chien*.

6°. Comme l'humeur contenue dans les cloches , qui se forment aux extrémités des canaux excrétoires , est âcre & salée dans tous les galeux , elle doit piquer & irriter l'intérieur de ces cloches , & par-là y exciter un *prurit* ou demangeaison importune , qui caractérise la gale. Cette demangeaison est plus ou moins vive , suivant que l'humeur est plus ou moins âcre , que les extrémités des canaux sont plus ou moins enflammées ou ulcérées. D'où il est aisé de voir pourquoi elle est toujours plus grande dans la gale *seche* que dans la gale humide.

7°. On trouve d'abord un grand soulagement , & par conséquent un grand plaisir à se gratter , parce qu'en

déchirant les petites cloches , on fait écouler l'humeur qui les irritoit ; mais comme en même tems on cause à ces parties en les grattant , un grand nombre de petites écorchures ou gerçures , le plaisir est bientôt suivi d'une cuisson encore plus fâcheuse que la demangeaison.

8°. Ces écorchures ou gerçures se couvrent bientôt de croûtes , qui sont plus ou moins grandes , selon que les cloches , où se sont faites les gerçures , étoient elles-mêmes plus ou moins grosses. C'est pour cette raison qu'elles sont assez grosses dans la gale humide , au lieu qu'elles sont très-petites ou presque imperceptibles dans la gale sèche ou gale de chien.

9°. Les croûtes , en bouchant les canaux excrétoires , y retiennent de nouveau l'humeur de la sueur , ce qui cause de la demangeaison , engage à se gratter , donne lieu à enlever les croûtes , & entretient ainsi la gale.

10°. La chaleur du feu , de même que celle du lit , d'un côté , met en mouvement les parties salines de l'humeur contenue dans les cloches ,

& en augmente l'action ; & de l'autre, raréfie cette humeur , & par-là distend fortement ces cloches , ce qui en augmente la sensibilité : ainsi la chaleur du feu , de même que celle du lit , augmente la demangeaison , & la rend insupportable , comme les galeux ne l'éprouvent que trop.

11°. Enfin , la gale attaque le plus communément l'entre-deux & les articles des doigts , le coude , le genouil , les fesses , l'entre-fesson , &c , parce que les rides de la peau dans ces endroits , & souvent la mal-propreté , y retiennent plus constamment l'humeur de la sueur.

DIAGNOSTIC.

I. ON reconnoît sans peine la gale , & les différentes espèces de gale par la description qu'on vient d'en faire.

II. On distingue aisément de même la gale d'avec les autres maladies qui peuvent y avoir quelque rapport : d'avec l'érysipele ; parce que la gale n'est pas accompagnée de l'inflammation de la peau , ni de la fièvre , comme l'érysipele , & qu'elle n'attaque la peau

que dans certains endroits : d'avec la la dartre ; parce que la gale n'est point à plaques comme la dartre ; mais à grains séparés , & que ces grains ne s'étendent pas en s'élargissant comme ceux des dartres : d'avec l'ébullition de sang ; parce que la gale ne couvre pas le corps tout d'un coup , comme l'ébullition ; qu'elle est plus opiniâtre & accompagnée d'une demangeaison bien plus importune.

III. Enfin , c'est de la bouche du malade qu'on doit apprendre si la gale qu'il a , est récente ou invétérée ; si elle est de cause externe & accidentelle , ou si elle vient du vice du sang , sans aucun soupçon de contagion.

P R O G N O S T I C.

I. LA GALE est plus incommode qu'elle n'est dangereuse.

II. La gale sèche est plus difficile à guérir que la gale humide ; & dans certains sujets , on ne la guérit jamais parfaitement.

III. La gale par cause interne est plus opiniâtre que la gale par cause externe ; parce que pour la guérir il

faut corriger le vice du sang qui l'entretient.

IV. Il est dangereux d'entreprendre de guérir la gale avant que d'avoir corrigé le vice du sang, comme on l'a déjà dit des dartres, & par la même raison. Il est à craindre dans l'une & dans l'autre maladie, que l'humeur vitieuse, si elle est retenue, ne se jette ailleurs, comme on en a plusieurs exemples. Souvent même la prudence demande de ne point tenter de guérir ces maladies, quand elles sont invétérées, & que les sujets sont cacochymes, poitrinaires, ou, si ce sont des femmes, quand elles sont sujettes aux fleurs blanches.

CURATION.

I. DANS la curation interne de la gale, l'indication qu'on doit toujours se proposer, c'est de corriger ou du moins d'adoucir le vice du sang.

Pour cet effet: 1°. On doit commencer par les remèdes généraux, la saignée & la purgation. Il faudra même dans le cours du traitement, les réitérer plusieurs fois l'une & l'autre,

selon les circonstances , du moins la purgation.

2°. Après cela, si la gale est humide; comme c'est une marque que le sang est suffisamment séreux, on se contentera de corriger la salure & l'âcreté qui y prédominent, en employant des legers absorbans, comme le diaphorétique minéral, la poudre de cloportes, les yeux d'écrevisses, le cachou, ou terre du Japon, la poudre de racine de gentiane, &c, dont on fera des bols avec du syrop des cinq racines, qu'on donnera au malade le matin à jeûn pendant plusieurs jours.

3°. Immédiatement sur ces bols, on fera prendre le matin au malade des bouillons altérans de poulet ou de veau, avec cinq écrevisses de riviere, ou une vipere & des herbes convenables, comme le cerfeuil, la fumeterre, le cresson de fontaine, la chicorée sauvage, l'aigremoine, &c, où l'on ajoutera un gros de sel *de duobus*.

4°. Après avoir repurgé le malade; on passera à l'usage des adoucissans; comme le petit-lait, le lait d'ânesse ou de vache, les bouillons de grenouilles

ou de tortue, qu'on continuera pendant quinze ou vingt jours au moins.

5°. Que si au contraire, la gale est sèche, ce qui annonce la sécheresse & l'âcreté du sang, on insistera plus long-tems dans l'usage des bouillons rafraîchissans, & des ptisanes avec les racines de fraîsier, d'oseille, de chien-dent & d'un peu de réglisse; on ordonnera même les eaux minérales ferrugineuses, si la saison y est propre.

6°. On employera ensuite les adoucissans qu'on a déjà proposés; comme le petit-lait clarifié, le lait distillé, le lait de vache ou d'ânesse, & les autres remèdes qu'on peut substituer au lait, quand l'estomac ne le digere pas.

7°. Enfin, dans toute espèce de gale, les bains domestiques d'eau douce sont extrêmement utiles pour humecter le sang, & en modérer la chaleur & l'acrimonie; pour laver & relâcher la peau, & en adoucir les demangeaisons; enfin, pour en ouvrir les pores & préparer l'entrée aux topiques, qu'on doit employer. On se sert aussi avec succès des bols suivans, qui corrigent l'humeur de la gale dans le sang, ou qui

du moins en déchargent le sang, en la pouffant sur la peau. On les compose avec vingt grains de diaphorétique minéral, douze grains d'éthiops minéral, préparé par le feu, & quinze ou vingt grains de fleurs de soufre, le tout incorporé avec le syrop de fumeterre pour une prise.

II. Après cette préparation, qu'on doit proportionner à la violence du mal, on pourra passer à l'usage des remèdes externes ou topiques. Il y a dans les livres un nombre infini de recettes pour la gale, mais elles ne sont pas toutes ni assez simples, ni assez sûres; on a choisi sur le nombre celles qui suivent, comme les plus usitées & les plus efficaces.

1°. La pulpe des racines de patience sauvage, ou d'*énula-campana*, mêlée avec le sain-doux en forme d'onguent, dont on frotte les parties malades.

2°. La décoction légère de feuilles de tabac dans l'eau ou dans le vin blanc, dont on étuve chaudement les endroits les plus galeux.

3°. L'huile d'olives, où l'on a fait bouillir du soufre & dont on se sert en

forme de liniment; mais ce remede est très-puant. Il vaut mieux employer la fleur de soufre en poudre impalpable, mêlée à froid avec le sain-doux ou avec quelque'autre pommade en forme d'onguent, dont on frotte les jointures: ce remede sent fort peu, & il est très-efficace.

4°. Le salpêtre & la brique pilés & mêlés à parties égales avec le sain-doux, ou quelque pommade pour frotter les endroits les plus malades.

5°. La lessive du régule d'antimoine, ou des autres préparations d'antimoine, faite par détonation avec le salpêtre, dont on étuve chaudement les parties affectées.

6°. Le sel ammoniac dont on mêle une partie sur huit de savon de Venise, où l'on ajoute une suffisante quantité d'huile d'amandes douces pour en faire un onguent ou liniment.

7°. L'onguent Néapolitain ou mercuriel en friction sur quelques-unes des jointures, en variant la dose suivant l'état du mal, & l'âge du malade.

8°. L'huile d'olives mêlée avec du vin

blanc, en égale quantité, où l'on aura fait bouillir quelques feuilles de laurier-rose, jusqu'à la consommation du vin. On frotte de cette huile les jointures les plus malades.

III. Il faut dans ce traitement observer : 1°. Qu'on doit aromatiser ces linimens ou onguens avec le storax, le benjoin, l'essence de fleurs d'oranges, ou telle autre essence qu'on voudra, pour en diminuer la puanteur :

2°. Qu'il faut se tenir chaudement pendant l'usage de ces remedes, de peur de répercuter l'humeur galeuse dans le sang, en bouchant les pores de la peau trop subitement :

3°. Qu'il ne faut oindre que les parties les plus malades ; & pour plus grande précaution, ne les oindre que les unes après les autres.

4°. Enfin, que l'usage ordinaire est de les oindre trois fois de suite, le soir en se couchant ; & ensuite de rester huit jours sans se décrasser, & autres huit jours sans s'exposer à l'air, s'il fait froid.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'Ebullition du sang.

DESCRIPTION.

I. **D**ANS l'éruption, l'efflorescence, ou l'ébullition du sang, l'habitude du corps se trouve tout d'un coup couverte de petits boutons rouges, distincts, plus ou moins nombreux, plus ou moins élevés, plus ou moins rouges.

II. Ces petits boutons sont tantôt accompagnés d'une petite ampoule au bout, comme les boutons de la petite vérole volante; & quelquefois il n'y a point d'ampoule, non plus que dans les boutons de la rougeole.

III. Ces boutons dans l'un & dans l'autre cas, sont accompagnés de demangeaison, moins vive que dans la gale, mais assez forte pour engager à se gratter.

IV. Par là, les pointes des boutons se déchirent & s'accroûtissent; après

quoi les croutes tombent bientôt, & le mal se dissipe fans aucune suite.

V. Quelquefois pourtant l'ébullition du sang dégénere en dartre, si ce n'est pas par tout le corps, du moins dans certains endroits.

VI. Les Grecs ont donné à cette maladie les noms d'ἐκθύματα, d'ἐξανθήματα, d'ἐκζέσματα, d'ἐκβράσματα, qui répondent aux mots François d'éruption, d'efflorescence, d'ébullition. Pour les Latins, ils n'ont donné à ces boutons, que le nom vague de *Papulæ*.

C A U S E S.

IL EST certain que le siège de ce mal est dans les glandes miliaires, que ces glandes sont gonflées par l'humour de la sueur trop abondante, & qu'elles sont irritées en même tems par cette humeur trop âcre.

L'expérience nous apprend que ce mal est produit par plusieurs causes, mais dont l'action est la même, ou du moins très-semblable.

1°. Par une bouffée de fièvre éphémère, ou continue simple, qui arrive à la suite d'un purgatif trop fort, d'une

nourriture trop âcre, ou de quelque autre cause pareille. Alors, quand la fièvre finit, il survient une sueur abondante, qui est souvent suivie d'une ébullition générale dans les personnes qui ont le sang âcre.

2°. Par un excès de débauche en vin ou en liqueurs ; par un exercice trop fort, ou par l'ardeur du soleil à laquelle on s'est exposé dans les jours caniculaires, ce qui agit à peu-près de la même manière.

3°. Par un emportement de colère qui a mis la bile en mouvement ; par un regorgement de bile ; par un *Cholera morbus*, &c ; parce que la bile qui domine alors dans le sang, se mêle avec l'humeur de la sueur.

4°. Par des remèdes diaphorétiques pris imprudemment dans une saison chaude, ou dans un tempérament échauffé ; tels que les bouillons de vipère, la ptisane sudorifique, les bouillons d'écrevisses, ou les cordiaux trop échauffans.

SYMPTOMES.

1°. DANS l'ébullition de sang les

glandes miliaires se gonflent par l'abondance de l'humeur de la sueur qui y aborde impétueusement.

2°. En se gonflant, elles produisent des boutons épars & discrets, avec rougeur, chaleur, & demangeaison, proportionnées à la salure & à l'âcreté de la sueur.

3°. Si l'engorgement des glandes est grand, il y aura des ampoules au bout de chaque bouton; s'il est petit, il ne s'y en formera point.

4°. Il se forme une croute au bout de chaque bouton entamé, qui tombe bientôt d'elle-même; & le mal se dissipe ordinairement en cinq, huit, ou dix jours.

D I A G N O S T I C.

L'ÉBULLITION differe de la dartré, en ce qu'elle est discrete, & se guérit promptement.

Elle differe de l'érésipele, en ce que ce ne sont que des boutons épars, & non des plaques continues; & ce qui est plus décisif, en ce que la rougeur se soutient malgré la pression.

Elle differe de la gale, en ce qu'elle est

est universelle , qu'elle arrive tout d'un coup , & qu'elle guérit vite , & presque de soi-même.

Enfin , elle differe de la rougeole & de la petite vérole volante , en ce que ces maladies couvent pendant quelque tems , avant que de paroître , & que l'ébullition de sang vient tout d'un coup. D'ailleurs dans ces maladies , l'éruption se fait successivement dans les différentes parties , au lieu que dans l'ébullition , elle se fait par-tout à la fois.

PROGNOSTIC.

L'ÉBULLITION n'a de soi aucun danger : tout au plus , elle a celui qui vient de la cause qui la produit.

CURATION.

L'ÉBULLITION cede à une ou deux saignées du bras , à une purgation légère en lavage , & à quelques bouillons rafraîchissans ou diurétiques.

Si elle étoit plus opiniâtre , on employeroit le petit-lait , le lait d'ânesse , les eaux minérales , les bains tièdes.

d'eau douce. On n'a besoin d'aucun remede externe.

CHAPITRE CINQUIEME.

De la Porcelaine.

DESCRIPTION.

I. **I**L PAROÎT sur la peau des tumeurs ou grosseurs plus élevées que celles de l'érésipele, mais moins rouges, qui couvrent quelquefois toute l'habitude du corps, & qui quelquefois n'en couvrent que quelques parties.

II. Ces tumeurs sont quelquefois distinguées en grandes plaques, & quelquefois elles sont partagées en plaques plus petites, de la grandeur d'un écu, d'un denier, d'une lentille.

III. Quelquefois elles sont fort rouges, & quelquefois elles ne le sont que très-peu. Tantôt la demangeaison est grande, & tantôt elle est médiocre; mais en général plus on se gratte, & plus ces grosseurs se multiplient & s'échauffent,

IV. Ces grosseurs varient infiniment: elles paroissent, elles cessent, elles reviennent; elles sont plus rouges, elles le sont moins; elles causent une grande demangeaison, elles en causent peu.

V. Il ne paroît aucune cloche sur ces grosseurs, ou du moins il arrive bien rarement qu'il en paroisse; cependant en se grattant, on sent quelquefois un peu d'humidité suinter de la peau.

VI. Ces grosseurs débordent au-dessus de la peau depuis une ligne jusqu'à trois; & par conséquent, à l'exception des grains de petite vérole, elles sont la maladie érysipélateuse la plus éminente.

VII. Ces grosseurs ressemblerent assez bien, quand elles sont petites, à des piquûres de guêpes, ou, si l'on veut, aux grosseurs qui se forment sur la peau quand on a manié de l'ortie.

VIII. Ces grosseurs paroissent & disparoissent plusieurs fois dans le jour. En général, elles ne durent pas longtemps, & cessent bientôt d'elles-mêmes, sans laisser aucune suite.

Cette espèce de maladie a été inconnue aux Grecs & aux Latins, ou du moins n'en a-t-elle été connue que

sous les noms vagues d'*Exanthemata* ; d'*Efflorescentiæ* , de *Papulæ*. Mais on la trouve décrite dans les Médecins Arabes, qui l'appellent *Sora* ou *Essere*. En Languedoc, où elle est commune, on la nomme *lou mau pourcieu* ou *pourcel* ; *Morbus porcinus* ; d'où je crois qu'on a fait en François le nom de *Porcelaine*, qu'on lui donne.

DIFFÉRENCES.

I. TANTÔT la Porcelaine est fort rouge, & véritablement érépélateuse ; & tantôt elle est plus pâle, & par conséquent érépélato-œdémateuse.

II. Quelquefois la porcelaine vient sans fièvre, à la suite des sueurs, où l'on est exposé dans les grandes chaleurs ; & quelquefois elle accompagne la fièvre, ou, pour mieux dire, elle y survient.

CAUSES.

LES tumeurs qui arrivent à la peau dans la porcelaine, marquent évidemment que les glandes miliaires sont obstruées ; qu'elles gênent le cours du sang & de la lymphe, & qu'elles

donnent lieu par-là au gonflement de la peau, en faisant gonfler les vaisseaux qui y rampent.

Ainsi tout ce qui peut obstruer ces glandes, peut produire la porcelaine. Il faut seulement que la matiere qui les obstrue, ne soit ni fort saline, ni fort épaisse, afin que d'un côté, elle n'enflamme pas ces glandes, ce qui produiroit l'érésipele; & que de l'autre elle puisse facilement se dissiper, & produire un mal passager & *fugace*, tel que nous avons dit qu'étoit la porcelaine.

Or l'obstruction des glandes de la peau, telle qu'il la faut pour attirer la porcelaine, peut être produite par l'humeur de la sueur, lorsqu'elle se trouve en même tems, & fort abondante, & un peu plus épaisse qu'elle ne doit l'être; ce qui arrive dans plusieurs cas.

1°. Quand le sang naturellement épais, se trouve fort raréfié par la chaleur de la saison, ou par des exercices trop violens; ce qui fait qu'il se sépare plus de sueur, & une sueur assez épaisse.

2°. Quand on fait un trop grand usage de remedes cordiaux, sudorifiques, atténuans, qui portent l'humeur

de la sueur abondamment vers la peau.

3°. Quand on boit trop de vin fumeux, ou de liqueurs spiritueuses, ce qui produit le même effet que les remèdes trop chauds.

4°. Quand on est saisi d'une violente passion de colere, qui agite le sang, & qui augmente tout d'un coup la quantité de la sueur.

5°. Quand on s'expose inconfidérément au froid dans le tems que le corps est fort échauffé; ce qui arrête dans les glandes cutanées l'humeur de la sueur.

Ces différentes causes produisent ordinairement la porcelaine sans fièvre.

6°. Quand la fièvre saisit une personne dont le sang est épais; parce qu'elle augmente la quantité de l'humeur de la sueur sans la subtiliser autant qu'il le faut.

7°. Quand une personne bilieuse, ou fort échauffée, dont la sueur est âcre, se trouve saisie d'un frisson de fièvre d'accès, qui épaisit subitement l'humeur de la sueur.

Ces deux dernières causes produisent la porcelaine qui survient à la fièvre.

SYMPTOMES.

1°. La porcelaine est souvent érépélateuse, ce qui dépend & de la qualité du sang qui est plus raréfié, & du degré d'obstruction des glandes miliaires, qui gênent davantage le cours du sang.

2°. La porcelaine est quelquefois érépélato-œdémateuse, ce qui vient & de la qualité du sang qui est séreux, & du peu d'embarras des glandes qui gênent, à la vérité, le cours de la lymphe, mais qui ne gênent guere le cours du sang.

3°. La porcelaine est à plaques, plus ou moins grandes, & même à bouquets distincts, suivant que les embarras se font dans plusieurs glandes contiguës, ou dans des glandes discrettes.

4°. La porcelaine est accompagnée de demangaïson plus ou moins grande, suivant que le sang est plus ou moins salé, & plus ou moins propre à irriter, ou que la phlogose des glandes est plus ou moins grande, & que les glandes sont plus susceptibles d'irritation.

5°. La porcelaine n'est accompa-

gnée ordinairement d'aucune cloche ; parce que le cours du sang ni de la lympe n'est point assez interrompu pour qu'aucune sérosité puisse en fuinter.

6°. La porcelaine cesse & revient à plusieurs reprises, suivant que l'humour de la fueur est plus ou moins épaisse , ou qu'elle aborde plus ou moins abondamment aux glandes miliaires ; ce qui peut varier par les causes les plus legeres.

D I A G N O S T I C.

1°. LA porcelaine est aisée à reconnoître par la description qu'on en a faite.

2°. On ne sçauroit la confondre avec l'érésipele , soit parce qu'elle est plus élevée , soit parce qu'elle est moins rouge , soit parce qu'elle est moins douloureuse , soit enfin , parce qu'elle est plus *fugace* , & plus variable.

3°. On peut encore moins la confondre avec la rougeole ; car dans la porcelaine , la peau s'enflamme par plaques assez grandes , & dans la rougeole c'est par points ou boutons. D'ailleurs la rougeole est toujours précédée par une fièvre assez vive , par plusieurs acci-

dens, souvent fâcheux, & sur-tout par une toux rauque d'une espèce particulière, ce qui n'arrive point dans la porcelaine. Cependant on confond souvent ces maladies à Paris, où la porcelaine n'est pas trop bien connue.

PROGNOSTIC.

LA porcelaine est ordinairement sans danger, sur-tout celle qui est sans fièvre. Elle n'est accompagnée d'aucun accident fâcheux, & se termine dans deux ou trois jours, & quelquefois dans peu d'heures.

La porcelaine qui survient dans les accès de fièvre, ne dure que pendant le froid, & se dissipe dans le chaud, dès que la sueur est plus atténuée; mais quelquefois elle revient l'accès suivant.

La porcelaine qui survient à la fièvre continue, est toujours salutaire, quand elle est critique; & quand elle n'est que symptomatique, elle peut avoir le danger de la fièvre qui la cause, mais ce cas est bien rare.

CURATION.

I. LA porcelaine, qui arrive sans fièvre.

OV

vre, se dissipe ordinairement d'elle-même; en tout cas, on saigne le malade, on lui fait boire de la ptisane de chiendent & de réglisse, on lui ordonne quelques bouillons ou apofèmes rafraîchissans, & on le purge. Si la porcelaine revenoit souvent, on auroit recours au petit-lait, aux eaux minérales, ou aux bains domestiques.

II. La porcelaine qui accompagne la fièvre, demande un plus grand nombre de saignées; mais à cela près, les remèdes sont absolument les mêmes.

Dans l'une & dans l'autre espèce de porcelaine, il faut éviter l'usage des sudorifiques qui augmenteroient le mal, loin de le diminuer.



CHAPITRE SIXIEME.*Des Echaubouillures.*

DESCRIPTION.

I. **L**ES enfans & les adultes même , dont la peau est fine , blanche , délicate , sont sujets dans l'été à de petites élevures rouges , érépipélateuses , qui couvrent la peau tant pleine que vuide , sur-tout au cou , au menton , aux aînes , &c.

II. Ces élevures arrivent à la suite des sueurs plusieurs fois répétées ; elles sont fort rouges quand on sue , & qu'on est échauffé ; elles pâlisent quand on est frais & en repos.

III. Ces élevures se dissipent , quand le tems se met au frais , mais ordinairement les parties qui en étoient couvertes , se pelent ; quelquefois même les élevures dégénèrent en dartres farineuses.

IV. Ces élevures , qui soulèvent la

peau, sont accompagnées d'un *prurité* incommode, sur-tout quand elles commencent à se peler.

V. Cette maladie s'appelle en Grec *Ιδρωα*, en Latin *Sudamina*, parce que le mal vient de l'abondance, & de l'âcreté de la sueur. En François on lui donne le nom d'*Echaubouillures* du vieux verbe *échaubouiller*, qui signifie *échauder*, parce que la peau est comme échaudée. En Languedoc, on l'appelle le *Cambriol* du verbe *cambiar*, qui signifie *changer*; parce que la couleur de la peau en est changée.

C A U S E S.

DANS les échaubouillures, la peau ne s'enfle pas, & par conséquent les glandes cutanées ou miliaires ne sont pas gorgées, & le siège des échaubouillures n'est pas dans ces glandes.

Il faut donc qu'il soit dans les extrémités de leurs canaux excrétoires, qui sont irritées & enflammées, ce qui produit les élevures dont la peau est chagrinée. Or, ces extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires ne peuvent

être irritées & enflammées, que par les deux causes suivantes, lorsqu'elles concourent ensemble.

I. Par l'abondance & la salure de la sueur qui coule par ces canaux. C'est pourquoi les échaubouillures ne paroissent qu'en conséquence des sueurs répétées. De-là vient aussi que les échaubouillures arrivent principalement aux enfans échauffés, dont les nourrices ont le sang âcre; ou aux adultes d'un tempérament bilieux, ou qui gardent un régime échauffant.

Quoique la sueur passe également dans la cavité des glandes miliaires, & dans celle de leurs canaux excrétoires, elle n'irrite & n'enflamme que l'extrémité de ces canaux, parce que c'est-là que la sueur acquiert plus de salure, par la dissipation d'une partie de la sérosité dont elle est chargée. C'est par cette raison, comme on l'a déjà dit, que dans le grand remède, la salive ne produit des ulcères qu'au bout des canaux salivaires; & que dans le rhume de cerveau, il ne se forme de gales qu'au bout du nez.

II. Par la finesse & la délicatesse de ces canaux, & de la surpeau qui les entoure. Il est vrai que cela ne doit pas être mis au nombre des causes, mais c'est du moins une condition *sine qua non*. Quand la peau est dure & épaisse, la salure de la sueur n'est pas capable d'y faire aucune impression; au lieu qu'elle y en fait, quand cette peau est fine & délicate.

De-là vient que les enfans sont principalement sujets aux échaubouillures, sur-tout les enfans blancs & gras; & qu'au contraire, cette maladie est rare dans les adultes, à moins qu'ils n'aient en même tems la peau fort fine.

III. Le siège qu'on donne ici aux échaubouillures, est le même que celui qu'on a donné ci-dessus à la gale; & ce fait paroît démontré. Il y a de même une grande affinité entre les causes de ces deux maladies, s'il est vrai, comme on l'a établi, qu'elles dépendent l'une & l'autre de l'âcreté & de la salure de la sueur; & ce fait, s'il n'est pas démontré comme le premier, est du moins très-vraisemblable.

Cependant ces maladies doivent être très-différentes , comme elles le sont en effet : 1°. Parce que dans les échaubouillures la sueur n'a pas de vice en soi , & qu'elle n'est âcre & salée , que par la chaleur de la saison. D'où vient que les échaubouillures sont un mal *fugace* & passager , qui cesse dès que la chaleur diminue ; au lieu que dans la gale , le sang & la sueur sont essentiellement & fortement altérés ; ce qui fait que la gale est un mal opiniâtre & difficile à guérir : 2°. Parce qu'à l'égard des échaubouillures , la quantité de la sueur contribue autant que son âcreté , à les produire. Aussi voit-on que les enfans n'auroient point d'échaubouillure dans l'été , même le plus chaud , s'ils ne suoiert pas ; au lieu qu'à l'égard de la gale , la sueur n'agit point par sa quantité , puisqu'elle ne se sépare pas dans les galeux plus abondamment qu'à l'ordinaire ; mais par sa seule âcreté rongeanse , qui ulcere les extrémités de ses canaux , & en entretient constamment l'exulcération.

SYMPTOMES.

1°. DANS les échaubouillures, les élevures sont très-nombreuses, mais discrettes; parce qu'elles répondent aux extrémités des canaux excrétoires, qui sont fort ferrés, mais discrets.

2°. Elles sont peu éminentes; parce que ce n'est qu'un petit gonflement inflammatoire du bout du canal excrétoire, ce qui ne peut faire qu'une très-petite tumeur.

3°. Elles sont abondantes, sur-tout au cou, au menton, aux aînes, &c. parce que la sueur croupit dans les canaux, principalement dans ces endroits-là, à cause que la peau y est repliée, & comme collée l'une contre l'autre.

4°. La rougeur de ces élevures augmente quand on sue; parce qu'alors l'irritation, & par conséquent l'inflammation augmente: elle diminue au contraire, quand on est au frais & qu'on ne sue pas, par les raisons contraires.

5°. Le prurit ou la demangeaison accompagne ces élevures, à cause de l'irritation importune que souffrent les points enflammés.

6°. Ce prurit augmente, quand les échaubouillures se pelent, à cause que les petits lambeaux d'épiderme desséchés, qui flottent sur la peau, y excitent des chatouillemens continuels.

7°. Quand l'acrimonie du sang est grande, les échaubouillures dégènerent en dartres farineuses, à cause de l'identité du siège de ces maladies, & du rapport qu'il y a entre les causes.

DIAGNOSTIC.

Les échaubouillures récentes ressemblent à l'ébullition de sang. On peut pourtant les distinguer, en ce que l'ébullition ne dépend point de la sueur; & que dans l'ébullition, la rougeur demeure la même, tant que l'ébullition dure. En tout cas, s'il arrivoit de les confondre, le malheur ne seroit pas grand, parce que les remèdes sont les mêmes.

Les échaubouillures qui se pelent; ressemblent aux dartres farineuses. On les distingue pourtant, soit par ce qui a précédé, soit par la manière dont elles se terminent; car les échaubouillures cessent d'elles-mêmes, ou du moins

cedent aisément aux remèdes, au lieu que les dartres sont plus opiniâtres.

On prétend que les échaubouillures ont passé quelquefois pour la petite vérole, ou du moins pour la rougeole : mais si ce sont des Médecins qui l'ont dit, il y a apparence qu'ils avoient quelque raison pour le faire croire ; car il est difficile de se persuader qu'ils l'aient pû croire tout de bon. Dans la rougeole qui est la seule qui ait quelque rapport avec les échaubouillures, les boutons sont six fois plus éminens que dans les échaubouillures ; sans compter les signes évidens qu'on peut tirer de ce qui a précédé l'éruption de la rougeole.

PROGNOSTIC.

Les échaubouillures sont sans danger ; elles sont seulement fort importunes aux enfans, qu'elles empêchent de dormir, ce qui les fait maigrir.

Les échaubouillures, qui dégènerent en dartres farineuses, sont un peu plus opiniâtres ; mais en général, elles se dissipent aisément dans les jeunes gens.

CURATION.

LE REPOS, le frais, les lavemens rafraîchissans, la diete humectante, le boire frais, suffisent dans les adultes, pour remédier aux échaubouillures. Si elles sont plus opiniâtres, une saignée, quelques verres de limonade ou d'orgeat, des juleps ou des émulsions le soir, l'usage d'une ptisane rafraîchissante, peuvent être employés.

Dans les enfans qui tettent, il faut faire ces mêmes remedes à leurs nourrices ; leur défendre le vin, & tous les excès qui pourroient échauffer, & leur recommander pour elles & pour leurs nourrissons, toutes les précautions convenables pour se garantir d'une trop grande chaleur. Si l'enfant ne tettoit plus, & que les échaubouillures fussent opiniâtres, on pourroit le baigner dans un bain tiède, & même le saigner ; mais il est rare qu'on ait besoin d'en venir là. On se contente pour l'ordinaire d'étuver les endroits les plus malades avec la décoction tiède de graine de lin, ou de racine de guimauve dans le lait, ou

avec l'eau-rose , où l'on a dissout un peu de camphre.

Il arrive quelquefois que dans l'été ; lorsqu'on commence à suer abondamment, toute la peau paroît couverte de petites cloches pleines de sueur , de la grosseur d'un grain de millet. Cela vient de ce que les extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires , qui sont desséchées , ne se prêtent pas assez vite à la sortie trop abondante de la sueur ; ce qui fait que la sueur qui s'y accumule , y forme des cloches.

Cet accident n'a aucune suite , ni aucun danger. Il suffit de frotter la peau pour forcer l'obstacle ; après quoi la sueur coule facilement. En tout cas , la sueur s'ouvre bientôt d'elle-même une issue.



CHAPITRE SEPTIEME.

Des Rouffeurs du visage.

DESCRIPTION.

ON DISTINGUE quatre sortes de rouffeurs du visage.

I. Les rouffeurs naturelles & de naissance, ou d'ancienne datte, que forment sur le visage plusieurs taches distinctes, rouffes ou brunes, ce qu'on appelle un *visage truité*. Ces rouffeurs sont appellées en Latin *Lentigines*.

II. Les rouffeurs que l'on contracte par les rayons du soleil, lorsqu'on s'y expose long-tems, sur-tout dans un tems chaud. Celles-là s'appellent en François le *Hâle*; & en Latin, ou plutôt en Grec, *Εφελιδες*.

III. Les rouffeurs qui surviennent au commencement des grossesses, qui brouillent le tein, & qui y forment des taches rouffes ou brunes, plus ou moins larges: celles-là s'appellent en Grec & en Latin *Ephelides à gravidité*.

tate, & n'ont point de nom particulier en François.

IV. Enfin, les rousseurs qui viennent avec l'âge, dans lesquelles le visage paroît couvert d'un cuir épais & jaunâtre, sur-tout aux côtés du nez, & quelquefois au menton. Celles-là n'ont point de nom particulier.

C A U S E S.

La première espèce de rousseurs vient du vice de l'humeur muqueuse, & quelquefois même du vice de la membrane réticulaire qui la contient.

Elle vient du vice de l'humeur muqueuse, quand cette humeur est chargée de quelque humeur étrangère, comme de quelque partie de bile, mais cette cause ne suffit pas pour produire des taches si constantes; ainsi il y a lieu de croire que les cellules de la membrane réticulaire sont alors altérées, soit par un défaut de conformation, soit par l'âcreté de l'humeur muqueuse vitiée, qui les a rongées superficiellement.

L'expérience apprend que ces taches roussees n'arrivent presque jamais

qu'aux personnes qui ont le poil rouge, en qui l'on sçait que toutes les humeurs sont fort âcres, ce qui sert à justifier nos conjectures sur la legere exulcération, que nous supposons dans la membrane réticulaire.

La *seconde* espèce de rousseurs, qui est le hâle, dépend de deux causes.

1°. Du dessèchement de l'humeur muqueuse dans la partie hâlée; ce qui diminue la blancheur de la peau, & fait paroître la surpeau plus brune, ou du moins plus jaune.

2°. Du dessèchement de la surpeau elle-même, que la chaleur du soleil a brûlée à demi; ce qui diminue sa transparence, & la fait paroître brune ou jaune.

La *troisième* espèce de rousseurs qui arrive au commencement des grossesses, ne vient que de ce que les regles étant supprimées, le sang regorge dans les vaisseaux, ce qui fait que quelques globules se mêlent avec l'humeur muqueuse. Pour peu qu'il s'en mêle, cela communique à cette humeur une couleur jaune, qui donne lieu aux rousseurs. Cette altération dans la couleur

de la peau des femmes grosses , doit paroître principalement au visage , où la surpeau est la plus fine.

Pareilles rousseurs arrivent à la suppression des regles par maladie , de même qu'à la suppression des regles par grossesse. Elles sont même assez rares dans les grossesses , depuis qu'on est dans l'usage de saigner les femmes grosses.

La *quatrième* espèce de rousseurs ne vient que de l'épaississement & du dessèchement de la surpeau , lesquels sont causés :

1°. Par l'action de l'air , & de la chaleur extérieure , qui à la longue dessèche la surpeau.

2°. Par les maladies du visage , comme les fluxions , les érépèles , les dartres , &c. qui accélèrent ce dessèchement.

3°. Par l'usage des fards desséchans , & sur-tout du rouge dont on abuse étrangement aujourd'hui.

Les rousseurs arrivent principalement aux femmes , qui ont le tein naturellement grossier , & en qui la surpeau est plus épaisse. Elles arrivent ordinairement

dinairement à côté du nez, au front, au menton, où la surpeau est naturellement plus épaisse, qu'au reste du visage.

DIAGNOSTIC.

LES différentes espèces de rousseurs du visage sautent aux yeux, pour peu qu'on y fasse attention.

Il est aisé de distinguer ces différentes espèces par la description qu'on vient d'en donner.

Enfin, en distinguant les espèces de rousseurs, on en distingue aussi les causes.

PROGNOSTIC.

I. LES rousseurs lentigineuses sont incurables, & je ne connois personne qui en ait été guéri radicalement.

II. Le hâle guérit de soi-même, en ne s'exposant plus au soleil. On peut en accélérer la guérison par divers moyens.

III. Les rousseurs de grosseffe sont aujourd'hui rares, ou moins sensibles par l'usage de la saignée; en tout cas, elles guérissent d'elles-mêmes, à mesure que la grosseffe avance.

IV. Les rousseurs de la surpeau épaissie, peuvent être guéries, ou du moins diminuées en employant des remèdes, qui ramollissent la surpeau, & qui en détachent la surface extérieure, qui est la plus desséchée, & la plus opaque.

C U R A T I O N,

I. QUOIQU'IL y ait peu de succès à attendre des remèdes pour les rousseurs lentigineuses, comme on vient de le dire, on peut cependant essayer les remèdes suivans :

1°. L'eau distillée de la grande scrofulaire, ou des fleurs de fèves, ou des fleurs de sureau.

2°. L'eau distillée du lait de chevre, où l'on a fait infuser à plusieurs reprises, des fleurs de fèves & de sureau, & où l'on a émiété du pain blanc tout chaud.

3°. Ce lait-là même ainsi préparé, simplement exprimé, & sans autre préparation.

4°. L'huile de tartre par défaillance, suffisamment adoucie avec l'eau rose. On peut étuver le visage avec ces li-

queurs tièdes, ou y appliquer la nuit des linges trempés dans ces liqueurs.

II. Le hâle guérit de soi-même. On peut en hâter la guérison en humectant & en ramollissant la surpeau brûlée. Pour cela on employe,

1°. L'huile de behen, ou l'huile d'œuf; mais elles ont l'inconvénient de noircir la peau, quand on en use long-tems.

2°. Le lait d'amandes douces, ou de semences froides.

3°. La pommade avec du blanc de baleine, l'huile de behen ou l'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec un peu de baume de la Meque ou de Copahu, lavée & battue dans de l'eau.

4°. Le beurre de cacao tout pur, pourvû qu'il soit bien blanc.

5. Le jaune d'œuf délayé & battu avec un peu d'eau-rose.

6°. La toile jaune, faite avec le jaune d'œuf & le blanc de baleine, fondus à une chaleur très-douce.

III. Les rousseurs de la grosse n'ont besoin d'aucun remède; en tout

cas, on peut employer ceux qu'on vient de proposer pour le hâle.

IV. Les rousseurs qui viennent de l'épaisseur de la surpeau, demandent des remedes, qui en la ramollissant, donnent la facilité de la ratifier, & de l'émincer. On se sert donc d'abord de tous les remedes marqués ci-dessus *Art. I. & II.* afin de ramollir la surpeau, & par-là, en la frottant doucement, pouvoir en enlever une couche. Après quoi, on employe les détersifs, comme l'eau de fiel de bœuf, qu'on a distillée sur le sel gemme; l'eau de sublimé corrosif, c'est-à-dire, l'eau de poulet ou de lis, où l'on a dissous du sublimé corrosif à une très-petite dose; la fécule des racines de serpentaïre ou couleuvrée blanche, de la grande scrofulaire ou du seau de Salomon, qu'on délaye dans l'eau de lis, & qu'on applique sur la peau.



CHAPITRE HUITIEME.

De la Couperose.

DESCRIPTION.

I. **I**L ARRIVE souvent à un certain âge que la peau du visage , du moins en certains endroits , devient épaisse , inégale , rude , & d'une couleur rouge.

II. Cet accident est sur-tout ordinaire aux joues , au nez , & au menton. On appelle communément ce mal la *Couperose*.

III. Ce mal n'a été décrit ni par les Grecs , ni par les Latins. Il y a apparence qu'ils l'ont compris sous les noms vagues de *ἰορδοί*, d'*ἑξανθήματα*, de *Vari*, de *Pustulæ*, ou de *Mentagra*.

IV. Les Arabes l'ont appelé *Albutisaga* ; les Médecins qui ont vécu en Europe avant le renouvellement des Lettres, *Gutta rosea*, ou *Gutta rosa*, à cause de la couleur rouge des parties

affectées, & c'est de-là que nous avons fait le nom de *Goutte-rose*, & par corruption *Couperose*.

V. Ce mot de *Gutta* signifioit chez ces Médecins *Fluxion* : ils l'ont donné à la *Podagre*, qui porte le nom de *Goutte* par excellence; à la paralysie des nerfs optiques, qu'on appelle *Goutte sereine*; à l'*Epilepsie*, qui s'appelloit *Gutta* ou *Gutteta*, d'où vient le nom de *pulvis ad Guttetam*, qu'on a donné à une poudre anti-épileptique; enfin, aux rougeurs du visage, dont nous parlons, qu'ils appelloient *Gutta rosea*, ou *Gutta rosa*.

D I F F É R E N C E S.

IL Y A six sortes de *Couperose*.

I. La *Couperose simple*, où la peau du visage est plus épaisse, moins lisse, plus inégale, & plus rouge.

II. La *Couperose variqueuse*, où les endroits du visage qui sont couperosés, sont parsemés de petites veines gonflées & variqueuses, qui serpentent sur la surface de la peau.

III. La *couperose écailleuse*, où les endroits couperosés se soulèvent en

écailles plus ou moins grandes.

IV. La couperose *houtonnée*, où les endroits couperosés sont parsemés de plusieurs petits boutons rouges, coniques, &c.

V. La couperose *pustuleuse* ou *ulcérée*, où les boutons s'abscedent par le bout, & forment de petites pustules ou de petits ulceres.

VI. Enfin, la couperose *chancreuse*, accompagnée de duretés, où l'on sent des élancemens, & qui menacent de dégénérer en cancer de la peau, qu'on appelle *Noli me tangere*.

Il faut observer que ces différentes espèces de couperose peuvent concourir ensemble de plus d'une façon, & devenir par-là plus ou moins compliquées.

CAUSES.

1°. LA couperose affecte en particulier certaines parties du visage, comme les joues, le nez, le menton.

2°. Elle n'aboutit jamais à une éréthipe proprement dite.

3°. Les pustules qui l'accompagnent, sont d'une figure toujours ronde.

4°. On distingue à l'œil, ou du moins avec la loupe, dans la couperose qui commence, l'engorgement des glandes sébacées.

Il faut donc conclure de-là que le siège primitif de la couperose n'est point dans les glandes miliaires de la peau, parce que dans ce cas, le mal attaqueroit non-seulement tout le visage, mais qu'il attaqueroit même le reste du corps, & qu'il aboutiroit presque toujours à l'éréripele; mais qu'il est dans les glandes sébacées, qui abondent dans les endroits couperosés, dont les canaux excrétoires sont bornés & d'une figure circulaire, & que l'on voit être véritablement affectés dans ce mal.

Or, les glandes sébacées peuvent être affectées de trois manieres.

I. Quand l'humeur qu'elles contiennent, est trop épaisse: alors les glandes sébacées se gonflent, ce qui rend la peau plus épaisse & plus inégale, & en se gonflant, elles compriment les vaisseaux, & y font regorger le sang, ce qui rend la peau plus rouge. C'est la *couperose simple*.

Que si le gonflement des glandes

sébacées augmente à un certain point, les veines plus comprimées se dilateront davantage, & deviendront variqueuses; & c'est-là la couperose *variqueuse*, qui devient *boutonnée*, lorsque les extrémités des canaux excrétoires des glandes sébacées débordent sur la peau, à force d'être gonflées.

II. Quand cette humeur sébacée est trop âcre & presque corrosive : alors la surpeau rongée & séparée de la peau, se dessèche, & tombe en écailles, ce qui forme la couperose *écailleuse*.

Alors aussi les extrémités des canaux excrétoires des glandes sébacées venant à être rongées, s'abscedent & forment la couperose *pustuleuse* ou *ulcérée*.

III. Enfin, quand la même humeur est tout à la fois épaisse & corrosive : alors elle produit la couperose *chancreuse*, ou le *Noli me tangere*.

Ces trois différens vices de l'humeur sébacée dépendent de différentes causes.

I. L'épaississement vient, 1°. Du mauvais régime, & de l'usage qu'on fait d'une nourriture grossière.

2°. Des chagrins trop vifs , & de la mélancolie qui épaisissent le sang.

3°. Du virus vérolique , dont le sang est infecté.

4°. De la suppression des regles dans les femmes , ou du flux hémorrhoidal dans les hommes.

5°. De l'application de pommades ou d'eaux trop rafraîchissantes , qui épaisissent l'humeur sébacée dans ses canaux.

6°. Du trop grand usage du rouge , qui dessèche & rétrécit les extrémités des canaux des glandes sébacées , & retient l'humeur qui s'y sépare.

II. L'âcreté de l'humeur sébacée provient ,

1°. Du trop grand usage du vin , ou des liqueurs spiritueuses.

2°. Du trop grand usage des aliments salés , épicés , de haut gout.

3°. De l'exercice trop violent , surtout de l'excès du commerce avec les femmes.

4°. Du virus vérolique , qui infecte le sang.

5°. De l'usage des pommades , ou des eaux âcres ou trop détersives , qu'on applique sur le visage.

6°. De la trop fréquente application des baumes âcres.

7°. Mais sur-tout de ce que la bile retenue dans le sang, se mêle avec l'humeur sébacée, d'où vient que les embarras du foye causent presque toujours la couperose.

III. L'âcreté & l'épaississement de l'humeur sébacée, quand ils se trouvent réunis, sont produits par le concours de quelques-unes ou de plusieurs des causes dont on vient de parler.

SYMPTOMES.

1°. La couperose attaque principalement les joues, le nez, le menton, &c. parce que c'est dans ces endroits-là que les glandes sébacées sont les plus abondantes.

2°. Elle arrive sur-tout aux personnes qui sont blanches, & qui ont le teint fin, parce que ces glandes sont alors plus lâches, & plus faciles à s'engorger.

3°. La chaleur du climat contribue beaucoup à la couperose, & de-là vient qu'à choses égales, elle est plus ordinaire dans les pays chauds, où le

sang est naturellement plus âcre.

4°. Il arrive pourtant qu'elle est assez ordinaire dans les pays froids; mais c'est aux excès en vin, en liqueurs, en veilles, en passions trop violentes, qu'il faut l'attribuer.

DIAGNOSTIC.

LA description de la couperose suffit pour la distinguer d'avec les autres maladies de la peau. Il est aisé aussi de distinguer à l'œil, les six différentes espèces de couperose, dont on a donné la description.

PROGNOSTIC.

I. EN général, la couperose est ordinairement sans danger; mais aussi elle est très-difficile à guérir radicalement.

II. Elle est sur-tout difficile à guérir, quand elle est invétérée, ou qu'elle est ulcéreuse, boutonée, accompagnée de boutons roussâtres, livides, purulens.

III. La couperose qui tend à devenir chancreuse, est extrêmement dangereuse, & doit être traitée avec mé-

nagement , parce qu'autrement les remèdes trop actifs ne feroient que l'irriter , & par-là empirer le mal , en accélérant la formation du cancer.

CURATION.

I. DANS la curation intérieure de la couperose , il faut ,

1°. Prescrire un régime exact , qui soit humectant , rafraîchissant , modéré pour la quantité d'alimens ; & défendre le trop grand exercice , les veilles , l'usage des femmes , les liqueurs spiritueuses.

2°. Employer les délayans & les humectans , comme les bouillons de poulet ou de veau , avec les plantes rafraîchissantes , le petit-lait , le lait d'ânesse , les bains domestiques , les eaux minérales.

3°. Passer ensuite , si la saison le permet , à l'usage des apéritifs modérés comme le tartre martial soluble , la teinture de mars , le safran de mars préparé à l'eau , la boule de mars en infusion , le sel de mars de Riviere.

4°. Employer même des atténuaus plus efficaces , si l'état du malade peut

le souffrir, comme les bouillons de clo-
portes, d'écrevisses, de vipères : les
mercuriaux purement atténuans ; com-
me l'éthiops, le cinnabre ; ou les anti-
moniaux diaphorétiques, comme l'an-
timoine diaphorétique, à des doses
modérées, dont on forme des bols ou
des opiates.

5°. Enfin, purger les malades plus
ou moins souvent, plus ou moins for-
tement, suivant leur tempérament &
leur force, ou l'état du mal.

6°. S'il y a un soupçon légitime de
vérole, se hâter de faire passer les ma-
lades par le grand remède, comme
par un spécifique assuré.

II. A l'égard de la curation externe.

1°. On peut employer tous les re-
mèdes déjà proposés pour les rousseurs.

2°. On se sert avec succès dans la
couperose commençante, d'eaux de
plantain & de fleurs de sureau, dans
lesquelles, sur six onces de chacune,
on dissout deux gros de sel de saturne ;
après quoi on a un nouet lache, plein
de fleur de soufre, qu'on trempe dans
ces eaux, & avec quoi on étuve le
visage plusieurs fois le jour.

3°. On met de même en usage les différens laits virginaux, sur-tout celui qui se fait avec la dissolution du camphre qu'on bat dans de l'eau de lis.

4°. Mais enfin, le remede le plus sûr, est un mélange de blanc de baleine, de térébenthine de Venise, d'huile de behen ou d'amandes douces, qu'on fait fondre avec un peu de cire-vierge à un feu très-doux. On trempe dans ce mélange de petits linges blancs de lessive, on les étend en les retirant, & on s'en sert pour les appliquer sur les endroits couperosés, pendant la nuit, ce qu'on continue long-tems.



CHAPITRE NEUVIEME.

Des Croutes de lait.

DESCRIPTION.

CETTE maladie est propre aux enfans. On y distingue deux états, quand elle commence, & quand elle est confirmée.

I. Quand elle commence, 1°. Il paroît sur la peau affectée un nombre presque infini de petites hydatides ou vessies pleines d'une espèce d'huile, ou de liqueur huileuse.

2°. Cette liqueur s'épaissit, & jaunit peu-à-peu, & quelquefois sèche en croutes.

3°. D'autres fois les vessies crevent, la liqueur s'épanche; mais l'humeur qui continue de couler des pores de la peau, s'épaissit bien-tôt, & forme des croutes.

II. Quand elle est confirmée, 1°. Toute la partie affectée est couverte de croutes plus ou moins épaisses,

blanches, jaunes, livides, noirâtres, d'où il s'écoule, quand les croutes sont humides, une humeur grasse & huileuse; mais d'où il ne coule rien, quand les croutes sont seches.

2°. Il arrive quelquefois que ces croutes tombent d'elles-mêmes, ou que l'enfant les arrache en se grattant. Alors la peau qui est dessous, paroît entiere, mais percée de plusieurs trous circulaires, d'où il sort une humeur visqueuse & gluante, qui forme bientôt de nouvelles croutes.

3°. Ce mal paroît sur-tout à la tête, entre les cheveux; mais il se communique souvent aux oreilles, aux joues, au menton, au nez, & quelquefois même, mais rarement, au reste du corps. Quand ce mal est guéri, la peau reste parfaitement saine, sans aucune trace ni vestige du mal qui a précédé.

4°. Les croutes de lait portoient deux différens noms chez les Grecs; ils les appelloient *Αχῶγες*, quand elles étoient seches, & que la peau sous les croutes n'étoit percée que de fort petits trous: quand les trous étoient plus grands, & qu'ils fournissoient une hu-

meur épaisse comme du miel, ce qui arrive quand les croutes sont humides, ils les appelloient *Κηρία*, c'est-à-dire, *Favi*, *Rayons de miel*. C'est sous ce dernier nom Latin que les Romains les ont connues. Les Médecins qui ont vécu en Europe après la décadence de l'Empire, les ont nommées *Lactumina*, ou *Crustæ lacteæ*, parce qu'elles arrivent aux enfans qui tettent; & c'est d'eux que nous tenons le nom de *Croutes de lait* que nous leur donnons. Dans quelques provinces, on les nomme *la Teigne*; mais alors on donne à la véritable teigne, dont nous parlerons ci-dessous, le nom de *Rafche*.

C A U S E S.

IL EST évident par ce qu'on a déjà dit de la couperose, que les croutes de lait ont leur siège primitif dans les glandes sébacées.

1°. En ce qu'elles n'attirent point l'érésipele proprement dite, quelque invétérées qu'elles soient.

2°. En ce qu'elles n'entament pas la peau, qui demeure entière sous les

croutes , & où il ne reste aucun vestige du mal quand il est guéri.

3°. En ce qu'elles attaquent les endroits où les glandes sébacées sont les plus abondantes, comme on l'a déjà dit.

4°. En ce qu'on voit à l'œil, quand les croutes tombent, les émissaires des glandes sébacées ouverts, d'où il découle une humeur épaisse, qui entretient le mal.

On peut donc conclure de-là, que les croutes de lait ont leur siège dans les glandes sébacées, & qu'elles viennent de la trop grande abondance de l'humeur qui s'y sépare, sans que cette humeur ait d'ailleurs aucune acrimonie, puisque la peau n'en est pas entamée, ou du moins quoiqu'elle n'ait qu'une très-legere acrimonie.

Comme cette maladie n'arrive qu'aux enfans qui tettent, & qu'elle se dissipe toujours en les sevrant, ou en leur donnant une autre nourrice; c'est dans la qualité du lait des nourrices qu'il faut chercher la cause qui produit cette abondance d'humeur sébacée.

Il est vrai d'un autre côté, que comme la même nourrice ne donne pas les croutes de lait à tous les enfans qu'elle allaite; il faut convenir aussi que la constitution naturelle du sang de l'enfant contribue au mal.

I. Ainsi l'abondance de l'humeur sébacée, que nous reconnoissons pour la première & la principale cause du mal, doit dépendre de la constitution grasse & épaisse du sang de l'enfant, quand elle vient à être augmentée par l'usage d'un lait trop gras, trop beurré, trop vieux. C'est pourquoi les nourrices dont le lait peche par ces défauts, donneront des croutes de lait aux enfans ainsi constitués, & n'en donneront point à des enfans dont la constitution sera différente.

De-là vient, 1°. Que les croutes de lait n'arrivent presque jamais qu'aux enfans gras, en qui le sang est gras, & épais.

2°. Qu'elles ne surviennent à ces enfans, que quand ils tettent des nourrices grasses, trop nourries, grandes mangeuses, dont le lait est déjà vieux, & trop abondant, ou trop beurré.

3°. Sur-tout si ces enfans sont constipés, & si par cette raison, ils profitent trop du lait qu'ils tettent.

II. Il arrive quelquefois qu'à l'abondance de l'humeur sébacée, se trouve joint quelque degré d'acrimonie; ce qui est de même, une suite de la constitution naturelle du sang de l'enfant, sur-tout quand le vice de cette constitution est augmenté par l'âcreté du lait de la nourrice, laquelle est colérique, boit du vin, se nourrit d'alimens salés ou épicés, ne peut pas satisfaire sa passion, ou a ses ordinaires.

De-là vient, 1°. Que les enfans écrouelleux ou vérolés, sont souvent couverts de croutes de lait.

2°. Que les croutes de lait arrivent souvent aux enfans, qui ont des nourrices de l'espèce qu'on vient de décrire.

SYMPTOMES,

1°. CE mal attaque la tête par préférence, parce que les glandes sébacées, qui sont entre les cheveux, sont très-abondantes, & plus grosses qu'ailleurs, comme il paroît par l'abondance de la crasse de la tête, qui n'est for-

mée que de l'humeur sébacée desséchée.

2°. Le mal passe de-là aux parties du visage, où les glandes sébacées sont les plus abondantes, comme aux joues, au nez, aux oreilles, au menton.

3°. Rarement ce mal s'étend-il dans l'habitude du corps, parce que la chaleur y entretient l'humeur sébacée dans une plus grande fluidité.

4°. Le mal commence par plusieurs vessies miliaires, dont la peau est couverte; ce sont les extrémités des canaux sécrétoires des glandes sébacées, qui sont dilatées par l'humeur trop gluante & trop abondante.

5°. Quand cette humeur s'épaissit sans couler, elle forme d'abord les croutes : que si ces vessies viennent à crever, il ne laissera pas de s'y former des croutes à peu près de même par l'épaississement de l'humeur qui en coule, & qui sèche la surpeau.

6°. Ces croutes sont blanchâtres ou jaunâtres, suivant que l'humeur sébacée est pure, & qu'elle est blanche ou jaune.

7°. Elles sont quelquefois livides ou noires, quand l'enfant en se grattant déchire quelque vaisseau, d'où il découle quelque gouttes de sang, qui se mêlent avec l'humeur dont les croutes sont formées.

8°. Quand l'humeur sébacée ne pèche que par son abondance, les croutes sont épaisses, & la demangeaison médiocre, la peau se trouve entière sous les croutes sans aucune exulcération; enfin, les croutes sont sèches.

9°. Mais quand l'humeur sébacée est un peu âcre, les croutes sont plus minces, & jettent plus d'humidité; la demangeaison est plus vive, & à la chute des croutes, la peau paroît ulcérée superficiellement, & assez rouge.

10°. Ce mal guérit en changeant la nourrice, & en en donnant une dont le lait soit plus frais & plus séreux, ou en sevrant l'enfant, & lui donnant une nourriture plus légère.

11°. Quand ce mal est guéri, il n'en reste pas le moindre vestige & la peau qui avoit été long-tems pleine de croutes, se trouve aussi fine & aussi entière que s'il n'y avoit rien eu, parce que

dans le vrai, elle n'a jamais été entamée.

12°. Ce mal ne se communique point, ou du moins se communique rarement & difficilement, parce qu'il suppose un vice antécédent dans le sang, sans lequel il ne sçauroit être produit; & que d'ailleurs l'humeur qui le produit, est trop épaisse pour être fort contagieuse.

13°. L'expérience a appris que dans les enfans sujets aux croutes de lait, les dents percent plus tard; apparemment parce que l'écoulement qui se fait par la peau, dérobe une partie de la nourriture du germe des dents.

14°. L'expérience a appris aussi, que les dents percent à ces enfans avec des accidens ordinairement plus fâcheux qu'aux autres; soit que cela vienne de ce que l'os & le périoste de la mâchoire sont devenus plus durs, parce que les dents leur percent plus tard; soit qu'on doive l'attribuer à la constipation de ces enfans, qui rend toujours la *dentition* plus difficile.

15°. Enfin, l'expérience a appris que ces enfans sont sujets à être *noués*,
c'est-à-dire,

c'est à-dire, à devenir rachitiques, parce qu'il arrive souvent que la lymphe qui nourrit les os, contracte le même vice que l'humeur sébacée.

DIAGNOSTIC.

LES croutes de lait ne peuvent être confondues qu'avec la teigne, & on verra ci-dessous quels sont les signes qui servent à les distinguer.

A l'égard des différentes espèces de croutes de lait, l'inspection suffit pour discerner si elles sont humides ou sèches, & si elles sont produites par une humeur sébacée, qui soit à la fois & abondante & âcre.

PROGNOSTIC.

LES croutes de lait sont sans danger de leur nature; mais elles pourroient devenir dangereuses, si elles occupoient tout le corps ou presque tout le corps, parce qu'elles empêcheroient la sortie de la transpiration; mais ce cas est très-rare.

En revanche les croutes de lait sont toujours très-dangereuses, quand on les fait rentrer. Alors l'humeur réper-

cutée & retenue, produit ordinairement l'ophthalmie, la surdité, la fièvre, la diarrhée, & même la pthisie.

C U R A T I O N.

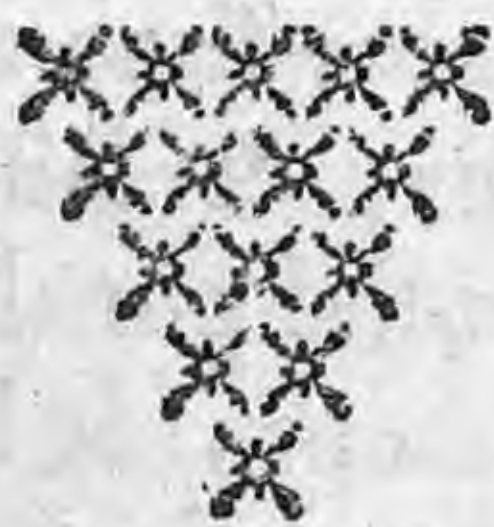
1°. LE remede le plus sûr pour les croutes de lait, c'est de changer l'enfant de nourrice, & d'en choisir une dont le lait soit abondant, mais clair, séreux, & jeune.

2°. Si les croutes ne sont pas fort abondantes, & qu'on ait des raisons de garder la nourrice; dans ce cas on prescrira à la nourrice, un régime humectant, rafraîchissant & sobre, & on lui interdira l'usage du vin. Quelquefois même on lui fait prendre des bouillons rafraîchissans, de la ptisane de racine de fraiser ou de chiendent, & des émulsions legeres.

3°. Cependant on tiendra l'enfant purgé de tems en tems avec quelques cuillerées d'infusion de rhubarbe, & le sirop de chicorée composé, ou celui de fleurs de pêcher: on lui ouvrira, si on le juge à propos, un cautere à la nuque, & on lui donnera, en cas d'insomnie, un ou deux gros de sirop de pavot blanc.

4°. S'il arrive que les croutes se détachent, ou que l'enfant les arrache, on oindra la peau découverte avec de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile d'œufs, battues avec de l'eau de lis, & on évitera la tuthie, la céruse, & toutes fortes de poudres absorbantes, parce qu'elles desséchent le mal, & répercutent l'humeur.

5°. Si le mal rentroit par quelque imprudence, ou de soi-même, on tâchera de le rappeler en appliquant sur le visage & sur la tête des feuilles de poirée attendries; & s'il ne revient pas, on aura soin de tenir l'enfant purgé, & de le changer de nourrice.



CHAPITRE DIXIEME.

Du Feu volage.

DESCRIPTION.

I. IL ARRIVE quelquefois aux enfans, à qui les dents percent, des ampoules aux levres & au menton, qui dégènerent bientôt en croutes. Le même mal arrive aussi quand les enfans, vers la septieme année, poussent de nouvelles dents à la place des dents de lait qui tombent. Il arrive même souvent aux enfans sans aucun rapport à la dentition,

II. Ces croutes sont quelquefois seches & épaisses, & laissent fluer par dessous une sérosité purulente; souvent elles se détachent, & la peau paroît dessous érépipélateuse, baveuse, & même légèrement gercée.

III. Les mêmes accidens arrivent souvent aussi aux enfans qui approchent de l'âge de puberté, & quelquefois même aux adultes,

IV. Cette maladie paroît tenir de la nature des croutes de lait, & de celle des dartres crouteuses; mais elle approche infiniment plus de la nature des dartres, comme on va le voir dans la suite.

V. On l'appelle en Grec *Λειχήν*, en Latin *Vitiligo* ou *Mentagra*, en Arabe *Sahafati*. Les Médecins qui ont vécu en Europe avant le renouvellement des Lettres, l'ont appelée communément *Ignis silvestris* ou *Ignis volaticus*, pour la distinguer de l'érésipele qui s'appelloit *Ignis sacer*. C'est de ce nom d'*Ignis volaticus*, que nous avons fait celui de feu volage, que nous donnons à ce mal.

SIEGE & CAUSES.

L'AVANTAGE qu'a la peau dans ce mal, de se conserver entière sous les croutes, & la ressemblance de ce mal avec les dartres crouteuses, font présumer avec raison qu'il a son siège dans les cellules de la membrane réticulaire, & qu'il vient du vice de l'humeur muqueuse, de même que les dartres. Il suit de-là que les causes qui produisent

les dartres, peuvent produire aussi le feu volage. Il y a seulement quelques causes particulières, qui contribuent à déterminer le mal au menton, comme,

I. L'éruption des dents, soit à cause que le sang se porte alors plus abondamment au dehors du menton, soit à cause qu'il coule alors de la bouche une bave âcre & gluante, qui fait impression sur la peau du menton.

II. Les ordures que les enfans manient continuellement, après quoi ils portent leurs mains sales à la bouche & au menton.

III. Les glandes qui viennent au cou des enfans, & qui arrêtent le retour de la lymphe du menton & des levres, & donnent lieu aux engorgemens qui se font dans ces endroits.

IV. Les bouffées de fièvre, qui se terminent par des éruptions sur les glandes des levres, & y produisent des gales, d'où le mal se communique au menton, soit par la raison de la contiguité, soit par rapport au pus qui en découle.

SYMPTOMES.

1°. IL se forme des ampoules dans le feu volage, parce que l'humeur muqueuse trop âcre, irrite & enflamme certaines cellules de la membrane réticulaire, qui en se gonflant, s'élèvent en ampoules.

2°. Ces ampoules se dessèchent bientôt, & en se desséchant, l'humeur qu'elles contenoient, s'épaissit & forme des croutes.

3°. Ces croutes sont seches, lorsque l'humeur qui les forme, est épaisse, & qu'elle se dessèche elle-même : elles fluent lorsque l'humeur est plus séreuse.

4°. Quand les croutes tombent, la peau, quoiqu'entiere, paroît éréthysée, à cause de l'âcreté de l'humeur qui irrite la peau sous les croutes.

5°. Les croutes guéries, il ne reste aucune cicatrice, parce que l'expérience a appris qu'il n'en reste jamais, que quand la peau a été entamée elle-même.

DIAGNOSTIC.

IL NE faut point songer à distinguer
Q iv

le feu volage d'avec la dartre crou-teuse , puisque dans le fond , c'est le même mal.

On peut aisément distinguer le feu volage sec , du feu volage humide , par l'état des croutes & de l'humeur qui en découle.

Pour les causes particulieres du mal, on les conjecture par la connoissance de ce qui a précédé.

P R O G N O S T I C.

I. LE FEU volage est sans danger , à moins qu'il ne s'étende sur tout le visage , ce qui est très-rare.

Il est prudent de ne le point guérir , sur-tout dans les enfans cacochymes & mal constitués ; ou si l'on veut le guérir , il faut commencer par corriger le vice du sang , & n'entreprendre de dessécher le mal que peu-à-peu.

III. Si le mal répercuté ou réprimé attire quelque maladie , il faut le rappeler , en mettant sur la partie un léger vésicatoire très-peu chargé de poudre de cantharides , & le renouvelant de tems en tems.

CURATION.

I. DANS cette maladie, il n'y a qu'à faire garder au malade un bon régime, & peu-à-peu l'âge y remédie seul.

II. Que si on veut entreprendre de la guérir plutôt, il faut 1°. Adoucir le sang par des bouillons, du petit-lait, du lait entier, des bains, des eaux minérales.

2°. Quelquefois même il convient de le purifier par des bouillons de cloportes, d'écrevisses, de vipères, de couleuvre, ou par l'usage des martiaux ou des mercuriaux, qui ne purgent point.

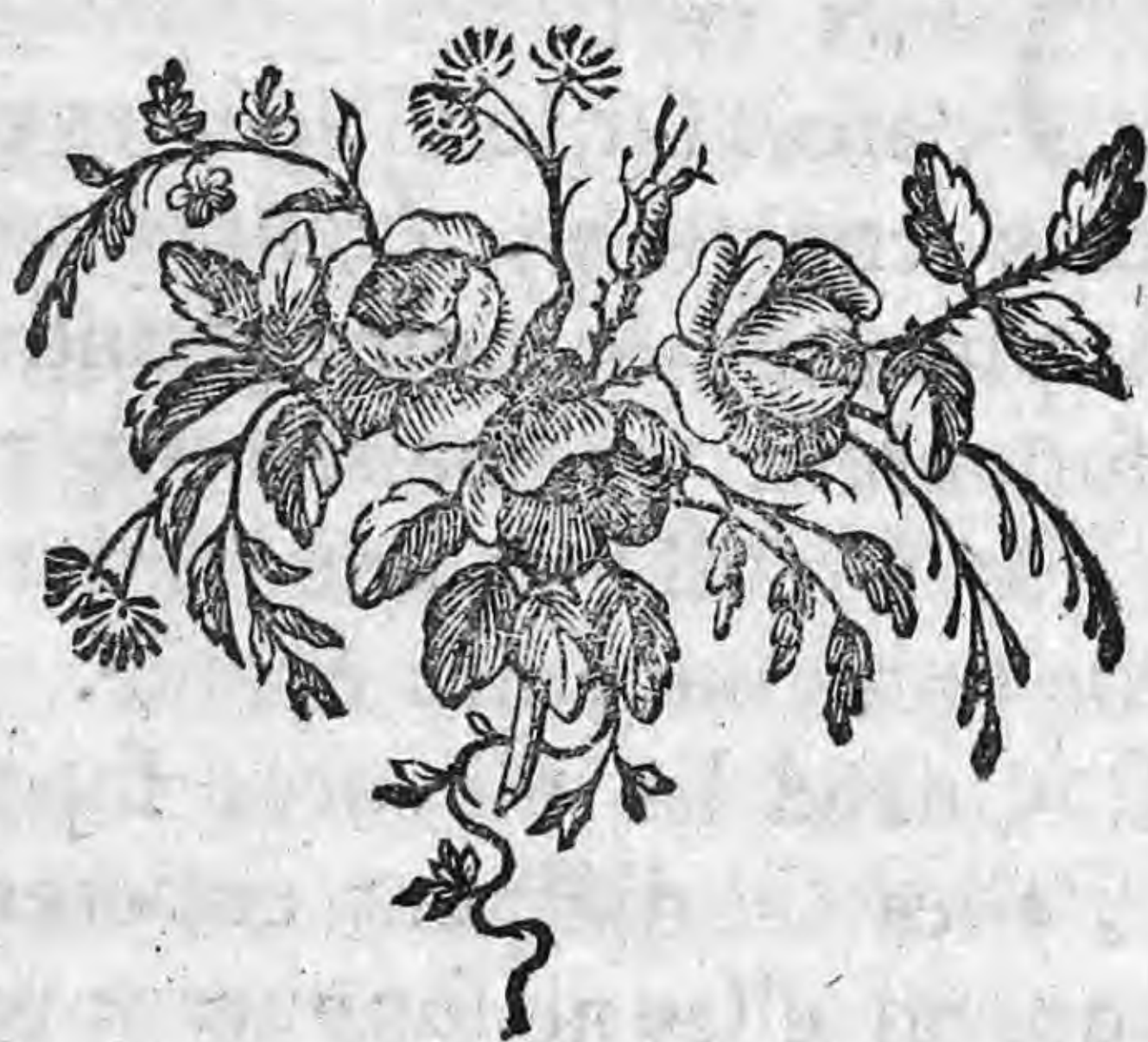
III. On peut ensuite employer extérieurement les remèdes que nous avons proposés ci-dessus pour les darts.

IV. Les plus usités pour le feu voyage, sont 1°. Les étincelles de pierre à fusil, qu'on fait tomber sur le mal, ce qui, par l'impression que font ces étincelles sur la peau, la resserre, & en fortifie le ressort. 2°. L'huile de papier ou de linge, tirée du pa-

pier ou du linge allumé & étouffé entre deux plats, ou de l'huile de bled tirée du bled roti, & renfermé de même entre deux plats. 3°. L'huile commune, où l'on a fait bouillir de la pulpe de la racine de patience sauvage. 4°. La pulpe de cette même racine, mêlée avec du sain-doux en forme d'onguent assez liquide. 5°. L'huile de tartre par défaillance, battue avec de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile d'œufs. 6°. Une pommade quelconque, chargée d'un quart ou d'un tiers de précipité blanc ou rouge de mercure. On se sert de ces huiles, de ces onguens, de ces pommades, pour oindre légèrement le mal avec une plume, ce qu'on répète en tout trois ou quatre fois.

V. Pour mettre ces remedes en état d'agir efficacement, il faut commencer par faire tomber les croutes avec un cataplasme de feuilles de poirée & d'huile de lis, ou avec de la crème battue qu'on étend sur le mal, ou simplement avec le cérat de Galien, un peu liquide.

VI. En guérissant le mal , il est utile d'ouvrir un cautere au malade , ou du moins il faut avoir soin de le purger souvent , pour suppléer au cautere.



CHAPITRE ONZIEME.

Des Boutons au visage.

DESCRIPTION.

I. **D**ANS certaines personnes , il paroît sur le visage des petites élevures coniques , érépipélateuses , tantôt plus , tantôt moins abondantes , qui suppurent ordinairement par le bout , & d'où il sort une matiere purulente , plus ou moins épaisse.

II. Quand les élevures suppurent bien , elles se dissipent entierement ; mais quand elles ne suppurent pas , ou qu'elles suppurent imparfaitement , il reste un tubercule , qui est long-tems à se résoudre.

III. Ces élevures s'appellent en Grec *ῥοιδοί* , en Latin *Vari* , en Arabe *Botor* , & en François *Boutons*.

IV. Ces boutons concourent quelquefois avec la couperose ; mais ils arrivent le plus souvent sans couperose.

SIÈGE & CAUSES.

IL EST certain que les glandes sébacées sont le siège des boutons, comme il est aisé d'en juger par la ressemblance que les boutons ont avec les clous. Ainsi, les boutons viennent de deux causes 1°. De la viscidité de l'humeur sébacée, qui s'arrête dans ses vaisseaux, & les gonfle. 2°. De l'âcreté de cette humeur, qui ronge les vaisseaux excrétoires de ces glandes, & les enflamme.

Cette viscidité & cette âcreté de l'humeur sébacée, que nous reconnoissons pour causes des boutons du visage, dépendent de l'épaississement & de l'âcreté du sang, qui fournit cette humeur : or, ces vices dans le sang reconnoissent différentes causes, qu'on a déjà exposées plusieurs fois.

A ces deux causes, on peut ajouter encore l'éruption des poils de la barbe dans les jeunes gens à qui elle commence à paroître ; car les poils se replient sous la surpeau, piquent & enflamment la peau, & la font bouton-

ner; de-là vient que les jeunes gens ont beaucoup de boutons au visage.

S Y M P T O M E S.

1°. Les élevures coniques, pointues, rouges, qui paroissent sur le visage, sont les extrémités des canaux sébacées gonflées & enflammées.

2°. Ces élevures suppurent par la pointe, quand l'humeur sébacée est assez liquide pour se convertir en pus; mais quelquefois elles durcissent sans suppurer.

3°. Il sort de ces élevures suppurées un petit bourbillon, de même que des clous; & ce bourbillon est l'humeur sébacée même, qui étoit arrêtée dans le canal. Dès que le bourbillon est sorti, le bouton guérit radicalement.

4°. Quand le bourbillon ne sort pas, il reste un tubercule opiniâtre, produit par l'humeur sébacée épaissie, lequel deux ou trois mois après, sort quelquefois hors de la peau de lui-même.

5°. Les boutons produits par la sortie des poils de la barbe, sont ordinairement des boutons *faux*, c'est-à-dire, des boutons sans bourbillon.

DIAGNOSTIC.

RIEN de plus facile que de distinguer les boutons , & d'en deviner les causes. Il ne faut que les voir pour se décider.

PROGNOSTIC.

LES boutons méritent à peine des remèdes , & Celse a eu raison de dire , *Liv. VI. Chap. 5. Penè ineptiæ sunt curare varos.* Cependant , quand les boutons sont en grand nombre , & qu'ils sont ulcéreux , on ne doit pas les négliger , parce qu'ils pourroient dégénérer en couperose ulcéreuse.

CURATION.

POUR remédier aux boutons , quand le visage en est couvert , il faut 1°. garder un régime exact , se mettre à l'eau , s'abstenir du commerce des femmes , se nourrir d'alimens doux & humectans , se tenir le ventre libre.

2°. Employer les délayans & les rafraîchissans , qu'on a déjà proposés , comme les bouillons rafraîchissans ,

le petit-lait , le lait entier , les bains , les eaux minérales , &c.

3°. Mettre en usage même , s'il le faut , les atténuans , tels que les martiaux & les mercuriaux , qui ne sont pas purgatifs , comme l'éthiops minéral , les bouillons de cloportes , d'écrevisses , de vipères , &c.

4°. Appliquer extérieurement quel qu'un des remèdes proposés pour les dartres , ou pour la couperose , dont les plus en usage , sont

Le jus de citron , mêlé avec la fleur de soufre en forme de liqueur.

La dissolution de sel de saturne dans l'eau de plantain.

Le lait virginal avec le camphre & le benjoin.

Le vinaigre de sureau , adouci par le sel de saturne , ou par la litharge.

La teinture de soufre par l'eau de chaux.

On étuve les boutons avec quel qu'un de ces remèdes , légèrement tiède , ce qu'on répète deux ou trois fois le jour.

5°. On peut aussi se servir d'une

pommade faite avec l'huile de ben-
hen , le baume de la Meque ou la
térébenthine, le blanc de baleine , &
un peu de cire rapée , qu'on fait fon-
dre ensemble sur un feu fort doux ,
& où l'on trempe des petits linges de
lessive , qu'on applique sur le visage
pendant la nuit, comme on l'a déjà
dit plusieurs fois ci-dessus.



CHAPITRE DOUZIEME.

De la Teigne.

IL PAROIT que la teigne a porté chez les Grecs le nom de *Ψυδράκια* & celui d'*Ελκύνδρια*, chez les Latins ceux de *Porrigo* ou *Furfurago*, & chez les Arabes, celui d'*Assafati siccum*, pour la distinguer des croutes de lait qu'ils appelloient *Assafati humidum*. Mais il est certain que les Médecins, qui ont vécu en Europe avant le renouvellement des lettres, l'ont appelée constamment *Tinea*, parce que dans ce mal, la partie chevelue de la tête leur paroissoit rongée à peu-près de même que le sont les étoffes de laine mangées par l'insecte appelé en Latin *Tinea*. C'est de ce nom *Tinea*, que nous avons fait le nom François *Teigne* ou *Tigne*, que nous donnons à cette maladie; mais quoique ce nom soit le plus communément reçu, on ne laisse pas d'appeller ce mal dans plusieurs provinces, *Rache* ou *Rasque*.

DESCRIPTION.

I. DANS la teigne, il se forme de petites ampoules sur la peau, comme dans la dartre miliaire.

II. Ces ampoules ne paroissent que dans la chevelure, & ordinairement à la racine même des cheveux.

III. On a pourtant des observations certaines, qu'elles ont paru quelquefois aux sourcils, & même à la barbe dans les adultes; mais ces cas sont très-rares.

IV. Ces vessies creusent, & sont pleines d'une humeur rongeante; ainsi elles dégénèrent bien-tôt en ulceres cutanées, plus ou moins profonds, plus ou moins étendus, plus ou moins compliqués.

V. Quelquefois ces ulceres occupent toute la chevelure, quelquefois ils n'en occupent qu'une partie par bandes ou par plaques.

DIFFÉRENCES.

ON distingue en général deux sortes de teigne; la teigne *humide*, & la teigne *seche*.

I. La teigne humide est de trois espèces.

1°. La teigne *à rayon de miel*, en Latin *Tinea favina* ou *favosa*. Dans cette teigne, on voit dans les ulcères plusieurs petits trous circulaires, assez serrés, qui ressemblent aux cellules d'un rayon de miel, appelé en Latin *Favus*, d'où il découle une humeur visqueuse, & jaunâtre comme du miel.

2°. La teigne *en forme de figue*, en Latin *Tinea ficosa*. Dans celle-là, on trouve dans les ulcères des excroissances toutes remplies de petits grains ronds & jaunâtres, semblables aux graines qui sont dans les figues.

3°. La teigne *humide simple*, en Latin *Tinea humida simplex*, dans laquelle il découle des ulcères une sérosité purulente; mais sans aucune apparence de cellules à rayon de miel, ni de graines de figue.

II. La teigne sèche est de trois espèces aussi.

1°. La teigne *crouteuse*, en Latin *Tinea crustosa* ou *crustacea*, dans laquelle les ulcères sont couverts de

croutes jaunes , cendrées , noires , ou livides , & très-hideuses à voir.

La teigne *écailleuse* ou *lupineuse* , en Latin *Tinea lupina* , ainsi dite à cause que des bords des ulceres secs , il s'élève des callosités qui ressemblent à des lupins ou gros pois. On l'appelle aussi *écailleuse* , parce que les callosités se soulevent en écailles.

3°. La teigne *porrigineuse* ou *furfuracée* , en Latin *Tinea porriginosa* ou *furfuracea* , dans laquelle les ulceres ne sont que des gerçures profondes , seches & calleuses , dont les bords sont couverts continuellement d'une farine ou son blanchâtre , qui se détache quand on se gratte.

S I É G E.

JUSQU'A présent on a mal connu le siège de cette maladie , qu'on a placé dans la peau de la tête d'une manière vague ; mais il paroît démontré qu'elle a son siège dans les bulbes ou capsules qui enveloppent les racines des cheveux , & que ces bulbes ou capsules se trouvent ulcérées , plus ou moins dans toute sorte de teigne.

Pour se former une idée juste du siège de la teigne, il faut se rappeler ce qu'on a dit ci-dessus *Liv. II. Chap. I.* que les poils & les cheveux sont plantés chacun dans des *capsules* tendineuses, distinctes, d'une figure ovale, placées dans l'épaisseur de la peau, avec laquelle elles sont attachées par quelques filamens tendineux, & mieux encore, par des petits vaisseaux artériels, veineux, lymphatiques, & par des filamens nerveux qui vont de la peau aux capsules, ou des capsules à la peau.

Ces capsules sont creuses, & c'est du fond de leur cavité que les poils & les cheveux naissent par 5 ou 6 racines distinctes, qui laissent d'abord entre-elles quelque vuide; mais qui en se rapprochant, forment les poils & les cheveux entierement pleins. Dans le reste du corps, ces capsules sont parsemées de loin en loin; mais à la tête où les cheveux sont ferrés, ces capsules sont aussi placées près à près, & presque contiguës.

C'est dans les cavités de ces capsules des cheveux, que nous croyons

devoir établir le siège de la teigne, & cette opinion est confirmée par des raisons qui paroissent décisives.

1°. Par l'opiniâtreté de ce mal, qui ne cede à aucun des topiques qu'on employe avec succès pour les croutes de lait, ou pour les dartres, ce qui prouve que ce mal n'est ni dans les canaux sébacées, ni dans la membrane réticulaire.

2°. Par la nécessité où l'on est, lorsque la teigne est confirmée, d'arracher les cheveux pour la guérir, ce qui est une preuve évidente que c'est à la racine des cheveux, & dans leurs capsules, que ce mal doit avoir son siège.

3°. Par la qualité des cicatrices qui restent après la guérison, où les cheveux ne repoussent plus, ce qui fait voir que les capsules d'où ils naissent, ont été entièrement détruites.

4°. Enfin, parce que la teigne n'attaque jamais que la partie chevelue de la tête, & les autres parties où il y a du poil, ce qui ne permet pas de douter que les capsules des cheveux ou des poils n'en soient le siège.

CAUSES.

LA CAUSE primitive de la teigne est l'âcreté corrosive plus ou moins grande de la lymphe, qui nourrit les cheveux & qui humecte l'intérieur des capfules ou bulbes cartilagineuses, où ils sont plantés. Or, cette lymphe particulière peut devenir âcre & même corrosive par quatre causes.

1°. Par des levains étrangers, qui infectent le sang, & qui s'allient avec cette humeur, tels que les virus vérolique, scorbutique & écrouelleux.

2°. Par l'âcreté qui prédomine dans le sang à cause du vice du régime de la mere, ou de la nourrice, ou de l'enfant. Si cette âcreté affecte d'une manière particulière l'humeur de ces capfules, c'est à des causes accidentelles qu'il faut l'attribuer, comme au froid extérieur où la tête a été exposée; aux maladies extérieures de la tête qui ont précédé; au peu de soin qu'on a de tenir propre la tête des enfans.

3°. Par la contagion qui se communique du dehors, & qui s'attache à cette humeur d'une manière particulière

liere à cause de l'analogie. C'est ainsi que le virus vérolique s'unit à la semence, & l'hydrophobique à la salive. C'est de-là que vient aussi la facilité avec laquelle la teigne se communique, quand on se sert des mêmes peignes, qu'on use des mêmes bonnets ou coëffes, qu'on couche ensemble, ou seulement qu'on vit dans une trop grande fréquentation.

4°. Enfin, par la malpropreté de la tête, à raison de laquelle la crasse qui s'échauffe, corrompt la lymphe qui nourrit les cheveux, en s'insinuant le long des cheveux mêmes. De-là vient que les croutes de lait, & que les gales de la tête, si on les néglige, dégènerent en teigne. De-là vient que la teigne arrive si souvent aux enfans mal-propres qu'on néglige de peigner.

EXPLICATION DES DIFFÉRENCES.

LA qualité du sang décide de la qualité de la teigne : s'il est chargé d'une quantité raisonnable de lymphe, la teigne fera humide & fluera ; elle

fera sèche, au contraire, si le sang est sec & résineux.

2°. Quand la peau de la partie affectée n'est point ulcérée, & que ce n'est que le long de la racine des cheveux qu'il suinte une lymphe à demi-purulente, qui forme d'abord des ampoules à la racine des cheveux, & qui en s'écoulant ensuite, augmente la crasse naturelle de la tête, la teigne est simple ou commençante.

3°. Dès que la surface de la peau est emportée dans quelque endroit de la tête, on voit paroître à découvert les canaux sébacées dilatés, d'où il découle une humeur visqueuse, jaunâtre, qui a quelque rapport avec du miel, & alors la teigne porte le nom de *Tinea favosa*, ou teigne à rayon de miel.

4°. Si l'érosion de la peau augmente, les capsules des cheveux, qui se trouvent par-là décharnées, se montrent à nud, & ressemblent assez bien aux grains, dont le dedans des figues est plein; ce qui fait qu'on donne alors à la teigne, le nom de *Tinea ficosa*, ou teigne semblable au dedans d'une figue.

5°. Quand la teigne est sèche, & qu'il n'en découle que peu d'humeur, ce peu d'humeur s'y épaissit bientôt, & y forme des croutes plus ou moins épaisses; ce qui donne à cette teigne, le nom de teigne crouteuse, ou *Tinea crustosa*.

6°. Ces croutes sont jaunes, quand elles ne sont formées que par l'humeur seule qui coule de la teigne; mais elles sont brunes, livides, noires, quand il se mêle avec cette humeur quelques gouttes de sang, ce qui arrive quand le malade se gratte & s'écorche.

7°. Dans la teigne sèche, il se forme sous les croutes des callosités dans les lèvres des ulcères, par le séjour de l'humeur qui y croupit. Quand ces callosités sont distinctes, nombreuses, de la grosseur de gros pois ou lupins, la teigne porte le nom de *Tinea lupina*.

8°. Les croutes de la teigne sèche, à force de se dessécher, se découpent en plusieurs petites pièces, plus ou moins grandes, plus ou moins épaisses, qui tombent de la tête comme du gros

fon , & alors on appelle la teigne , *Tinea furfuracea* , ou teigne à fon.

9°. Lorsque ces croutes plus fines & plus friables , se divisent en des parties plus menues , qui ont quelque rapport avec la grosse farine ; on donne à la teigne le nom de *Tinea farinacea* ou *porriginosa* , teigne farineuse ou porrigineuse.

SYMPTOMES.

1°. DANS les teigneux la tête sent mauvais , à cause du pus ou de la lymphe purulente qui en découle. Cette puanteur est plus ou moins grande selon le degré du mal , la qualité & la quantité de pus , & le plus ou le moins de soin qu'on a de tenir propre le malade.

2°. Il survient de tems en tems aux teigneux des frissons & des mouvemens de fièvre , qui sont la suite du repompement des matieres purulentes de la tête , d'où vient qu'ils sont d'autant plus forts & plus fréquens , qu'on est plus négligent à nettoyer les ulcères.

3°. Dans la teigne même commençan-

te, les racines des cheveux sont affectées; & dans la teigne confirmée, les capfules même se détruisent. Il faut donc s'attendre dans cette maladie, à la chute des cheveux: quand elle est générale, elle produit l'*Alopécie*; & elle ne produit que l'*Ophiasé*, quand les cheveux ne manquent que par des espèces de traînées, qui serpentent sur la tête.

4°. Comme les veines lymphatiques qui reviennent de l'extérieur de la tête, se chargent de plusieurs parties du pus de la teigne, & qu'elles les portent dans les glandes du cou, où elles vont aboutir, ainsi qu'on l'a dit *Liv. I. Chap. 10.* il arrive que ces glandes sont souvent engorgées par ce pus, ce qui les fait grossir.

5°. On ne peut pas peigner les enfans teigneux; c'est pourquoi les poux, quand ils en ont à la tête, ont tout le loisir de s'y multiplier, d'autant plus que l'ordure & le pus, dont elle est couverte, paroissent être une nourriture très-convenable pour ces animaux.

6°. Le pus en irritant, les croutes

en chatouillant, & les poux en se remuant & en piquant, causent aux enfans teigneux, une demangeaison importune, qui les oblige à se gratter jusqu'à s'écorcher & à se mettre en sang, ce qui leur cause une vive douleur.

7°. La demangeaison continuelle de la tête cause l'insomnie; & l'insomnie produit l'amaigrissement: d'où vient que la teigne jette à la longue les enfans dans le marasme.

8°. Ce mal est encore augmenté par la fièvre lente qui survient, & qui est l'effet du pus, qui passe continuellement des ulcères de la tête dans le sang, où il est rapporté par les veines lymphatiques, qui l'ont repompé, comme il arrive dans tous les ulcères qu'on ne peut pas déterger.

D I A G N O S T I C.

I. ON NE peut confondre la teigne qu'avec les croutes de lait, ou avec les gales de la tête, qui sont des restes des croutes de lait; mais il est aisé d'en faire la distinction par les signes suivans.

1°. Dans les croutes de lait, quand

les croutes sont détachées, la peau paroît au-deffous, rouge, humide, baveuse, mais entiere, sans crevasses, sans ulcere, sans entamure; au lieu que dans la teigne, la peau est découpée par des crevasses ulcéreuses.

2°. Les croutes de lait s'étendent sur le visage, & souvent même commencent par le visage; au lieu que la teigne n'attaque que la partie de la tête qui est chevelue.

3°. Les croutes de lait n'arrivent qu'aux enfans qui tettent; au lieu que la teigne arrive aux enfans sevrés, plus souvent qu'à ceux qui sont en nourrice.

4°. Les croutes de lait, & les gales que les croutes de lait laissent, guérissent assez facilement; au lieu que la teigne est une maladie très-opiniâtre.

II. A l'égard des différentes espèces de teigne, elles sautent aux yeux; & pour les distinguer, il suffit de faire attention à la description qu'on en a donnée.

III. Enfin, la nature de la teigne, ou la connoissance qu'on a de ce qui

a précédé, fuffifent pour mettre en état de reconnoître les caufes du mal, & ce qui eft plus important encore, la constitution du fang du malade, pour juger s'il y a des foupçons légitimes de vérole, de fcorbut, ou d'écrouelles.

P R O G N O S T I C.

1°. EN général, la teigne eft un mal très-difficile à guérir. La principale difficulté, ou pour mieux dire, l'unique, vient de ce que pour guérir la teigne, il faut procurer une efpece d'exfoliation de l'intérieur des capfules des cheveux qui font altérées, ce qu'on ne fait que très-difficilement.

On peut autorifer ce qu'on vient de dire par l'exemple de certains petits ulceres, que la petite vérole laiffe à la marge des paupieres, & qu'on ne peut pas venir à bout de guérir, à moins que le cartilage qui forme le tarfe, ne foit légèrement exfolié.

2°. La teigne feche eft plus difficile à guérir que la teigne humide, parce qu'elle dépend d'un fang plus fec &

plus âcre, & qu'il y a dans la teigne sèche des callosités à fondre, ce qui augmente la difficulté de la guérir.

3°. Dans la teigne humide, la teigne faveuse & la teigne figueuse sont plus difficiles à guérir que la teigne humide simple, parce qu'il faut dans ces deux espèces de teigne, détruire les glandes sébacées & les capsules des cheveux, qui sont altérées, & qui font ces apparences de rayon de miel, ou de grains de figue.

4°. La teigne lupineuse, & la teigne furfuracée sont plus difficiles à guérir, que la teigne crouteuse; parce qu'elles sont toujours accompagnées de callosités.

5°. En général, la teigne est d'autant plus fâcheuse, qu'elle est plus ancienne, qu'elle est plus étendue, que les ulcères sont plus profonds, que les bords en sont plus calleux, qu'elle est soutenue par un vice du sang plus considérable.

6°. La prudence ne permet point d'entreprendre de guérir la teigne dans les enfans hectiques ou pulmoniques, à moins qu'on n'ait raison de croire que

la teigne est l'unique cause de leur état, & qu'on pourra y remédier en guérissant la teigne.

C U R A T I O N.

I. IL N'EST point de maladie, où il soit plus nécessaire que dans la teigne, de préparer le malade par des remèdes internes, avant que d'en venir à la curation externe ou aux remèdes topiques.

Ainsi, 1°. S'il y a quelque soupçon légitime de vérole, de scorbut ou d'écrouelles, il faut guérir d'abord ces maux par les remèdes spécifiques; ou du moins, à l'égard des deux derniers qu'on ne guérit pas facilement, il faut travailler à corriger, autant qu'on peut, le vice du sang par les remèdes appropriés.

2°. Si le mal n'est soutenu que par la seule acrimonie du sang, on tâchera de l'adoucir par le moyen des délayans, des adoucissans ou des atténuans qu'on a déjà proposés pour les autres maladies de la peau.

3°. Ainsi on aura la même attention à employer les bouillons de clo-

portes, d'écrevisses ou de vipères, & même l'éthiops minéral ou le mercure doux, ou la simple panacée à une dose convenable, comme des remèdes plus sûrs & plus efficaces.

4°. A l'égard des remèdes généraux, la saignée & la purgation, on les réitérera plus ou moins souvent selon l'état du mal, & le tempérament du malade.

II. Quant à la curation externe, le point essentiel est d'arracher les cheveux dans toute l'étendue de la teigne, afin que les remèdes escharotiques qu'on emploiera, puissent pénétrer dans les capsules, & les déterger en les rongant superficiellement.

Pour cet effet: 1°. Si la teigne n'occupe qu'une fort petite étendue, on peut se servir de pincettes; mais si l'étendue est grande, il est mieux d'employer l'emplâtre de poix, étendue sur de la toile neuve, ou sur du bafin, qu'on applique par bandes sur la partie teigneuse, & qu'on y laisse huit jours; après quoi en le soulevant, on arrache en même tems tous les cheveux qui y tiennent.

2°. Mais pour y réussir, il faut commencer par faire tomber toutes les croutes s'il y en a, & pour cet effet on employe le beurre frais, la crème récente, le cérat de Galien liquide, ou les feuilles de cresson cuites dans du fain-doux, & appliquées pendant 24 heures.

3°. Il faut auparavant avoir tondu les cheveux avec la pointe des ciseaux dans toute l'étendue du mal, ou, ce qui est encore mieux, dans toute l'étendue de la tête.

4°. En arrachant l'emplâtre de poix, il faut y aller avec ménagement, pour faire le moins de mal qu'on pourra; mais il ne faut pas se laisser attendrir par les pleurs du malade, dans une opération nécessaire.

5°. Après que l'emplâtre a été arraché, on couvre le mal de feuilles de poirée enduites de beurre frais; ce qu'on réitere tous les jours, jusqu'à ce que l'inflammation soit diminuée.

6°. Quelquefois même il est nécessaire d'employer la saignée dans ce cas, lorsque l'inflammation de la tête se trouve trop grande.

7°. Quand l'inflammation est ap-
 paisée, on lave le mal avec une dé-
 coction de feuilles de choux rouges,
 ou de fumeterre, des racines de pa-
 tience sauvage, ou d'*énula campana*,
 ou même s'il le faut, avec l'urine de
 l'enfant, ou une légère lessive de cen-
 dres de farment; après quoi, on pan-
 ce le mal avec des plumaceaux char-
 gés d'un digestif ordinaire, & quel-
 que tems après avec le baume d'Ar-
 céus.

8°. Par ce moyen, la plus grande
 partie du mal se cicatrise. On recon-
 noît d'avance par la couleur ce qui doit
 se cicatriser; car tout ce qui est cou-
 leur de rose ou médiocrement rouge,
 est en voye de guérison; au lieu que
 l'on ne doit rien attendre de ce qui
 est blanchâtre ou noirâtre.

9°. Dans ce cas-là, on continuera
 de pancer avec les digestifs, ou le
 baume d'Arcéus, les endroits qui sont
 en bon état; mais on emploiera pour
 les autres le baume verd, ou le bau-
 me brun, composé de *basilicum* & de
 précipité rouge, ou même on lavera
 ces endroits avec l'eau phagédénique.

plus ou moins forte, suivant le besoin, continuant ainsi jusqu'à ce que tout se dispose à se cicatrifer.

10°. Que s'il y a quelque excroissance, qui ne se fonde pas par la suppuration, on l'emportera avec la pointe des ciseaux, où on la détruira par le précipité rouge, par la poudre de pierre à cauter, ou par la pierre infernale.

11°. Sur la fin, on peut laver la tête avec l'eau de chaux simple, ou bien l'eau de chaux, où on aura fait bouillir de la fleur de soufre.

12°. Il y a souvent quelques endroits de la tête, où la teigne se trouve plus enracinée, & où il faut répéter plusieurs fois l'usage des escharotiques. J'ai vu des cas où il a fallu ronger jusqu'à la surface du périocrâne.

13°. A mesure que la teigne se cicatrise, il faut avoir soin de tenir le malade purgé pour vider l'humeur retenue dans le sang : il est même prudent, pour plus grande sûreté, de lui ouvrir un cauter à la nuque ou au bras.

14°. On comprend aisément que ce pancement, en détruisant plusieurs

capsules , doit produire de grands vuides dans les cheveux, & laisser des places où les cheveux ne sçauroient renaître.

15°. Au reste, si la teigne est récente & peu étendue, on peut se laisser toucher à la compassion, & ne point arracher les cheveux; mais à l'exception de cet article, on observera tout le reste: & si le mal résiste, on en viendra enfin à l'usage de l'emplâtre de poix, comme absolument nécessaire.

16°. Quand le mal est guéri, les cheveux repoussent dans toute la tête, à l'exception des endroits où les capsules ont été détruites. Comme les premières racines des cheveux subsistent dans les capsules qui ont résisté au mal, il en renaît bientôt de nouveaux cheveux, ou peut-être aussi que ce sont de nouveaux germes de cheveux; car il est certain qu'il y en a plusieurs dans chaque capsule.

17°. Au reste, on peut sans danger employer l'onguent mercuriel dans les ulceres des teigneux, si on le juge nécessaire, quoiqu'il faille l'appliquer sur la

tête ; mais je ne sçaurois assez dissuader l'usage de l'arsenic & des corrosifs arsenicaux. Valescus de Taranta , ancien Médecin de Montpellier, assure ^a qu'un enfant teigneux fut trouvé mort , parce qu'on lui avoit appliqué sur la tête un emplâtre où il entroit de l'arsenic.

18°. Dès qu'on employe l'emplâtre de poix , tous les poux périssent , & c'est une incommodité dont le malade se trouve délivré. Que si les poux incommodoient beaucoup le malade , avant l'application de cet emplâtre , on y remédiera en frottant avec un peu d'onguent mercuriel , les endroits où les poux fourmillent le plus , ou en les saupoudrant avec la poudre de *Staphisaigre*.

^a Philonii, *Lib. I. Cap. 3.*



CHAPITRE TREIZIEME.

Du Malum mortuum , ou Mal-mort.

LA MALADIE dont on va parler dans ce Chapitre , est très-réelle , & elle a été décrite par tous les Médecins qui ont enseigné ou pratiqué la Chirurgie avant le renouvellement des Belles-Lettres , quoique les Auteurs modernes , qui ont écrit sur la même matiere , n'en fassent aucune mention. Cette maladie porte le nom de *Malum mortuum* dans les Auteurs qui en ont parlé ; & c'est par ce nom , tout ignoré qu'il est , que nous la désignerons.

DESCRIPTION & DIFFÉRENCES.

I. LE *Malum mortuum* a son siège dans la peau , sur la surface de laquelle il se forme des croutes épaisses , raboteuses , brunes ou noires , plus ou moins étendues , suivant l'étendue du mal qui les produit. Il ne coule rien de dessous

ces croutes , aussi demeurent-elles en place , fixes & sans se détacher pendant plusieurs années.

II. Quand elles tombent d'elles-mêmes , ce qui arrive quelquefois , ou quand on les fait tomber en se gratant , la peau paroît au-dessous un peu rouge , mais sans aucune entamure sensible. On y apperçoit pourtant quelques inégalités , & il en suit peu-à-peu une humeur épaisse , dont il s'y forme une nouvelle croute qui est pareille à la première , & qui en acquiert bientôt l'épaisseur.

III. Ce mal reste ordinairement à la même place , & ne s'étend pas comme la dartre. Il est presque insensible , & ne cause aucune douleur , pas même quand les croutes tombent , & que la peau est , pour ainsi dire , à nud , si l'on excepte un léger *prurit* très-supportable , & dont on s'apperçoit à peine. Il arrive le plus souvent aux cuisses , aux fesses , au dos , au visage , & sur-tout aux épaules. J'ai eu occasion de le voir souvent , & j'ai trouvé qu'on le confondoit avec la dartre crouteuse , & quelquefois avec la cou-

perose, quand il étoit au visage.

IV. On doit distinguer ce mal en *Malum mortuum congenitum*, ou *innatum*, quand il vient de naissance; & en *Malum mortuum adventitium*, quand il survient dans le cours de la vie. On porte le premier en naissant; mais il est dans l'enfance si peu sensible, qu'on n'y fait point d'attention, & qu'on ne commence à s'en appercevoir que quand le sujet est grand. Pour le second, il arrive après la naissance; mais il n'est guere remarquable dans le commencement, & il s'accroît à mesure qu'on avance en âge.

V. On a donné à ce mal le nom de *Malum mortuum*, parce qu'en effet, la peau paroît comme morte dans les endroits malades. Les Grecs ni les Latins ne l'ont point décrit, ou l'ont décrit sous quelqu'un des noms que nous attribuons aux dartres. Quant à nous, ce mal n'est pas assez connu, ni des malades, ni de ceux qui les traitent, pour avoir aucun nom François, & on est obligé de lui conserver le nom Latin de *Malum mortuum*, qu'il porte constamment dans tous les Auteurs

de Médecine du moyen âge, qui en ont traité, & qui ont écrit en Latin.

S I É G E & C A U S E S.

POUR peu que l'on fasse attention au lieu que le *Malum mortuum* occupe constamment, il est aisé de voir qu'on n'en peut placer le siège, que dans les cellules de la membrane réticulaire, où nous avons placé celui des dartres, ou dans les glandes sébacées, où nous avons placé celui de la couperose, & des croutes de lait. La décision de cette question est dans le fond peu importante ; mais la manière dont il faut s'y prendre pour guérir ce mal, semble décider qu'il doit avoir son siège dans les glandes sébacées.

On ne le guérit jamais par des remèdes qui agissent simplement sur la surface de la peau, c'est-à-dire, sur la membrane réticulaire, comme on guérit les dartres. Il faut pour une guérison radicale, brûler toute l'épaisseur de la peau, ce qui prouve que le siège du mal est plus profond que la membrane réticulaire, & qu'il ne peut être placé que dans les glandes sébacées,

non pas dans les extrémités de leurs canaux excrétoires, comme les croutes de lait & la couperose; mais dans le corps même de ces glandes.

D'un côté, un mal aussi permanent & aussi rébelle aux remèdes, tant internes qu'externes, dont on éprouve le succès dans les autres maladies des glandes sébacées; & de l'autre côté, un mal aussi indolent, ne peut venir que d'une cause plus opiniâtre & plus difficile à emporter, que la cause qui produit ces autres maladies, & en même tems d'une cause incapable de ronger ni d'ulcérer les glandes sébacées, où il a son siège. Or, nulle cause ne peut réunir ces deux qualités, que la nature du mal exige, que la callosité des glandes sébacées dans toute l'étendue que le mal occupe. Dans cette supposition, on voit aisément pourquoi cette cause est si difficile à emporter, car on sçait qu'on ne résout point les callosités des parties tendineuses; & l'on voit aussi d'où vient qu'un mal si opiniâtre est en même tems si indolent, car on sçait que les parties calleuses ne sont point douloureuses.

Il ne reste donc qu'à déterminer quelles sont les causes éloignées , qui donnent lieu à la callosité des glandes sébacées dans l'endroit affecté , & cela dans les deux cas où l'on a vû que le *Malum mortuum* arrive, ou dans le sein même de la mere, ou après la naissance.

I. Dans le *Malum mortuum*, qui commence dès le sein de la mere, ces causes se réduisent aux causes suivantes.

1°. A un vice de conformation de l'embryon, par rapport à un certain nombre de glandes sébacées, qui oblige la lymphe nourriciere à y croupir & à s'y épaisir, ce qui rend ces glandes calleuses.

2°. A quelque compression ou quelque coup, qui porte sur un point du corps de l'embryon, & qui dérange la circulation de la lymphe dans quelques glandes sébacées; la moindre compression, & le plus petit coup suffisent pour cela, vû l'état de mollesse de l'embryon.

3°. A quelque floccon de cette glaire mousseuse, qui nage dans la liqueur de l'amnios, s'il vient à s'attacher à quel-

que endroit de la peau, & qu'en bouchant les canaux excrétoires des glandes sébacées, il donne lieu au gonflement, & par conséquent à l'endurcissement de ces glandes.

4°. A quelque floccon pareil, si par son âcreté, il irrite les extrémités des glandes sébacées, & y attire une légère inflammation, qui arrête l'humeur sébacée, & fasse grossir & durcir ces glandes.

Entre ces causes locales, on doit comprendre l'épaississement de la lymphe qui peut produire des callosités squirrheuses dans quelques glandes sébacées, comme nous verrons ci-dessous qu'elle en produit dans plusieurs parties: mais comme cet épaississement est une cause générale, il faut toujours y joindre quelque cause locale, qui en détermine l'action sur quelques glandes particulières.

II. Le *Malum mortuum*, qui arrive après la naissance, reconnoît pour causes éloignées à peu-près les mêmes causes; mais ces causes pour produire la callosité des glandes sébacées, doi-

vent être plus fortes & plus efficaces que dans les embryons, parce qu'elles ont à agir sur des corps plus fermes & plus rénitens. Nous croyons devoir compter entre ces causes,

1°. Les compressions qui gênent un endroit déterminé du corps, ou les coups qui y portent; mais ces compressions doivent durer assez long-tems, & ces coups être assez *contondans* pour attirer la callosité des glandes sébacées qui y sont exposées.

2°. L'application de cauterés, de ventouses ou de vésicatoires, qui peuvent de même causer la callosité de quelques glandes sébacées par la compression, ou l'éréthisme qu'ils causent, ou par le pus qui en coule, & qui en bouche les canaux excrétoires.

3°. L'application d'emplâtres ou cirroines, qui produisent le même effet, soit en irritant, soit en bouchant les extrémités des canaux excrétoires des glandes sébacées.

4°. L'âcreté ou la viscosité de la sueur qui croupit entre les fesses, & entre les parties de la génération, & qui

& qui produit sur la peau & sur les canaux des glandes sébacées le même effet que les emplâtres.

5°. L'usage des fards âcres ou gras, & l'abus outré du rouge, sur-tout du rouge qui est salin.

6°. Les maladies de la peau comme les dartres, l'érésipele, les clous, qui peuvent produire l'endurcissement des glandes sébacées dans les endroits où ces maux durent long-tems.

A ces causes particulières, on peut joindre la cause générale, sçavoir l'épaississement de la lymphe; mais ce qu'on a déjà dit, doit faire comprendre que cette cause ne peut point agir sur un endroit particulier de la peau, à moins qu'il n'y ait quelque cause locale, qui l'y détermine.

SYMPTOMES.

1°. DANS le *Malum mortuum*, lorsque les croutes se détachent & qu'on peut toucher la peau, on la trouve un peu roide & épaisse, & cela doit être ainsi, puisque les glandes sébacées en devenant calleuses, en augmentent l'épaisseur.

2°. Les glandes sébacées devenues plus grosses, séparent un peu plus d'humeur visqueuse, quoique calleuses, & cette humeur en distillant sur la peau, acheve de s'y épaisir, & y forme une croute.

3°. Ces croutes sont long-tems à devenir épaisses, parce que l'humeur qui les forme, se sépare en petite quantité; & de-là vient que ces croutes restent plusieurs années sans prendre d'accroissement sensible.

4°. Comme le peu d'humeur qui s'amasse sous les croutes, s'y épaisit, il ne faut pas être surpris si ces croutes sont seches, & s'il n'en découle aucune espèce de sérosité ou d'humeur.

5°. Les croutes tombent difficilement, parce qu'elles sont collées contre la peau, & qu'il n'y a point d'humeur entredeux, qui en diminue l'adhésion.

6°. Non-seulement l'humeur sébacée, qui coule de la partie affectée, est en petite quantité & fort épaisse, ce qui fait qu'elle s'endurcit promptement; mais il est apparent qu'elle est peu saline & peu âcre, & ces causes

réunies, font que le deffous des crou-tes n'est point irrité, & qu'on n'y ref-sent aucune douleur.

7°. De-là vient auffi que la peau n'est pas même entamée, & que les legeres inégalités qu'on y voit, quand les croutes tombent, viennent de l'iné-galité de la surface des croutes, qui la couvrent & qui s'y moulent.

8°. On y ressent pourtant un léger *prurit*, qui paroît venir moins de l'ac-tion de l'humeur fébacée, que du ti-raillement & de la tension que la croute cause dans la peau où elle est attachée, à mesure qu'elle augmente.

9°. On n'a nulle preuve que ce mal soit contagieux, & dans le vrai il ne doit pas l'être, dès qu'il n'en coule aucune humeur qui puisse se com-muniquer d'un fujet à un autre.

DIAGNOSTIC.

I. LA description qu'on a faite du *Malum mortuum*, le caractérise si bien, qu'il est impossible de le confondre ni avec les dartres, qui sont humides ou rongcantes, ni même avec les dartres qui sont seches, parce qu'elles sont

accompagnées d'une grande demangeaison.

II. Le *Malum mortuum* ressemble mieux aux croutes de lait ; mais il en differe, en ce qu'il est moins étendu, qu'il n'est pas propre aux enfans comme les croutes de lait, qu'il ne demange point, & qu'il est beaucoup plus opiniâtre.

III. C'est du malade même qu'on doit apprendre si le mal est de naissance, ou s'il est survenu depuis.

P R O G N O S T I C.

I. LE *Malum mortuum* qui ne cause aucune douleur, & qui ne fait point de progrès, ne mérite pas qu'on y fasse grande attention, & on peut le garder sans inquiétude, sur-tout quand il a peu d'étendue. J'ai vû des gens qui l'ont gardé toute leur vie, sans en être plus occupés que d'une simple verrue.

II. On doit s'en occuper davantage, lorsque le mal est grand, & qu'il s'étend tous les jours ; qu'il cause de la douleur, ou du moins une demangeaison vive ; qu'il en coule

une humeur âcre ; en un mot , lorsque le *Malum mortuum* dégénere en dartre rongeante , ce qui est très-rare.

III. Mais on ne sçauroit s'empêcher de s'en occuper , quand il est au visage , quelque benin qu'il soit , parce que les croutes qu'il y produit , font un aspect hideux. C'est dans ce cas-là aussi qu'on demande des remedes avec ardeur ; mais avant que de se prêter aux desirs des malades , il faut leur faire observer , que les remedes sur lesquels on peut compter , laisseront une cicatrice qui déparera presque autant que les croutes , comme on va le voir dans le détail de la curation.

CURATION.

I. ON vient de dire que le *Malum mortuum* ne demande point de curation , parce qu'on peut & qu'on doit le supporter : & c'est en effet le parti que l'on prend tant que le mal est caché ; mais lorsqu'il est apparent , & sur-tout lorsqu'il est au visage , les malades qui sont occupés de leur figure , veulent absolument en guérir , & l'on

est forcé de se rendre à leurs sollicitations.

II. Mais avant que d'entreprendre la curation de ce mal, il faut avoir travaillé avec soin à détremper, atténuer, purifier, adoucir la masse du sang & de la lymphe, par des remèdes internes, soit généraux, soit particuliers, qui soient propres à remplir ces indications. On peut sur cela voir ce qu'on a déjà dit là-dessus, dans le traitement des dartres, de la gale, des croûtes de lait, & de la teigne.

III. Quand on jugera qu'on a assez corrigé les vices du sang, on pourra sans danger entreprendre le traitement extérieur du mal. Pour cet effet, on y appliquera de la crème de lait, ou du fromage frais, pour ramollir les croûtes & les faire tomber.

IV. On verra alors la peau à découvert, & on pourra juger de son état. Quel qu'il soit, on n'y appliquera d'abord que les remèdes cathérétiques qu'on a ci-dessus proposés pour les dartres. Tels sont l'eau phagédénique, dont on touchera légèrement la peau avec

une plume deux fois le jour; la pierre infernale, qu'on appliquera sur la peau quelques instans; la poudre de pierre à cauterie, dont on saupoudrera la partie, plus ou moins; l'onguent brun avec le précipité rouge & le *basilicum*, dont on couvrira légèrement des plumaceaux qu'on y mettra; enfin, s'il le faut, la dissolution de mercure adoucie, dont on touchera très-légèrement le mal, avec une plume ou un pinceau.

V. Si après un usage de ces remèdes assez long-tems répété, on s'aperçoit que le mal subsiste toujours, il sera aisé de conclurre qu'il est trop profond pour pouvoir être détruit par des remèdes, qui n'agissent que sur l'extérieur de la peau. Dans ce cas, comme tout le corps de chaque glande sébacée est affecté, & que le mal, par conséquent, occupe toute l'épaisseur de la peau, il n'y a point de moyen de le détruire, qu'en détruisant la peau avec les glandes sébacées.

VI. Si le malade bien instruit de cette nécessité, adopte ce traitement, on appliquera sur la partie un em-

plâtre quelconque, percé au milieu ; d'une ouverture assez grande pour embrasser tout le mal qu'on veut extirper. On rangera dans toute l'étendue de cette ouverture, des petites pierres à cauter, & on les couvrira d'un autre emplâtre, qu'on contiendra par un bandage, si on peut y en appliquer un, ou en tout cas avec la main, c'est-à-dire, qu'on en usera comme quand on veut appliquer un cauter.

VII. Pendant l'opération des pierres à cauter, on y regardera de tems en tems pour juger de leur action ; mais il faut les laisser agir jusqu'à ce qu'on juge que la peau est à peu-près brûlée dans toute son épaisseur avec toutes les glandes sébacées affectées. Alors on levera tout cet appareil, on fera quelques legeres scarifications à l'eschare, on l'oindra de beaucoup de beurre frais, & on la couvrira d'une feuille de poirée.

VIII. Dès qu'on s'appercevra que l'eschare commence à se détacher, on la pancera avec le digestif simple, dont on continuera l'usage jusqu'à

la chute entière de l'eschare. On emploiera alors le baume d'Arcéus, & ensuite le baume brun, s'il le faut pour détruire quelques callosités qui auroient résisté à la suppuration, ou le baume verd pour hâter la cicatrice. Par ce moyen toutes les glandes sébacées malades se trouvent détruites, & le mal radicalement guéri.

IX. La cicatrice qui succede au mal, est lisse, fine, blanche, plus creuse que la peau voisine, ce qui certainement dépare beaucoup, mais du moins elle est propre, & n'a pas l'air dégoutant des croutes qui couvroient le mal.

X. Quoique le mal par cette méthode, soit parfaitement guéri, ou pour mieux dire, extirpé, il est cependant prudent de conseiller au malade de se faire ouvrir un cautere, de peur que quelques gouttes d'humeur vicieuse retenues dans le sang ne reproduisent un mal pareil dans quelque autre endroit de la peau.



CHAPITRE QUATORZIEME.

Des Taches de naissance.

DESCRIPTION.

LES ENFANS naissent souvent avec différentes défauts ; mais on ne prétend parler ici que de celles qui intéressent la peau , soit en en altérant la couleur naturelle , soit en y faisant croître des poils qui la rendent velue.

I. Les changemens de couleurs occupent quelquefois une assez grande étendue , & forment de grandes plaques ; & quelquefois ce ne sont que des espèces de boutons depuis l'étendue d'un pois , jusqu'à celle d'un denier. Quoique ces changemens soient ordinaires au visage, ils arrivent souvent aussi dans d'autres endroits du corps ; mais dans quelques endroits qu'ils soient, la peau qui est altérée, y est plus épaisse , & débordé un peu sur le niveau du reste de la peau , ce qui forme une espèce de tumeur plate. La couleur y est toujours

changée, mais elle ne l'est pas toujours de la même manière. Quelquefois ces endroits sont rouges, quelquefois bruns tirant un peu sur le jaune, & quelquefois livides, plus ou moins foncés.

II. Dans les endroits, où la peau est velue, & dont l'étendue est tantôt plus grande, & tantôt plus petite, les poils y sont quelquefois courts & doux comme ceux de rat; quelquefois plus longs & également doux comme ceux de lapin; enfin, quelquefois longs, mais rudes, gros, durs comme ceux de sanglier. A cela près, la peau y conserve sa couleur naturelle, quoique plus épaisse que dans les environs.

Ces marques portoient chez les Romains les noms de *Nævi materni* ou *Genitivæ notæ* ^a. Chez nous on les appelle *Taches de naissance*, & souvent des *Envies*. Ce dernier mot vient de la persuasion où sont les femmes que ces taches sont la suite des envies ou des craintes qu'elles ont eues pendant leur grossesse, c'est-à-dire, des impressions vives, dont elles ont été affectées, & que ces marques arrivent aux endroits de leur

^a Sueton. in August.

enfant, qui répondent aux endroits de leur corps, où elles se sont grattées, ou du moins où elles ont porté la main pendant leur envie, ou leur saisissement.

Pleines de ce préjugé, il faut voir les peines qu'elles se donnent d'ajuster les faits à leur opinion. Les plaques sont-elles rouges, c'est qu'elles ont eu envie de boire du vin, ou qu'elles ont été effrayées de voir du sang répandu; sont-elles brunes, elles ont eu envie d'un foye de veau, ou de quelque ragoût brun: sont-elles livides, c'est l'effet de quelqu'enterrement lugubre qui les a surprises.

Il en est de même des taches qui sont moindres. Si elles sont rouges, elles ressemblent à des fraises, à des cerises, ou à des framboises, qu'elles ont désiré de manger: si elles sont livides, ce sont des grains de raisin, ou des mûres dont elles ont eu envie de même.

Les endroits de la peau qui sont couverts de poil de rat, viennent de l'effroi qu'un rat leur a causé: ceux où le poil est semblable à celui de lapin, de l'envie de manger du lapin: & ceux

où le poil ressemble à celui de sanglier, de l'envie de manger d'un marcassin.

On ne doit point être surpris que les femmes qui ont tant d'envies bizarres, & tant d'alarmes frivoles pendant leur grossesse, trouvent ensuite à point nommé dans les taches de leurs enfans, des ressemblances avec quelques-unes des choses qu'elles ont désiré ou appréhendé, & qu'elles s'affermissent par-là dans leur prévention; mais il y a lieu de s'étonner que tant de gens instruits, aient légèrement embrassé une pareille opinion, dont la fausseté est évidente; car il n'y a entre la mere & l'enfant qui est dans son sein, aucune communication de nerfs, qui puisse faire passer dans l'enfant, les impressions qui affectent la mere; & d'ailleurs quand ces impressions passeroient à l'enfant, elles ne sçauroient produire dans l'enfant, la ressemblance des objets, qui les a excitées dans la mere.

Il est donc visible, quoi qu'en disent les femmes, que ces taches de naissance, sont un vice imprimé dans la

peau de l'embryon , non pas par les envies ou les alarmes de la mere , mais par des causes très-différentes , qu'il est question de rechercher.

S I É G E & C A U S E S.

I. IL EST très-apparent que les taches de naissance , qui consistent dans le seul changement de la couleur de la peau , ont leur siège dans la membrane réticulaire , & que cette membrane est la seule partie de la peau qui soit altérée. Or , cette membrane peut être altérée de deux façons , ou par la simple dilatation des vaisseaux sanguins , artériels ou veineux qui l'arrosent ; ou par le vice de l'humeur muqueuse qui y est contenue.

1°. *Par la simple dilatation* des vaisseaux qui l'arrosent. C'est ainsi que les arteres capillaires distribuées dans une certaine étendue de la membrane réticulaire , si elles sont dilatées , & pleines d'un sang vif & artériel , communiqueront une rougeur contre nature à cette partie de la peau , & de-là viendront les plaques & les boutons rouges , plus ou moins foncés.

C'est ainsi que la dilatation variqueuse des veines capillaires dans une partie de la même membrane, donnera lieu par le séjour du sang veineux & noirâtre, qui s'y arrêtera, aux plaques ou boutons plus ou moins bruns, plus ou moins livides, plus ou moins noirâtres, suivant la qualité ou la quantité du sang qui croupira dans ces veines.

2°. *Par le vice de l'humeur muqueuse.* Ainsi, si cette humeur se trouve chargée d'une bile ardente & tirant sur le rouge dans quelque'endroit de la membrane réticulaire, cet endroit sera couvert de plaques ou de boutons rouges, rougeâtres, ou d'un rouge vineux; & si elle est chargée d'une bile jaune, brune, noire, les plaques & les boutons seront de couleur jaune, brune, ou livide.

II. Pour les changemens qui arrivent dans la qualité des poils, il est certain qu'il ont leur siège dans les capsules, où les poils sont *implantés*, & d'où ils tirent leur nourriture, & que ces changemens ne peuvent arriver que parce que ces capsules grossis-

sont trop ; & qu'en grossissant , elles fournissent aux poils qui en naissent , une nourriture plus abondante. Si ces capsules ne grossissent que peu , les poils seront plus abondans & plus épais , mais courts & doux : si elles grossissent davantage , les poils seront un peu plus longs & un peu plus gros , mais cependant souples & doux : enfin , si elles grossissent beaucoup , les poils beaucoup mieux nourris , seront plus longs , plus durs , & plus rudes.

III. Il seroit inutile de s'arrêter à expliquer en détail les causes , qui peuvent donner lieu à la dilatation des arteres & des veines capillaires dans quelques endroits de la membrane réticulaire ; au mélange de la bile avec l'humeur muqueuse dans certaines cellules de cette membrane ; à l'augmentation de la grosseur de certaines capsules des poils. Il suffit qu'on voie en gros , que ces causes doivent toutes se rapporter aux dérangemens de la circulation des liqueurs qui arrosent ou nourrissent ces parties. Or , ces dérangemens viennent de trois causes.

1°. De quelque compression ou de

quelque coup sur le ventre de la mere, qui se transmettent jusqu'à l'embryon, où, quelque foibles qu'ils soient, ils ne laissent pas de faire une impression capable d'y produire quelque altération. 2°. De l'âcreté de l'humeur de l'amnios, ou pour mieux dire, des flocons mucilagineux qui y nâgent, qui irritent quelques endroits de la peau & y causent des éréthismes capables d'y déranger l'ordre de la circulation. 3°. De quelque vice dans le sang ou dans la lymphe de l'embryon, qui, quelque leger qu'il soit, peut y causer des dérangemens dans la circulation de ces liqueurs.

SYMPTOMES.

1°. LES taches rouges, qui viennent du séjour du sang dans les artères, sont d'autant plus rouges, que le sang est plus raréfié ou plus abondant. De-là vient qu'elles ne sont jamais si rouges, que dans le printems, dans l'été, dans la fièvre, dans la pléthore.

2°. Les taches jaunes, brunes, livides, qui viennent du séjour du sang dans les veines, ne sont jamais plus

jaunes, plus brunes, plus livides, que quand le sang est épais, sec, noirâtre. De-là vient que ces taches sont le plus apparentes dans l'hyver, dans le froid, dans le frisson de la fièvre.

3°. Les taches rouges, jaunes, brunes, livides, qui dépendent du mélange de la bile vitiée avec l'humeur muqueuse, sont plus ou moins apparentes, suivant que la bile abonde dans le sang plus ou moins, ou qu'elle y est plus ou moins altérée. De-là vient que ces sortes de taches ne sont jamais plus marquées, que quand le chagrin & la tristesse retiennent la bile, ou que la maladie en augmente le vice.

4°. Quand les cellules de la membrane réticulaire qui sont affectées, occupent un certain espace, & sont contiguës; les taches de naissance sont des plaques continues, plus ou moins grandes. Quand ces cellules sont distinctes, ou qu'elles n'occupent que des petits espaces; les taches ne sont que des boutons épars, plus ou moins nombreux, ce qui doit s'entendre de même des parties velues de la peau, sui-

vant que les capsules des poils qui sont grossies, sont contiguës ou séparées, & qu'elles occupent un espace plus ou moins grand.

5°. La peau est plus épaisse dans toutes les taches de naissance : dans celles où le sang croupit dans ses vaisseaux, suivant le volume plus ou moins grand des vaisseaux dilatés : dans celles où la bile est mêlée avec l'humeur muqueuse, suivant le degré de gonflement que cette humeur âcre cause dans les parois des cellules.

6°. La peau s'épaissit aussi dans les endroits qui sont velus, parce que les capsules des poils y sont grossies ; mais cette augmentation dans l'épaisseur de la peau est médiocre, quand les poils sont courts & souples, parce que les capsules sont peu grosses ; elle est plus grande, quand les poils sont plus longs, quoique souples, parce que les capsules sont alors plus grosses ; enfin, elle est plus grande encore, quand les poils sont longs & rudes, parce que les capsules sont alors beaucoup plus grosses.

7°. Les taches de naissance sont ordinairement peu sensibles dans les enfans en qui la peau est mince, & les altérations de la peau peu marquées : elles sont plus apparentes dans les adultes, à mesure que la peau s'épaissit & se durcit : enfin, elles sont tout-à-fait difformes dans les personnes vieilles, parce que la peau se raccornit, & que les altérations de la peau augmentent à proportion.


DIAGNOSTIC & PROGNOSTIC.

LE diagnostic des taches de naissance se fait aux yeux. Il est aisé aussi de se déterminer sur le prognostic.

Ces sortes de difformités ne causent aucune douleur, n'attirent jamais des suites fâcheuses, enfin, ne méritent pas le nom de maladies, puisqu'elles ne causent aucune lésion de fonction.

CURATION.

APRÈS ce qu'on vient de dire, il est évident qu'on ne doit rien faire aux défectuosités de naissance, & c'est le parti qu'on prend toujours, tant qu'elles



ne paroissent pas, & qu'elles sont en des endroits couverts par les habits; mais on est tenté d'essayer de les guérir, quand elles sont au visage ou aux mains. On ne manque pas de gens qui conseillent pour cela des fomentations, des pommades, des onguents, des emplâtres. On trouve en effet de tout cela dans nos Livres; mais l'effet ordinaire de ces remèdes est d'amuser quelque tems la confiance de ceux qui s'en servent, & de laisser enfin leur patience.

On ne doit pas espérer de corriger par de pareils remèdes, les vices des parties solides. Pour les guérir, il faut extirper la partie affectée, ce qui est suivi d'une cicatrice presque aussi difforme que la défectuosité dont on cherche à guérir, & c'est ce qu'il faut représenter au malade.

Que si nonobstant cette représentation, il s'obstine à vouloir être guéri, il faudra dans ce cas, distinguer la nature de la défectuosité. Si ce ne sont que des taches, comme elles n'intéressent que la membrane réticulaire,

on réussit facilement à les emporter.

I. Dans ce cas , après avoir préparé le malade , 1°. On applique sur la tache un emplâtre vésicatoire pour enlever la surpeau , & mettre à découvert la membrane réticulaire , qui est le siège du mal.

2°. On brûle alors cette membrane avec des escharotiques , plus ou moins forts , comme ceux qu'on a proposés dans le Chapitre précédent pour le *Malum mortuum* , afin de ronger cette membrane , ou de la détruire par la suppuration : tels sont l'eau phagédénique , la pierre infernale , l'onguent brun fait avec le *basilicum* & le précipité rouge , mêlés ensemble à la dose qu'on juge à propos , la poudre de pierre à cauter , & même la dissolution de mercure adoucie ou pure. On applique ces remèdes légèrement & avec circonspection , en commençant par les plus doux , & se réglant sur leurs effets pour en employer de plus forts , ou pour les employer à plus forte dose.

3°. On répète cette application d'escharotiques pied-à-pied avec cir-

conspection, & sur un endroit après l'autre, si la tache est fort étendue, jusqu'à ce qu'on ait détruit la membrane réticulaire & qu'on soit parvenu au corps même de la peau. Pour lors on cesse l'usage des escharotiques, & l'on traite le mal comme un ulcère simple, jusqu'à ce qu'on l'ait mené à cicatrice, laquelle dans ce cas, quoique choquante, n'est pas du moins, creuse, ou l'est peu.

4°. Que si par malheur, le mal attaquoit le corps même de la peau, alors pour opérer une guérison radicale, il faudra détruire la peau, ou en continuant de se servir des escharotiques, ce qui est long & douloureux, ou ce qui est plus court, en enlevant l'endroit affecté avec le bistouri ou avec la pierre à cautere, comme on l'a dit à l'égard du *Malum mortuum* dans le Chapitre précédent. Dans ce cas-là, comme la cicatrice sera creuse, on doit s'attendre qu'elle sera beaucoup plus difforme.

5°. On procure dans ce dernier cas, la chute de l'eschare avec le beurre

frais ou le *basilicum*, & dès qu'elle est tombée, on traite le mal comme un ulcere simple avec le digestif, le baume d'Arcéus, & s'il le faut, le baume verd, jusqu'à ce qu'il soit cicatrisé. S'il y avoit quelque endroit, où il restât quelque callosité, on la détruira avec l'onguent brun, ou la pierre infernale.

II. Que si la défectuosité consiste en quelques poils plus ou moins longs, plus ou moins rudes, qui couvrent quelque endroit de la peau, on mettra d'abord en usage quelque dépilatoire, tel que le suivant.

Prenez de chaux vive, tirée depuis peu du four, une once; & d'orpiment en poudre fine, un demi-gros, ou un gros, suivant qu'on veut que le dépilatoire soit plus ou moins fort: versez par-dessus de la lessive ordinaire, & détrempez ces drogues en bouillie claire: faites-les bouillir jusqu'à ce que cela forme une bouillie plus épaisse en forme de liniment.

On

On frotte l'endroit que l'on veut dépiler, de cette bouillie, avec une plume, & on l'y laisse pendant un quart d'heure, après quoi on lave la partie avec de l'eau tiède.

2°. On doit s'attendre qu'à la place des poils qu'on aura emportés par le dépilatoire, il en renaîtra de nouveaux; mais on réitère l'usage du même dépilatoire jusqu'à quatre ou cinq fois s'il le faut. Par ce moyen, on peut espérer d'emporter à la fin, tous les germes des poils qui sont dans les capicules affectées, & de ne voir plus croître du poil à l'endroit qui en étoit couvert. Du moins est-il certain que les poils qui pourroient repousser, seront & plus rares & plus fins, ce qui rendra la difformité très-legere & très-supportable.

3°. Que si l'on demandoit une guérison plus parfaite, il faudroit alors se déterminer à emporter la peau avec la pierre à cautere, de la même manière qu'on l'a dit dans le Chapitre précédent du *Malum mortuum*, & pancer l'ulcere en la manière ordi-

naire. Il est certain qu'en détruisant ainsi les capsules malades, il ne repoussera plus de poils; mais il y aura à la place, une cicatrice creuse, bien désagréable.





LIVRE TROISIEME.

*De l'Oedème & des Tumeurs
Oedémateuses.*

CHAPITRE PREMIER.

De l'Œdème.

DESCRIPTION.

LE NOM d'Œdème, *O'edema*, ne signifie en Grec que *Tumeur* en général, & ce n'est aussi que dans ce sens que ce mot se trouve employé dans Hippocrate ; mais l'usage en a depuis long-tems restreint la signification, & on ne l'employe plus que pour désigner une tumeur particulière, qui a des propriétés essentielles qui la distinguent des autres tumeurs.

I. De ne causer aucun changement dans la couleur de la partie affectée, qui bien loin d'être plus rouge, sem-

ble au contraire , être plus pâle & plus blafarde.

II. De ne point causer de chaleur dans la partie malade; au contraire, la tumeur œdémateuse semble être plus froide , ou du moins plus disposée à se refroidir.

III. De ne point produire de douleur ; il semble même que dans l'œdème l'indolence soit augmentée.

IV. De céder facilement à l'impres-
sion du doigt , & d'en garder la mar-
que , ou du moins de ne se relever que
lentement.

D I F F É R E N C E S .

I. L'Œdème est *universel*, ou pres-
que universel , quand il occupe tout le
corps ou la plus grande partie ; &
alors on l'appelle *anasarque* ou *leuco-
phlegmatie*, & en François *Hydropisie
universelle*.

L'œdème est *particulier*, quand il
n'occupe que les pieds, les mains, les
bourses, les paupieres, &c. qui sont
les parties les plus ordinairement atta-
quées de ce mal.

II. L'œdème est *œdème vrai*, quand

il n'a que les quatre caractères dont on vient de parler; ou œdème *phlegmoneux*, *érésipélateux*, *squirrheux*, quand il est accompagné de quelque symptôme d'inflammation, d'érésipele ou de squirrhe.

III. Dans l'œdème, la partie a quelquefois du ressort, & se relève un peu quand elle est comprimée; d'autres fois la partie œdémateuse est molle & sans ressort. Le premier peut mériter le nom de *bouffissure*, & le second celui d'*empâtement*.

C A U S E S.

L'INFLAMMATION & l'érésipele viennent de ce que le sang s'arrête dans les vaisseaux sanguins, y fait irruption dans les veines lymphatiques ou s'y extravase. Il est visible que l'œdème, où il n'y a ni rougeur, ni chaleur, quoiqu'il y ait gonflement, doit dépendre à peu-près d'un pareil engorgement de la lymphe dans la partie affectée.

Or, la lymphe peut s'y engorger de deux façons : 1°. En remplissant trop ses propres veines sans les crever,

ce qui produit une simple stagnation sans extravasation ; & c'est-là ce qui fait la premiere espèce d'œdème, ou la *bouffissure*.

2°. En crevant ses vaisseaux & se répandant dans le tissu des parties voisines par extravasation ; & c'est-là ce qui cause la seconde sorte d'œdème ou l'*empâtement*.

Pour se faire une idée exacte de ce qui regarde les causes de l'œdème, il faut se rappeler ce qu'on a déjà dit dans le Chapitre *des Bubons*, que la lymphe se séparoit d'avec le sang aux extrémités capillaires des arteres, d'où il est aisé de conclure qu'en s'en séparant, elle conserve tout le mouvement que le sang a pû lui communiquer, lequel doit être toujours proportionné au mouvement même du sang, & augmenter ou diminuer suivant que le mouvement du sang est plus fort ou plus foible ; & c'est-là la premiere force motrice de la lymphe.

La lymphe séparée d'avec le sang, & contenue dans les veines lymphatiques, est soumise à la pression que ces

Veines reçoivent de la contraction systolique des parties voisines, laquelle contraction dans la totalité du corps humain, est égale à la contraction du cœur, & la contrebalance; & c'est-là une *seconde* force motrice de la lymphe.

On peut encore ajouter le secours que la lymphe peut retirer du battement des artères, auprès desquelles les grosses veines lymphatiques sont placées; de la contraction des muscles, dans les interstices desquels les veines lymphatiques ont accoutumé de ramper; des valvules sigmoïdes ou semi-lunaires, dont les veines lymphatiques sont garnies, sur-tout dans les extrémités inférieures du corps.

Mais ces secours sont bien diminués, tant par l'*inertie* des veines lymphatiques, qui n'ont point de ressort pour pousser la lymphe, que par la nécessité où se trouve la lymphe, de passer à plus d'une reprise à travers plusieurs glandes lymphatiques ou conglobées. Ainsi tout considéré, on ne peut point douter que le cours de la lymphe ne soit très-lent; ce qui convient à sa des-

tination, qui est de s'arrêter dans la substance des parties, de remplir les breches que la transpiration y fait, & par ce moyen de les nourrir.

Cette lenteur avec laquelle la lymphe circule, l'expose à être souvent arrêtée par des causes assez legeres; d'où vient que rien n'est plus commun que la bouffissure, ou l'espèce d'œdème que la stagnation de la lymphe produit, & dont nous allons expliquer les causes en détail.

La *premiere classe* des causes de l'œdème, est la stagnation de la lymphe dans ses veines, comme on vient de le dire. Or, cette stagnation peut être produite par quatre différentes causes.

I. Parce que la lymphe abonde trop dans le sang, ce qui fait qu'elle passe en trop grande quantité dans les veines lymphatiques, & les gonfle trop.

II. Parce que le sang, sans être trop surchargé de lymphe, en dépose pourtant trop sur certaines parties pour des raisons particulieres & locales.

III. Parce que la lymphe, quoique déposée à la quantité ordinaire, ne peut pas revenir des parties avec assez

de facilité, à cause qu'elle en est repoussée avec trop peu de force.

IV. Parce qu'elle trouve sur son chemin des obstacles qui la retardent, & qu'elle ne peut pas surmonter, ou qu'elle ne surmonte qu'imparfaitement.

Chacune de ces quatre causes générales, dépend à son tour de plusieurs autres causes particulières, qu'il est nécessaire d'expliquer par ordre.

I. La lymphe est trop abondante dans le sang, & par-là, fournie trop abondamment aux vaisseaux lymphatiques, quand on boit immodérément; quand le cours des urines est supprimé ou diminué; quand le sang se trouve dissout par la fièvre lente: de-là vient que l'œdème est familier aux gens qui boivent beaucoup; à ceux qui ont une suppression d'urine; à ceux qui ont depuis long-tems la fièvre lente.

Si la lymphe abonde excessivement, l'œdème sera universel, c'est-à-dire, qu'on aura l'anasarque; si la lymphe abonde moins, l'œdème sera partial & variable: le jour, il attaquera les pieds

& les jambes ; & la nuit , le visage & les paupieres , ce qui dépend , comme on voit , de la situation du corps.

II. Le sang, sans être trop chargé de lymphe, en dépose trop sur certaines parties, toutes les fois que les veines sanguines par où il doit revenir, s'y trouvent comprimées, ce qui force le sang arrêté, à lâcher dans les veines lymphatiques, toute la lymphe dont il est chargé. C'est ainsi que la ligature de la cave ascendante dans un chien, rend le chien hydropique du bas-ventre & des extrémités inférieures, en peu de tems.

Or, les veines sanguines sont exposées en différens endroits à différentes compressions, par exemple,

1°. Les glandes inguinales, gonflées dans les bubons, compriment la veine crurale ; & de-là vient l'œdème de la jambe, où est le bubon.

2°. Les glandes axillaires, gonflées dans le cancer du sein, compriment la veine axillaire ; ce qui produit l'œdème du bras.

3°. Les eaux contenues dans le bas-ventre, dans l'*ascite*, & dans la poitrine,

dans l'hydropisie de la poitrine , compriment la veine-cave inférieure ; d'où vient l'œdème des extrémités inférieures.

4°. Le foye squirrheux ou obstrué , comprime la veine-cave inférieure , ce qui produit encore l'œdème des extrémités inférieures ; mais il comprime encore plus fortement la veine-porte ; ce qui cause l'hydropisie du bas-ventre.

5°. Les glandes lymphatiques du cou , des oreilles , &c. gonflées dans les parotides , en comprimant la veine jugulaire , causent l'œdème du visage & de la tête.

III. La lymphe est repoussée des parties avec trop peu de force , pour pouvoir continuer son cours.

1°. Quand les parties ont perdu leur ressort par la paralysie.

2°. Quand elles l'ont même perdu par un simple commencement de relâchement , mais déjà ancien.

3°. Quand le sang est poussé foiblement , à cause du ralentissement du mouvement du cœur , & qu'il pousse foiblement à son tour , la lymphe qui s'en sépare. De-là vient que les gens

épuisés par la fièvre, par une maladie de langueur, par les saignées, sont sujets aux œdèmes, de même que les convalescens.

IV. La lymphe trouve des obstacles qui l'arrêtent ou qui la retardent, quand les glandes lymphatiques qui lui servent d'entrepôt sont bouchées plus ou moins, comme il arrive dans la vérole, sur-tout dans les écrouelles; ce qui produit des œdèmes en différens endroits, suivant que les engorgemens des glandes se font au carpe, au coude, aux aisselles, au cou, au talon, aux aînes, &c.

La *Seconde classe* des causes de l'œdème, est l'extravasation de la lymphe, qui s'épanche dans les parties, & qui produit l'empâtement. Or, cette extravasation est la suite ordinaire de la stagnation continuée, qui force enfin les veines lymphatiques à se déchirer, à force d'être trop pleines.

S Y M P T O M E S.

I. DANS l'œdème, la lymphe qui croupit dans les parties, doit en relâchant leurs fibres, les disposer à

céder sans peine à la compression qu'on y fait en y appuyant le doigt. C'est pourquoi dans l'œdème, les parties cedent presque sans rénitence à la plus legere impression.

II. Dans l'œdème, les fibres des parties perdent leur ressort en se relâchant; elles doivent donc reprendre lentement leur premiere situation, quand elles ont été pressées, & par conséquent garder long-tems la marque de la compression.

III. Dans l'œdème par extravasation, comme les fibres sont plus relâchées par la lymphe épanchée qui les abreuve, les parties doivent être plus faciles à comprimer, & plus lentes à se remettre, que dans l'œdème par stagnation, où la lymphe retenue dans ses veines, relâche moins les fibres des parties.

IV. Dans l'œdème, les parties affectées ne peuvent ressentir aucune douleur, ni par irritation, parce que la lymphe ne peut pas en produire, ni par distension, parce que les filets nerveux se prêtent à l'allongement sans exciter aucune sensation, ce qui est

principalement vrai de l'œdème, par extravasation.

V. Comme la lymphe qui produit l'œdème, n'est point rouge, & qu'elle n'a point de chaleur, ou qu'elle en a du moins fort peu, l'œdème doit être sans rougeur & sans chaleur, ou du moins avec une chaleur qui n'est guere supérieure à la chaleur naturelle.

VI. Non-seulement les parties œdémateuses ne sont pas chaudes, mais même elles sont très-susceptibles du froid, & l'on est obligé de les tenir plus couvertes, parce que la lymphe qui les inonde, se refroidit aisément.

VII. Les parties œdémateuses dont on peut sentir le poids, comme les jambes, sont lourdes & pesantes, à cause du poids de la lymphe qui y croupit, & le sont d'autant plus, que la quantité de la lymphe qui y est accumulée, est plus grande.

VIII. L'œdème attaque principalement les extrémités du corps, où son mouvement est le plus ralenti, & surtout les extrémités inférieures, d'où le sang & la lymphe reviennent plus difficilement, parce qu'ils en reviennent contre leur propre poids.

IX. A choses égales, l'œdème attaque plutôt les parties molles, spongieuses, dénuées de fibres musculaires, d'où la lymphe ne peut être que faiblement exprimée. De-là vient que les bourses, la peau de la verge dans les hommes, les levres de la vulve dans les femmes, les paupieres, sont si facilement œdémateuses.

X. Dans les personnes sujettes à l'œdème, la moindre compression attire ou augmente le mal, comme celle des jarretieres dans l'œdème des jambes, & celle de la cravatte dans l'œdème du visage.

XI. La chaleur même du feu attire souvent l'œdème sur les parties qui y sont exposées, parce qu'en les raréfiant & en affoiblissant par-là leur ressort, elle y occasionne la stagnation du sang & de la lymphe. C'est ainsi que pour faire gonfler les vaisseaux sanguins dans la saignée du pied, on fait tremper les pieds dans l'eau chaude. De-là vient que la bouffissure des pieds est si ordinaire à ceux qui ont tout l'hyver leurs pieds exposés à la chaleur du feu.

XII. Le phlegmon ou l'érésipele peuvent concourir avec l'œdème; &

alors on voit dans l'œdème les symptomes de ces tumeurs, joints à ceux de l'œdème.

D I A G N O S T I C.

I. ON reconnoît aisément l'œdème par la tumeur platte, sans rougeur, chaleur, ni douleur; où la partie est molle, cede facilement au doigt, & ne se remet pas, ou se remet lentement.

II. Il est aisé de distinguer de même s'il est universel ou particulier; simple ou composé; produit par stagnation ou par extravasation.

III. Il n'est pas même difficile de juger à quelle cause on doit le rapporter, quand on sçait la théorie de cette maladie, & qu'on est instruit de la conduite passée du malade.

P R O G N O S T I C.

LE danger de l'œdème doit être estimé par plusieurs rapports.

I. Par rapport à la cause qui le produit. Ainsi, 1°. Il est incurable, s'il dépend d'une cause incurable. Tel est l'œdème, qui est produit par l'endur-

cissement chancreux des glandes des aînes, des aisselles, des oreilles; par l'hydropisie de poitrine, ou par celle du bas-ventre; par l'épuisement, où jette la fièvre lente, ou la phthisie confirmée, &c.

2°. Il est dangereux, quand il dépend d'une cause dont les suites peuvent donner de l'inquiétude. Tel est l'œdème qui vient d'un sang trop séreux, ou trop fondu; d'un foye squirrheux ou obstrué; des glandes lymphatiques obstruées, &c.

3°. Il est sans danger, quand il vient d'une cause légère & facile à guérir; tel est l'œdème qui vient après trop de saignées, ou une trop grande perte de sang, celui qui arrive dans les convalescences, ou après de grandes fatigues, &c.

II. Par rapport à l'étendue qu'il occupe; ainsi l'œdème universel est toujours dangereux, & l'œdème particulier est souvent sans danger.

III. Par rapport à l'étendue des parties qu'il occupe; ainsi l'œdème des pieds est moins fâcheux que celui des jambes; celui des cuisses l'est davantage; & le danger augmente si l'œdème

s'étend jusqu'aux reins , & qu'il fasse le *bourrelet*. Enfin, quand les mains s'enflent, on commence à craindre l'œdème universel.

IV. Par rapport à la nature de l'œdème ; ainsi l'œdème par simple engorgement des vaisseaux lymphatiques, ou simple stagnation de la lymphe, est moins dangereux que celui qui vient de l'extravasation.

V. Par rapport à la maniere dont l'œdème paroît devoir se terminer. Ces manieres sont au nombre de deux : la résolution ou la gangrene. La *premiere* est toujours salutaire ; la *seconde* presque toujours mortelle.

La résolution se fait par deux moyens :

1°. Quand la lymphe qui croupit, reprend sa circulation par la cessation des causes qui la faisoient croupir, ou que celle qui est extravasée est repompée par les vaisseaux lymphatiques.

2°. Quand il se fait des gerçures à la peau à force d'être distendue, & que la lymphe s'écoule par ces gerçures. La premiere espèce de résolution est sans danger, la seconde est suspecte, & aboutit souvent à la gangrene.

La gangrene survient à l'œdème,

quand la lymphe à force de croupir dans la partie, en relâche le tissu, & en affoiblit le ressort, jusqu'à en faire cesser les oscillations, en quoi consiste leur vitalité.

La gangrene se manifeste dans l'œdème de trois façons :

1°. Par des gerçures ou crevasses, qui arrivent à la peau, qui deviennent noires, & par où la gangrene commence.

2°. Par des cloches pleines de sérosité, qui se forment sur la peau, & dont la base noircit dès que les cloches sont vidées.

3°. Par des taches ou bandes livides ou noirâtres, qui arrivent sans gerçures ni cloches.

CURATION.

POUR guérir l'œdème, il faut se proposer trois indications.

1°. De vider la sérosité trop abondante qui est dans le sang.

2°. D'ôter toutes les causes qui font déposer trop de lymphe dans la partie malade, ou qui l'empêchent de revenir.

3°. De fortifier le ressort de la partie, pour aider l'expression de la lymphe qui croupit & empêcher qu'il n'y en croupisse de nouvelle.

Premiere indication. On peut vuidér la sérosité qui abonde dans le sang, par les urines ou par les selles, & quelquefois par les sueurs. On peut, & on doit même les essayer toutes, pour s'en tenir à celle qui réussira le mieux.

I. Pour provoquer les urines, on employe, 1°. Le nitre purifié, le crystal minéral ou sel de prunelle, le sel admirable de Glauber, l'*arcanum duplicatum* ou sel de *duobus*.

2°. Les plantes diurétiques, comme les racines d'*eryngium* ou chardon-Rolland, d'*anonis* ou arrête-bœuf, d'*asperges*, de *petit houx*, d'*énula-campana*, d'*iris*; les feuilles de cresson, de cerfeuil, de turquette, de fenouil, d'ortie grièche, & de saxifrage.

3°. Les cloportes, à la dose de 15 ou 20 grains en poudre; la poudre de crapauds desséchés, à peu-près à la même dose; les bayes de genièvre, la graine de gremil, ou *milium solis*, les fruits de coquerelle, ou *alkekengi*.

On fait avec cela des ptisanes , des bols , des opiates , ou on en exprime le jus , suivant que cela est plus convenable ou plus commode.

4°. Je dois ajouter encore deux autres remèdes d'un succès éprouvé. Le premier est la *pareira brava*, ou *vitis sylvestris Brasiliiana* , en décoction , à la dose d'un gros sur une chopine de vin qu'on partage en deux , trois ou quatre prises , suivant l'état du malade , & l'effet du remède.

Le second est une lessive de cendre de sarment ou de genêt , faite avec deux gros de cette cendre sur une pinte d'eau. On prend cette lessive , ou seule , ou mêlée avec partie égale de décoction de cloportes , ou chargée d'un tiers de vin blanc.

II. Pour vuider les eaux par les felles , on met en usage les purgatifs hydragogues ; tels que le jalap , le diagrede , le turbith gommeux , le tout en poudre ou en bol , en en réglant la dose suivant les forces & l'âge du malade. On peut aussi les employer en teinture en les laissant infuser dans de l'eau-de-vie rectifiée , où l'on ajoute de l'iris de Florence. Cette teinture

est communément appelée *eau-de-vie Allemande* : on la donne depuis une cuillerée à bouche jusqu'à deux & trois même , aux personnes robustes.

Un autre hydragogue fort efficace , & que j'ai souvent éprouvé , c'est la gomme gutte , depuis dix grains jusqu'à quinze , pilée dans un mortier de marbre , avec le double de crystal minéral , & délayée dans un bouillon gras , qu'on fait prendre le matin à jeûn. A mesure que ce remede opere , on donne des petits bouillons gras d'heure en heure. Quelquefois ce remede provoque un léger vomissement ; mais pour l'ordinaire il opere par en bas très-efficacement.

On ne doit mettre en usage ces espèces d'hydragogues , que dans les constitutions robustes , & quand il n'y a point de fièvre. Dans les cas contraires , il est prudent de n'employer que des purgatifs plus doux.

III. On peut essayer de faire suer par l'usage de la ptisane sudorifique , ou de la ptisane de S. Ambroise faite avec le millet & les figues seches en décoction , & même par l'usage des bouillons de vipere , pourvû qu'il n'y ait

point de fièvre , ni d'altération à la poitrine. Il est vrai que ces remèdes sont très-infideles , & qu'ils produisent rarement les sueurs qu'on attend ; mais s'ils n'agissent pas comme sudorifiques , du moins deviennent-ils alors des diurétiques , qui augmentent le cours des urines.

Seconde indication. On la remplit en tâchant d'emporter les causes , qui arrêtent le sang dans la partie affectée , & qui l'obligent à y déposer trop de lymphe. Pour cela , il faut mettre en œuvre les résolutifs spiritueux ; comme les fomentations avec la décoction d'origan , de romarin , de thym , de lavande , de sauge , &c. dans l'eau ou dans le vin.

Etuver la partie avec l'urine tiède , la lessive de cendre de sarment , où l'on aura fait bouillir du soufre ; l'eau-de-vie camphrée , seule , ou avec le sel ammoniac ; l'esprit-de-vin , seul , ou aiguisé avec quelques gouttes d'esprit de sel ammoniac , &c.

Il faut en même tems résoudre & dissiper les engorgemens des glandes lymphatiques par des apéritifs simples ,

comme les martiaux; par des fondans plus forts, comme les mercuriaux; par l'usage de la ptisane fudorifique purgative; ou par celui des bouillons de cloportes ou de viperes.

Enfin, employer les remedes appropriés de la vérole ou des écouelles, s'il y a des soupçons légitimes que ces maladies soient la cause du mal.

Troisieme indication. Pour raffermir & fortifier le ressort de la partie affectée, & la mettre en état de résister à la stagnation de la lymphe, on a coutume d'employer:

1°. Les fomentations avec le gros vin & l'eau de forge, ou avec l'eau-de-vie & l'eau de chaux, ou avec l'eau de chaux seule. On couvre la partie avec des compresses trempées dans quelque-une de ces liqueurs, & on a soin d'en entretenir la chaleur, & de les renouveler quand il faut.

2°. Les cataplasmes avec des feuilles cuites de sureau ou de hieble, arrosées d'esprit-de-vin ou d'eau de chaux; ou avec la pulpe de racine de bryoine ou couleuvrée, d'asphodele, de concombre sauvage, &c. cuites sous la cendre,

dre, & réduites en pulpe, où l'on ajoute de l'huile de vers de terre, ou de laurier.

3°. Les bains dans les eaux thermales, ou à leur défaut dans l'eau mere de salpêtre : les bains vaporeux ou étuves des eaux chaudes ; les bains de la mer, ou ce qui est encore plus efficace, les bains de sable au bord de la mer, employés par les Médecins Grecs, sous le nom d'Αμμοχώρα.

4°. On peut ajouter à ces remèdes dans l'œdème des jambes, l'usage des bas ou plutôt des chaufsettes de peau de chien, qu'on lasse sur les jambes, & qui en les serrant étroitement, empêchent la stagnation de la lymphe & la bouffissure ; mais il arrive quelquefois que ce remède aboutit à faire déposer la lymphe sur les cuisses ou sur les reins, & à rendre ces parties bouffies ; ce qui est encore plus fâcheux que le mal auquel on veut remédier.

5°. Que s'il arrive dans le traitement de l'œdème, sur-tout de l'œdème invétéré, que la peau se gerce, ou noircisse par bandes, on doit craindre

la gangrene dans ce cas-là ; & comme ce mal fait ordinairement des progrès rapides dans l'œdème , où les parties sont dans un grand relâchement , il faut , sans perdre un moment , songer à y remédier par les remèdes que nous avons proposés pour la gangrene ;
Liv. I. Chap. III.



CHAPITRE SECOND.

Des Hydatides.

DESCRIPTION.

1°. **I**L SE forme dans l'intérieur du corps humain de petites vésicules, attachées à la surface des viscères qui y sont contenus, ou aux membranes qui en tapissent les cavités, ce qui fait un état de maladie, que les personnes mêmes qui y sont sujettes, ne ressentent pas.

2°. Ces vésicules sont de différentes grosseurs, depuis la grosseur d'un grain de millet, jusqu'à celle d'un œuf de pigeon, & d'un œuf de poule : quelquefois elles sont distinctes & séparées ; mais le plus souvent elles sont entassées ensemble comme une grappe de raisin.

3°. Elles ont toutes une espèce de pédicule, par où elles tiennent les unes aux autres, & les dernières, à la membrane où elles se sont formées ; mais le plus souvent elles tiennent toutes

en particulier à cette membrane, chacune par le pédicule qui lui est propre. On a même observé quelquefois que ces vésicules, sans tenir à rien flottent dans la cavité, où elles se sont formées, tantôt séparément, & une à une, & tantôt rassemblées en grappe ou peloton.

4°. Ces vésicules sont toutes formées par une membrane mince & fine; véritablement *arachnoïde*. Quand elles sont petites, elles approchent de la figure sphérique; elles s'allongent quand elles sont plus grosses, & sont alors assez exactement ovales; mais quelquefois aussi la compression où elles sont exposées, leur fait prendre des figures un peu différentes.

5°. Elles sont remplies toutes d'une liqueur claire, limpide, transparente, & véritablement lymphatique; mais dont la consistance n'est pas toujours la même. Quelquefois cette liqueur ne se durcit point à la chaleur de l'eau bouillante; quelquefois au contraire, elle durcit comme du blanc d'œuf. Quelquefois aussi cette liqueur est trouble, puante, véritablement purulente, & alors les

vésicules qui la contiennent, ou sont déjà déchirées, ou sont prêtes à l'être,

6°. Souvent ces vésicules sont libres & à découvert, sans être renfermées dans aucune cavité particulière; mais d'autres fois elles sont contenues, toutes ensemble dans une espèce de poche membraneuse, d'un tissu beaucoup plus épais que la membrane qui forme les vésicules.

7°. Ces vésicules sont communes; comme on l'a déjà remarqué, dans toutes les cavités du corps: dans le bas-ventre, où l'on en trouve sur les intestins, l'estomac, la rate, le pancreas, l'épiploon, les reins, le péritoine, & principalement le foye: dans la poitrine, où l'on en a observé sur les poumons, le cœur, & la pleure: on en a trouvé de même dans les ventricules du cerveau, sur-tout au lacis choroïde, & quelquefois même sous la dure-mère, ou sur la pie-mère.

8°. Il est certain qu'on en a rendu quelquefois par en haut en vomissant, ou par en bas dans les selles, ce qui prouve qu'il s'en forme dans l'estomac &

dans les intestins. Les femmes en ont aussi rendu par le vagin, qui venoient ou du vagin même, ou de la matrice. On en a jetté de même de la poitrine en toussant, qui s'étoient formées dans les bronches ou dans la trachée-artère. Enfin, on en a rendu du nez en se mouchant, qui s'étoient formées dans quelqueune de ses cavités.

9°. Il est arrivé plusieurs fois que dans l'hydropisie *ascite*, au lieu de trouver le bas-ventre plein d'eau, on l'a trouvé rempli de vésicules pleines d'eau ou de lymphe. Il est arrivé aussi quelquefois que des femmes ont rendu des moles, qui n'étoient qu'un amas de vésicules pareilles. En un mot, il n'est point de partie qui ne soit sujette à ces vésicules, excepté la peau où l'on n'en a jamais observé.

10°. On appelle ces vésicules des *Hydatides*, *Υδατίδες*, ce qui signifie des vésicules pleines d'eau. Mais quoique ce nom soit grec, ces vésicules n'ont été guere connues des Médecins Grecs, ou du moins ne l'ont pas été sous ce nom. Il est très-apparent qu'Hippocrate a parlé de ces vésicules dans le

Livre^a *de internis Affectionibus*, mais il en a parlé assez obscurément, & il n'en a parlé que sous le nom de Φύματα, que ses Interpretes ont assez mal traduit dans cet endroit par celui de *Tubercula*: *Fit enim hydrops*, dit-il, *si Tubercula, (Φύματα) in pulmone fuerint enata, & aquâ repleta, & in pectus rupta. Quòd autem fiat etiam à tuberculis hydrops, testimonium habeo & in bove, & in cane, & in sue. In his enim quadrupedibus maximè fiunt tubercula in pulmone, quæ aquam habent. Si enim diffecueris, citissimè cognoveris; fluet enim aqua. Videntur autem talia multò magis in homine fieri, quàm in pecoribus, quantiò etiam morbosiore diætâ utimur.*

II^o. Pour ^b Galien & ^c Paul d'Egine qui l'a copié, il est bien vrai qu'ils ont employé l'un & l'autre le mot d'*hydatidis*, mais ils ne l'ont employé que pour signifier une espèce de tumeur aqueuse, qui vient à la paupiere supérieure, sur-

^a §. XXV. Edition. Lindenianæ.

^b In *Definitionibus Medicis*; & *Methodi Medendi*. Lib. XIV. Cap. 19.

^c *De re Medicâ*, Lib. IV. Cap. 14.

tout dans les enfans. *Hydatis* ; ^a dit Galien, *substratæ superiori palpebræ genæ pinguedinis augmentum, quâ fluunt præternaturam oculi* ; ce qui, comme on voit, est très-différent des hydatides, dont il s'agit ici.

12°. Arétée est le premier Médecin Grec, qui ait parlé des hydatides avec quelque précision, & la maniere dont il en parle, ne permet pas de douter qu'il n'ait eu occasion de voir quelque hydropisie *ascite*, causée par des hydatides, mais il ne leur donne que le nom générique de *Vessies* Κύστις : *Alia quædam*, ^b dit-il, *hydropici morbi species talis agnoscitur. In eâ vesiculæ (Κύστις) quædam, pusillæ, crebræ, humoris plenæ in loco ubi ascites fieri solet, excitantur.*

13°. Il paroît qu'Aëce avoit observé de même ces espèces d'hydatides dans une hydropisie de matrice ; ce qu'on peut conclure de la description qu'il en fait, quoique moins claire que celle d'Arétée : *Sæpe humoris copia,*

^a In *Definitionibus Medicis*, loco laudato.

^b De *Signis & causis diuturnorum morborum*, Lib. II. Cap. I.

dit-il, ^a *in uterum confluit, & aliquando corpuscula quædam vesicæ felli simillima in ipso generantur, in quibus humor colligitur Ubi verò violenter excernuntur, ruptis aliquando parvis illis corpusculis, quæ vesicæ similia diximus, viscosa quædam & aquosa erumpunt.*

14°. Entre les Médecins modernes, Fernel ^b est le premier, que je sçache, qui ait parlé clairement des hydatides, comme causes de l'hydropisie ascite, & qui en ait parlé sous le nom d'*hydatides*; mais il n'en dit qu'un mot. Il reconnoît pour causes ordinaires de cette hydropisie, les gerçures qui arrivent, à ce qu'il croit, à la substance du foie. « Quand ces gerçures, dit-il, s'étendent jusqu'à la membrane, qui enveloppe ce viscere, l'eau coule par là, & s'épanche dans la cavité du bas-ventre; mais quand cette membrane reste entière, l'eau qu'elle retient, y forme des vésicules, appelées par les Grecs des *hydatides*, telles que celles que les bouchers

^a *Medicinæ contractæ Tetrabibl. IV. Ser. IV. Cap. 79.*

^b *Pathologiæ Libr. V. Cap. 8.*

» trouvent souvent dans le foie des
 » bœufs & des moutons, qu'ils égor-
 » gent » : *Quòd si sola visceris substan-*
tia diffinditur, ambiens autem ac cin-
gens membrana integra manet, aqua
non excidit, sed vesiculæ aquâ plenæ,
Υδατίδες Græcis dictæ, emergunt, qui-
bus sæpe pecudum boumque jugulato-
rum jecur scatere deprehensum est.

15°. Peu de tems après Fernel, en 1567, Maurice Cordæus observa à Paris dans le cadavre d'une femme, une hydropisie ascite, produite par un amas considérable d'hydatides de différentes grosseurs. On peut voir cette observation dans l'Auteur ^a, car elle est trop longue pour la rapporter. Il suffit de remarquer que ce fait parut si nouveau, & si singulier à Cordæus, qu'il crut nécessaire d'en attester la vérité d'une manière expresse, & répétée plus d'une fois, en avertissant que ce n'étoit que pour l'instruction de la postérité, qu'il le rapportoit.

16°. Enfin, vers le commencement du siècle dernier, en 1609, Charles

^a *Commentar. v. in Librum priorem Hippocratis, de Muliebribus.*

Pison fit une observation pareille à l'égard de la poitrine, dans le cadavre d'un malade qui avoit été sujet à un violent asthme. Il trouva qu'il y avoit hydropisie d'un côté, & que le poumon étoit couvert de vessies pleines d'une humeur épaisse & transparente, comme du blanc d'œuf : *In cadavere, dit-il, a repertus hydrops thoracis, sed in uno dumtaxat latere, & pulmo vesicis humore consistente & pelucido instar albuminis ovi prægnantibus refertus.*

17°. Depuis ce tems-là, comme on a été dans un usage plus fréquent de faire des ouvertures de cadavres, on a eu aussi plus d'occasions d'observer des hydatides, & de les observer dans toutes les différentes cavités du corps. D'où vient que les livres sont pleins d'observations qui établissent tous les faits qu'on vient d'exposer dans la description.

18°. Entre plusieurs autres observations moins importantes, que j'ai eu occasion de faire, il y en a une qui

^a *Observationum Sect. III. Cap. 7. Observat.*

mérite d'être rapportée. Une femme naturellement assez mal constituée, après avoir languì long-tems, mourut de consommation & de fièvre lente. On ne soupçonnoit rien du côté de la poitrine qui n'avoit pas été attaquée ; mais la grosseur & la tension de la région du foye , & la douleur que la malade y avoit toujours ressentie , faisoient soupçonner un abcès dans ce viscere. Par l'ouverture du cadavre , on trouva que ce viscere étoit assez sain, mais qu'il y avoit dans sa partie concave une grosseur considérable , molle , & qu'on jugea pleine de pus. On l'ouvrit , & elle se trouva pleine d'un grand nombre d'hydatides de toute grosseur , les unes attachées & les autres flottantes. Il y en avoit plusieurs pleines d'une liqueur purulente , beaucoup même étoient déjà crevées , & les autres nâgeoient dans la liqueur qui en étoit sortie ; ce qui avoit causé la langueur , la consommation , la fièvre lente , & enfin la mort.

C A U S E S.

TANT qu'on a ignoré l'existence de

la lymphe, la structure & la distribution de ses vaisseaux, & l'ordre de sa circulation, on a dû être bien embarrassé à rendre raison de la formation des hydatides. On peut voir ce qu'en ont dit Arétée, Fernel, de même que les autres Médecins, aux endroits déjà cités ; mais depuis les découvertes faites sur cette matière, tout le monde convient que les hydatides sont des dilatations ou varices des veines lymphatiques, quoiqu'on ne soit pas d'accord sur la manière dont ces varices se font. Voici en peu de mots ce qui paroît le plus plausible à cet égard.

Outre les veines lymphatiques, qui viennent de la substance même des viscères, il y en a un nombre prodigieux qui rampent sur leurs membranes propres, de même que sur les membranes qui tapissent les cavités ou *ventres* du corps, où ces viscères sont placés, comme le péritoine à l'égard du bas-ventre, la plevre à l'égard de la poitrine, la dure-mere à l'égard du dedans du crâne. Ces veines sont toutes entre-coupées dans des intervalles assez ferrés par deux petites valvules

figmoïdes ou demi-lunaires , placées vis-à-vis l'une de l'autre , & destinées à favoriser la circulation de la lymphe , en l'empêchant de rétrograder , ce qui y forme tout autant d'espèces de nœuds.

Il est donc aisé de voir que si la lymphe vient à s'arrêter dans ces veines , & à y croupir , elle devra par son séjour , dilater l'entre-deux de ces nœuds , où les tuniques des veines sont plus dilatables , que dans les nœuds mêmes , parce que les valvules qui s'y trouvent s'opposent à la dilatation. Voilà le principe ou le commencement des hydatides. Chaque entre-deux des deux nœuds forme une petite vessie qui est d'abord ronde , & qui s'allonge , & devient ovale en grossissant ; l'endroit par où la veine lymphatique tient à la membrane , en fera le pédicule ; le reste formera le corps de l'hydatide. Comme il y a dans chaque veine lymphatique un grand nombre de pareils entre-deux & qu'il y a sur chaque membrane un grand nombre de veines lymphatiques , il ne faut pas être surpris s'il se forme à la surface de ces différentes membranes ,

un si grand nombre d'hydatides à la fois, & de si différente grosseur, suivant le tems qu'il y a qu'elles ont commencé de se former, ou suivant la quantité de lymphe qui y est arrêtée.

Tout se réduit donc à déterminer les causes, qui en arrêtant le cours de la lymphe dans certaines parties, l'obligent à croupir dans les veines lymphatiques, & donnent lieu par-là à l'expansion des différents entre-deux, dont ces veines sont entre-coupées. Or, ces causes sont faciles à conjecturer. Telles sont : 1°. La compression où les veines lymphatiques sont exposées par le gonflement des glandes des viscères, ou des vaisseaux sanguins trop pleins.

2°. La contraction que cause l'érethisme des fibres, qui composent les viscères ou les membranes qui les enveloppent.

3°. L'obstruction, la compression, la constriction des petites glandes conglobées, où ces veines ne peuvent pas se dégorger comme à l'ordinaire.

Il ne faut pas pour produire des hydatides, que ces causes soient bien

fortes & ayent autant d'activité qu'il en faudroit pour arrêter le cours du sang. La circulation de la lymphe est si lente , comme on l'a déjà dit plus haut , que la moindre compression , la constriction la plus legere suffisent pour l'intercepter. De-là vient que les hydatides se forment souvent dans des personnes saines , sans qu'on en ait le moindre soupçon. De-là vient qu'on en trouve souvent dans les personnes qui meurent d'une mort violente , & qui paroïssent jouir d'une santé parfaite. De-là vient que les bouchers en trouvent souvent dans les animaux qu'ils tuent , même dans ceux qui paroïssent les plus sains.

S Y M P T O M E S .

1^o. ON a déjà vû que les hydatides tenoient toutes à la membrane où elles s'étoient formées , par l'endroit par où les entre-deux de la veine lymphatique y tenoient eux-mêmes. Lorsque ces entre-deux sont longs , les pédicules des hydatides sont larges & courts ; ils sont au contraire plus étroits & plus longs , lorsque ces entre-deux

sont courts, & que la membrane où ils tiennent, est lache elle-même, & peut s'allonger.

2°. Lorsque les pédicules sont longs & étroits, ils cassent souvent dans les différens mouvemens du corps, & alors les hydatides détachées flottent dans la cavité où elles sont tombées.

3°. Quelquefois cette cavité est la cavité commune, où tous les viscères sont contenus, par exemple, la cavité du bas-ventre. C'est ainsi qu'on a vû quelquefois des hydropisies *ascites*, formées par un amas d'hydatides dans la capacité du ventre.

4°. Mais souvent aussi les hydatides, en se détachant, restent renfermées dans une espèce de poche membraneuse qui les contient toutes, & les empêche de se répandre au-dehors.

5°. Le premier cas arrive quand les hydatides se forment sur la face extérieure des membranes propres des viscères ou des membranes communes des cavités du corps, comme cela arrive souvent.

6°. Le second cas n'arrive jamais que quand les hydatides s'engendrent

par la dilatation des veines lymphatiques, qui rampent sous la face intérieure de ces mêmes membranes; parce qu'alors la membrane sous laquelle elles se forment, fait une espèce de poche en se dilatant, qui les embrasse & les contient.

7°. Ordinairement la lymphe contenue dans les hydatides est séreuse, claire, ténue, en un mot, de la lymphe bien constituée, & alors elle ne se durcit pas à la chaleur de l'eau bouillante. Elle s'y durcit au contraire, quand elle est épaisse, gluante, mucilagineuse, ce qui vient de l'épaississement du sang qui la fournit.

8°. Dans ce dernier cas, il arrive souvent que la lymphe de cette espèce, chargée de parties hétérogènes, se corrompt & se putréfie à la longue par la chaleur de la partie où les hydatides sont placées, sur-tout quand la fièvre lente s'y trouve jointe, & alors la lymphe qui y est renfermée, devient par degrés louche, trouble, purulente, fétide, déchire les membranes de l'hydatide & se répand.

9°. Au contraire, la lymphe des hy-

datides conserve sa nature & sa limpidité, quand elle est séreuse ou peu chargée de parties hétérogènes, & que les sujets où les hydatides se trouvent, sont exempts de fièvre.

10°. Les hydatides arrivent dans toutes les parties internes, soit parce qu'il y a un grand nombre de vaisseaux lymphatiques sur toutes les membranes qui les tapissent; soit parce que ces membranes toujours abreuvées, sont laches, & permettent facilement l'expansion des veines lymphatiques en hydatides.

11°. Elles n'arrivent jamais sur la peau qui couvre l'habitude du corps, par les raisons contraires, parce que la surpeau n'est arrosée d'aucune veine lymphatique, & que d'ailleurs son tissu est trop ferme & trop ferré pour permettre la dilatation des veines lymphatiques, quand même il y en auroit.

DIAGNOSTIC.

IL N'Y a point de moyen de s'assurer de l'existence des hydatides, & on ne peut faire à cet égard que des

conjectures très-incertaines , & pour l'ordinaire démenties par l'expérience. On ne soupçonne point des hydatides dans les personnes qui se portent bien ; mais si elles viennent à mourir subitement, & qu'on les ouvre, on y en trouve souvent. On en soupçonne dans les valétudinaires , qui périssent enfin dans la langueur, & quelquefois, on n'en trouve point, quand on fait l'ouverture de leurs cadavres. On a cru quelquefois traiter une hydropisie *ascite* ordinaire, causée par l'épanchement de l'eau dans le bas-ventre ; & après la mort on a trouvé que c'étoit une hydropisie *ascite* hydatidique, dont on n'avoit point de soupçon.

P R O G N O S T I C.

ON NE peut point porter de pronostic dans une maladie dont on ne sçauroit s'assurer de la réalité par aucun moyen. On craindra les suites des hydatides dans un sujet où il n'y en aura point, & on ne les craindra pas dans un autre qui en fera farci. Quelle gloire peut-on tirer du succès , quand on réussiroit une fois

dans ses conjectures, lorsqu'on ne pourroit pas se dissimuler que ce n'est que par hazard, qu'on auroit réussi.

CURATION.

ON NE doit jamais entreprendre de faire des remedes pour un mal, dont la réalité n'est pas constatée. Il n'en faut donc point ordonner pour les hydatides, à l'égard desquelles on n'a jamais que des soupçons très-incertains.

Si l'on croit pourtant avoir à cet égard des connoissances plus certaines, les remedes que l'on pourra employer, doivent se réduire aux hydragogues, & aux diurétiques, tels qu'on les ordonne dans les hydropises, en observant la même méthode & les mêmes précautions.

Mais quand on réussiroit à ordonner ces remedes à propos, & dans un cas où il y eût véritablement des hydatides, on doit s'attendre qu'on les ordonnera avec peu ou point de succès, parce que la lymphe renfermée dans les hydatides n'est guere à la

portée de l'action de ces remedes , & qu'elle est d'ailleurs plus difficile à être repompée , que l'eau répandue dans la capacité du bas-ventre.

Fin du Tome premier.

3-10

